





LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE CHAMPMESLÉ.

Premiere Partie.



A PARIS,

Chez PIERRE-JACQUES RIBOU; vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXXV.

Avec Privilege du Roi.

AU LECTEUR.

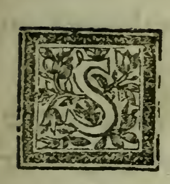
COmme tous les Auteurs ſe donnent trop de loüanges, ou condamnent trop leurs Ouvrages, & que je ne veux faire ni l'un, ni l'autre, j'aurois bien voulu ne point donner de Préface. Mais le Libraire qui a crû que cette Comedie auroit plus de débit, ſi je diſois qu'elle a été repréſentée devant le Roi, a deſiré que le Lecteur en fût averti. Je l'ai donc ſatisfait, ſans avoir néanmoins la penſée pour cela que Sa Majeſté l'ait trouvée belle. Ce grand Monarque n'étant pas moins galant que

grand Politique & grand Guerrier, connoît aussi bien les défauts d'un Ouvrage, que ceux d'un Escadron & d'un Bataillon. Tout ce que j'ose dire, est que quelques endroits ne lui ont pas pas déplû; & que si je n'en étois assûré, je ne prendrois pas la liberté de lui en présenter l'Impression.





AU ROI.



IRE,

Je ne présente à VOTRE MAJESTÉ *que des Bergers, ne trouvant point de Grands Hommes dans l'Antiquité, qui approchent d'un Monarque qui nous fait voir en ſa ſeule*

Perſonne, tout ce qui a rendu leurs Noms Illuſtres. En vain, je tâcherois d'ébaucher votre Tableau ſur le leur, vous n'avez de modele que Vous-même. Je ſçai que ſi je conſidere ſéparément les Fondateurs de l'Empire Romain, je verrai un courage en Romulus, digne d'éterniſer ſon Nom; une politique en Numa, qui a fait, par la force des Loix & de la raiſon, ce que ſon Prédeceſſeur avoit commencé par ſa valeur; & je verrai, enfin, Tullus mettre par la magnificence de ſes Bâtimens, la derniere main à cette Monarchie. VOTRE MAJETE' *n'a pas fondé celle des François; mais par la grandeur de ſes Actions, elle l'aſſûre, & en étend les bornes,*

Elle ne donne pas des Loix à un nouvel état ; mais elle en réforme les abus : & enfin ses Bâtimens surpassent tous ceux de l'antiquité. Si laissant Rome en son Berceau, je l'examine dans sa plus haute splendeur, pour y trouver des crayons proportionnez à ceux qui doivent faire la peinture de VOTRE MAJESTE', *je la verrai, toute superbe, me présenter la grandeur d'Ame de César, & ses Victoires ; la Clémence d'Auguste, dans le Pardon de ses Ennemis ; la Sagesse de Justinien, dans l'établissement des Loix ; & la Piété de Constantin, dans la déference de la Religion ; mais je ne verrai qu'en la seule Personne de* VOTRE MAJESTE' *toutes leurs Vertus ensemble*

ſans aucun de leurs défauts. Je trouvera en Elle, un Prince victorieux, comme Céſar, par ſa propre valeur; clément, comme Auguſte; équitable, comme Juſtinien, dans la réforme de la Juſtice, & pieux, comme Conſtantin, en adoptant l'hereſie. Tant de vertus, SIRE, *m'impoſent le ſilence; & ſi j'oſe encore parler, ce n'eſt que pour proteſter que je ſuis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïſſant;
& très-fidele Serviteur,
& Sujet,



DÉLIE,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS *seul.*

LIEUX charmans, aimable séjour,
Que je crûs éloignez des chagrins de la vie,
Bois à qui, si souvent, j'ai conté mon amour,
Préparez un Triomphe à la belle Délie,

Beaux Arbres, qui rendez ces demeures ſi ſombres,
Tilleuls, qu'elle aime tant, hâtez-vous de fleurir :
Et ne ſongez plus qu'à mourir,
Quand elle quittera vos ombres.

Favoris du Printems, agréables Zéphirs,
Pour la mieux recevoir, répandez dans ces plaines,
La douce odeur de vos haleines:
Et, ſi vous le pouvez, ſans troubler ſes plaiſirs,
Pour ſervir mon Amour, portez-lui mes ſoupirs.

Vous la verrez bientôt, puiſque cette Bergere
Vient, pour ſe promener, en ces lieux, chaque jour;
Mais las! ce qui me déſeſpere,
Elle eſt inſenſible à l'Amour.

En vain pour l'aimer moins, je fais tout mon poſſible,
Mon ame, trop avant, a reſſenti ſes coups;
Et ſes yeux ne ſont pas moins doux,
Pour avoir un Cœur inſenſible.

SCENE II.

LICIDAS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.

QUoi donc, cruel Amour..... Mais je voi
Licidas.

LICIDAS.

Dieux! je vois un Rival que j'aime trop, helas;

CE'LIANTE *à part.*

Fuyons.... Mais je vois bien qu'il m'a pû reconnoître.

LICIDAS *à part.*

Tâchons de l'éviter... Mais il m'a vû, peut-être

CE'LIANTE.

Ah! vous vouliez me fuir, j'en suis trop éclairci

LICIDAS.

J'ai crû que vous tâchiez de m'éviter aussi.

CE'LIANTE.

Votre amour bien plûtôt, si j'en crois l'apparence,
Vous faisoit, d'un ami, redouter la présence.

LICIDAS.

Nous devons l'un de l'autre avoir, tous deux, pitié.

CE'LIANTE.

Pourrois-je avoir, encor, part à votre amitié?

LICIDAS.

Ah! plût au Ciel, avoir même part à la vôtre.

CE'LIANTE.

Si nous sommes Amis, pourquoi nous fuïr l'un l'autre.

LICIDAS.

Vous devez me haïr.

CE'LIANTE.

Connoissant mon amour;
Ne devez-vous pas haïr, à votre tour?

LICIDAS.

Quoi que nous soupirions pour la même Bergere;
Comme elle nous paroît également sévere;
Sans cesser d'être Amis, il faut l'aimer tous deux,
Et ne nous rendre point, doublement malheureux.

CE'LIANTE.

Elle n'aime encor rien, mais elle peut se rendre,
Au violent amour dont brûle Périandre:
Et ce crüel penser fait mon plus grand souci.

LICIDAS.

Ce Rival trop puiſſant, vient d'arriver ici;
Pour lever le Tribut qu'on doit au Roi de
Thrace.
Quand ce Roi nous conquit, il crût nous faire
grace,
Et faire à ſa colere, un violent effort,
Ne prenant tous les ans, ſelon le choix du
Sort,
Que deux de nos Bergers, & deux de nos Ber-
geres.

CE'LIANTE.

Que de telles bontez ne nous obligent guéres!
De ce Roi, Périandre étant fort eſtimé,
Je croi que de Délie, il pourroit être aimé.
Lorſqu'il vint l'autre année, il la trouva ſi belle,
Qu'il ne pût s'empêcher de ſoûpirer pour elle;
Et s'il revient, encor, avec autant d'amour,
Peut-elle s'empêcher de l'aimer à ſon tour?
L'éclat de ſa grandeur ébloüira ſon Ame.
L'ambition, ſouvent, fait naître de la flâme;
Elle a trop de pouvoir deſſus un jeune Cœur,
Et peut aider l'Amour à s'en rendre vainqueur

LICIDAS.

Je voudrois n'aimer plus cette Beauté crüelle
Mais, helas! je ne puis, en la voyant ſi belle...

CE'LIANTE.

Je voudrois bien, aussi, la pouvoir moins aimer;
Mais je sens que ses yeux ont trop sçû me charmer.

LICIDAS.

C'est pour l'amour de vous, que je voudrois éteindre....

CE'LIANTE.

Non, non, cessez, pour moi, cessez de vous contraindre,
Nous pouvons soûpirer, en même tems, tous deux;
Du Monde entier, Délie a merité les vœux;
Et ce seroit lui faire une offense mortelle,
Si l'un de nous cessoit de soûpirer pour elle.

LICIDAS.

Je vois cette Beauté qui nous tient sous ses Loix.

CE'LIANTE.

On la trouve, souvent, qui rêve dans ce Bois.

SCENE III.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE.

Délie veut se retirer dès qu'elle les apperçoit.

LICIDAS.

HE' quoi ! toujours, me fuïr, insensible Bergere !
En vous offrant mon Cœur, ai-je pû vous déplaire ?

CE'LIANTE, *l'arrêtant aussi de son côté.*

Bergere, où courez-vous ? Ah ! de grace, arrêtez :
Et souffrez que je rende hommage à vos Beautez.

LICIDAS.

Déja, depuis long-tems, vous connoissez ma flamme.

CE'LIANTE.

Vous avez sçû l'ardeur qui regne dans mon Ame.

DE'LIE.

Voilà beaucoup d'amour ; mais, vous devez sçavoir
Que je n'ai pas un Cœur propre à le recevoir ;
Que sçachant les chagrins, & les peines cruelles

Que, souvent, l'Amour cause à la plûpart des Belles,
Sous les Loix de ce Dieu, craignant de me ranger,
Je fuis tous les Amans qui pouroient m'engager,
Et comme de tous deux, je connois le mérite,
Ne vous étonnez pas, Bergers, si je vous quitte.

CE'LIANTE, *l'arrêtant.*

Mais, dites-nous, du moins, Crüelle, qui des deux,
Vous avez, jusqu'ici, crû le plus amoureux?

DE'LIE.

Ai-je pû le sçavoir?

LICIDAS.

Je vais, donc, vous l'apprendre.

CE'LIANTE.

Vous le sçaurez bien mieux, si vous voulez m'entendre.

DE'LIE.

Mais.....

LICIDAS.

Mais, écoutez-nous, du moins.

DE'LIE.

Hé bien, parlez.

CE'LIANTE.

D'abord que je vous voi, tous mes ſens ſont troublez,
Je tremble, je vous crains, je brûle, je ſoûpire,
Et prêt à vous parler, je n'oſe vous rien dire.

LICIDAS.

Si mon trouble vous peut prouver ma paſſion,
Je reſſens, pour le moins, autant d'émotion,
Puiſqu'enfin, ſans vous voir, le feu qui me conſomme,
Eclate dans mes yeux, au moment qu'on vous nomme.
Je ne ſonge qu'à vous, j'en parle inceſſamment,
Je dis même, par tout, que je ſuis vôtre Amant;
Car lorſqu'un be l objet nous tient ſous ſon empire,
Souvent, on ſe ſoulage, à force de le dire.

CE'LIANTE.

Mon mal eſt plus crüel, car je crains de parler
Du violent amour, dont je me ſens brûler.
Je ne le dis qu'à vous, & je ne puis pas même

Vous en entretenir, ſans une crainte extrême ;
Et ſi mes actions n'avoient ſçû le montrer,
Mon rival pourroit bien, encore, l'ignorer.

LICIDAS.

Je ſuis, toûjours, vos pas, & dans toutes nos
Fêtes,
Je tâche à me placer dans les lieux où vous
êtes.

CE'LIANTE.

Je ſens, auprès de vous, des tranſports ſi puiſ-
ſans.....

LICIDAS.

Si vous pouviez ſçavoir les peines que je ſens....

CE'LIANTE.

Prononcez notre Arrêt, & tirez-nous de peine.

DE'LIE.

Qui m'aimera le plus, s'attirera ma haine :
Mais, loin de me parler, tous deux de votre
amour,
Songez que Périandre, ici, depuis un jour,
Vient lever le Tribut qu'on doit au Roi ſon
Maître,
Et qu'on devroit trembler, en le voyant pa-
roître.

CE'LIANTE.

Damon, que vers ce Roi, cette Iſle a député,

Avecque nos préſens, doit avoir rachetê
Ce Tribut rigoureux qui nous tient en alarmes.

DE'LIE.

Il n'eſt pas encor tems de retenir nos larmes,
Et Périandre étant, ici, devant Damon,
Je penſe qu'on n'en doit augurer rien de bon.

LICIDAS.

Vous devez eſperer, ſçachant que Périandre,
De vos charmes puiſſans, n'ayant pû ſe défendre.....

DE'LIE.

Quoi que j'en ſois aimée, oſez-vous préſumer
Que l'éclat de ſon rang ait dequoi me charmer ?
Mais il n'eſt pas, je croi, le ſeul qui vous alarme,
Et vous croïez, encor, que Philene me charme,
Je confeſſe, il eſt vrai, que j'en aime l'humeur,
Mais, il perdra ſes ſoins, s'il prétend à mon Cœur,

CE'LIANTE.

Il étoit, autrefois, charmé d'une Bergere
Que l'on croit, à peu près, de même caractere.

LICIDAS.

On le connoît par tout.

DE'LIE.

A tort vous l'offenſez ;
Mais, vous parlez, tous deux, en Gens intereſſez.

CE'LIANTE.

On ne ſçait point, encor, qu'il ait place en vôtre Ame ?
Mais comme, enfin, pour vous, il a beaucoup de flâme,
Et qu'il eſt fourbe, autant qu'amoureux, & Jaloux,
Nous croyons qu'il nous peut deſſervir près de vous.

DELIE.

Si je n'aime perſonne, à qui pourroit-il nuire ;
Après un tel aveu, que chacun ſe retire.
Allez, donc.

LICIDAS.

J'obéis, & d'une triſte voix
Je vais conter ma peine aux Echos de ces Bois.

CE'LIANTE.

Et moi, prier le Dieu qui peut tout ſur nos Ames,

Et qui sçait, à son gré, faire naître nos flames,
De me rendre insensible, ou de faire qu'un
jour,
VotreCœur attendri souffre enfin mon amour.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE.

ORPHISE, *au bout du Theatre.*

C'Est Délie, & tous deux lui contoient leur
martyre;
Elle les suit des yeux, & même elle soûpire;
En l'abordant.
Je venois vous chercher.

DE'LIE.

Helas! Orphise, helas!

ORPHISE.

Qu'avez vous?

DE'LIE.

Céliante, avecque Licidas....

ORPHISE.

Et qu'ont fait ces Bergers?

DE'LIE.

Ma fierté, toute entiere

S'eſt fait paroître.

ORPHISE.

On ſçaït que vous êtes fort fiere.

DE' LIE.

Qu'ils m'ont ſemblé bien faits ! & qu'aiſément, mon Cœur
A crû qu'ils reſſentoient une preſſante ardeur :

ORPHISE.

Il ſe peut.

DE' LIE.

Tu le crois,

ORPHISE.

Ils le font trop paroître.
Mais les aimeriez-vous ? Répondez, donc.

DE' LIE.

Peut-être.

ORPHISE.

Et quoi.....

DE' LIE.

Non, non, mon Cœur conſerve ſa fierté.
Mais, ſi tu veux, enfin, ſçavoir la verité,
Je crains de les aimer, leur mérite en eſt cauſe.

ORPHISE.

Craindre, & ſentir l'Amour, eſt, preſque même choſe.

DE'LIE.

Ah ! par ce que je ſens, je connois qu'en ce
jour,
J'aurai bien de la peine à combattre l'Amour.
Je crains de le vouloir, & loin de ſe défendre,
Ma raiſon cherche, auſſi, des raiſons pour ſe
rendre.

ORPHISE.

Elle en a ſçû trouver, & je connois aſſez,
Que vous aimez, déja, plus que vous ne penſez.

DE'LIE.

Je n'aime pas encore ; mais, dis-moi, ſi leur
Ame.
Pour d'autres que pour moi, n'a point conçû
de flame ?
Je croi, qu'ayant tous deux, autrefois, voyagé,
Leur cœur pourroit bien être, autre part,
engagé,
Je voudrois le ſçavoir.

ORPHISE.

Je ne puis vous le dire ;
Mais je ſçai qu'ici, pour l'un des deux on
ſoûpire.
Helas !

DE'LIE.

C'eſt toi, ſans doute.

ORPHISE.

Epargnés ma pudeur,
Et ne m'obligez point d'avoüer mon Vainqueur.

DE'LIE.

Mais, dis-moi, t'aime-t'il ? Répons-moi, chere Orphise,
Son cœur....

ORPHISE.

De mon amour, vous paroissez surprise
Et vous n'attendiez pas, peut-être cet aveu :
Mais, comme ce Berger ignore, encor, mon feu,
Et qu'il ne m'a, jamais, témoigné de tendresse,
Je veux, si je le puis, lui cacher ma foiblesse.
Puisque j'ai ce dessein, vous devez trouver bon,
Qu'en nous cachant mon feu, je vous cache son nom.

DE'LIE.

Son nom peut n'être pas ce que je veux apprendre.

ORPHISE.

Je vous entens. Celui que vos yeux ont sçû prendre,
N'avoit pas commencé de vous offrir ses vœux,
Quand je le crûs de moi quelque tems amoureux ;

Et quoiqu'il n'osât pas, encore, me le dire,
Ses regards me parloient de son secret martyre.

DE'LIE.

Helas!

ORPHISE.

Quand on soûpire, & qu'on parle d'Amour,
Souvent, sans y penser, on met sa flamme au jour,
Un soûpir l'a fait voir.

DE' LIE.

Je ne sçai que te dire;
J'ignore comme on aime, & sçai comme on soûpire;
Et mon cœur, jusqu'ici, n'ayant jamais aimé,
A connoître l'amour n'est pas accoûtumé.
Je sçai bien que je sens un trouble qui me gêne,
Et me cause un plaisir qui surpasse ma peine;
Si ce mal vient d'Amour, c'est un mal qui me plaît.

ORPHISE.

Ce trouble plein d'appas, ces agréables peines,
Font connoître aisément, que vous portez ses chaînes.

DELIE.

De grace laissez-moi rêver, seule, un moment

ORPHISE.

Qui commence d'aimer, rêve agréablement;
A ce chagrin, l'Amour se fait assez connoître,
Il fait, toujours, rêver, quand il commence à naître.
Mais ne craignez-vous point, qu'étant seule....

DE'LIE.

En ce jour,
Je sens que je ne puis rien craindre que l'Amour.

ORPHISE.

Je vous laisse, & je vais, mais sans verser de larmes.
Regreter un Amant que m'enlevent vos charmes.

SCENE V.

DE'LIE *seule*.

VOus, qui nous faites vivre avec tranquilité,
Qui ne regnez, jamais, dans un cœur agité,
Qui n'avez ni pitié, ni haine, ni tendresse,
Qui paroissez, toujours, exemte de foiblesse,
Vous, à qui le bonheur, & le malheur d'autrui,
N'a jamais pû causer de plaisir, ni d'ennui,

Qui ne pouſſez jamais de ſoûpirs, ni de plaintes,
Et qu'on ne voit jamais flotter dedans les craintes;
Vous, dis-je, qui trouvez, en vous, tous vos plaiſirs,
Maîtreſſe de vous-même, exemte de déſirs,
Et qui ſçavez d'Amour, mépriſer la puiſſance,
Pourquoi me quittez-vous, tranquile Indiference?
Deviez-vous, lâchement, céder à mon ardeur,
Après avoir regné, ſi long-tems, dans mon cœur?
Mais ce n'eſt pas aſſez, d'aimer, & d'être aimee,
Puiſque lorſque je que ſens que mon Ame eſt charmée,
Deux aimables Bergers ſuivent partout mes pas.
Lequel dois-je choiſir? prendrai-je Licidas?
Mais quoi! dois-je, pour lui, rebuter Céliante,
Lorſque mon ardeur croît, mon embaras augmente,
Et.... Mais, Philene vient.

SCENE VI.

DE'LIE, PHILENE.

DE'LIE.

OU courez-vous, Berger?

PHILENE.

Ma foi, l'Amour commence à me faire enrager;
Pour moi, je ne puis plus vivre sous son Empire,
Il me fait soupirer lorsque je voudrois rire.

S'aprochant de son Sein.

Et je sens, en voiant ce qui me fait brûler....

DE'LIE.

Sans s'aprocher si près, vous pouriez me parler.

PHILENE

Ah! ce n'est pas ma faute; &, si je ne m'abuse,
L'Amour de ce qu'il fait, est lui-même, l'excuse,
Mais, pour connoître mieux l'excès de mon ardeur,
Approchez votre main, mettez-la sur mon Cœur;
Là, c'est justement là, sentez comme il remue,
Et connoissez le mal que lui fait votre vûë.
Ah! que si vous sçaviez quels sont mes sentimens,

Si vous pouviez sçavoir quels doux saisissemens....

DE'LIE.

Suivez moins ces transports.

PHILENE.

Mais, Dieux! je vois Florice;
Cette Bergere vient pour croître mon suplice,

DE'LIE.

Elle vous aime...

SCENE VII.

DE'LIE, FLORICE, PHILENE.

FLORICE.

QUoi! te verrai-toûjours,
Perfide, entretenir tes nouvelles Amours?
Souviens-toi, qu'autrefois, je possedois ton Ame,
Que nos parens étoient d'accord de notre flâme.

PHILENE.

Il est vrai; mais, enfin, chaque chose a son tour,
Je t'aimois bien alors, mais je n'ai plus d'amour.

FLORICE.

Pourquoi donc m'en causer?

PHILENE.

Tu n'en devois pas prendre.

FLORICE.

Ce fut bien malgré-moi, je ne m'en pûs défendre.

PHILENE.

En dois-je être blâmé ?

DE'LIE *à part.*

Le plaisant entretien !

FLORICE.

Mais, vous, qui soûriez, en me volant mon bien,
Qui deviez pour l'Amour, conserver tant de haine,
Vous haïssez ce Dieu, mais vous aimez Philene :
Et vous ne croyez pas rompre votre serment,
Lorsqu'au lieu de l'Amour vous n'aimez que l'Amant.

PHILENE *à Florice.*

Taisez-vous.

DE'LIE *à Florice.*

Loin d'aimer ce Berger qui vous quitte,
Je lui parlois de vous, & de votre mérite,
Et lui disois, qu'il doit adorer vos appas.

FLORICE.

Il m'avoit tant promis....

PHILENE.

Ne vous tairez-vous pas?

DE'LIE.

Si....

PHILENE *à Délie.*

Ne l'écoutez point.

DE'LIE.

Mais....

PHILENE.

Mais, laissez-la dire.

FLORICE.

Quoi, donc?

PHILENE.

Retirez-vous.

FLORICE.

Moi, que je me retire;
Et que je laisse, ici, ma Rivale avec toi?

DE'LIE *à part.*

Perdons-nous dans ce Bois.

PHILENE *à Florice.*

Va, Bergere, croi-moi;
Je t'adore, toûjours, avec même constance:
Mais, elle me veut dire un secret d'importance.

En se détournant.

Mais, Délie.

SCENE VIII.

FLORICE, PHILENE.

FLORICE.

ELle fuit, tes ſoins ſont ſuperflus;
Elle eſt, déja, bien loin.

PHILENE.

Va je ne t'aime plus;
C'eſt toi que l'a fait fuir, importune Bergere.

FLORICE.

Moi!

PHILENE.

Ta préſence, ici, redouble ma colere;
Je n'aime que Délie; &, malgré tes diſcours,
Et tes ſoupçons jaloux, je l'aimerai toûjours.

FLORICE.

Perfide!

PHILENE.

Je veux bien entendre ce langage,
Un peu d'emportement, quelquefois nos ſou-
ſage,
Mais, je veux, en faiſant cet accord entre nous,
Que ton amour s'exhale avecque ton couroux.

FLORICE.

Je fus de ton amour, trop tôt, préoccupée,

Et

Et ne prévoyois pas que je ferois trompée,
Fourbe.

PHILENE.

Tu n'a pas lieu de te plaindre de moi,
Et je suis, en Amour, Berger de bonne foi,
Quand je cesse d'aimer, je dis avec franchise,
Que d'une autre Beauté je sens mon ame éprise;
On ne sçauroit avoir plus de sincérité,
Et loin de te tromper, je dis la verité.

FLORICE.

Voyez qu'il est sincére, il ne voudroit pas feindre;
Mais, de ton procedé, je vais par tout, me plaindre.

SCENE IX.

PHILENE *seul.*

QUe je suis malheureux! & que mal à propos,
Le plus broüillon des Dieux vient trouble mon repos!
Il me fait pour Délie, abandonner Florice;
Et veut que, malgré moi, je suive son caprice
Mais, l'Objet qui me fuit, & qui cause mes maux,

N'auroit-il point d'amour pour l'un de mes
Rivaux ?
Comme, dans son Esprit, ils veulent me
détruire,
Je vais, de mon côté, travailler pour leur nuire;
Célidan est de Smyrne, il est d'hyer ici.
Et m'étant obligé, je crois.... Mais le Voici,

SCENE X.

PHILENE, CE'LIDAN.

PHILENE.

Quoi! vous êtes ici, sans me rendre visite?

CE'LIDAN.

Je n'y suis que d'hier, & demain je vous quitte;
Et je venois exprès vous chercher en ce lieu,
Et pour vous saluer, & pour vous dire adieu.

PHILENE.

Voulez-vous bien me rendre un important
service,
Avant que de partir?

CE'LIDAN.

Vous me ferez justice;
Si vous n'en doutez point.

PHILENE, *mettant le doigt ſur ſa bouche.*

Allons donc, mais au moins...

CE'LIDAN.

Soyez ſûr du ſecret, ainſi que de mes ſoins.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

NOn, jamais on ne vit de bête plus horrible;
Des Sangliers de ce Bois, c'étoit le plus terrible.

ORPHISE.

Vous vouliez être ſeule, & diſiez qu'en ce jour,
Vous ne croyez avoir à craindre que l'Amour.

DE'LIE.

Auſſi, l'ai-je trouvé dans mes Amans fidelles;

Qui pour me secourir, ont emprunté ses ailes.
C'est pourquoi je prétens leur dire, dès ce jour,
Ce que je sens pour eux & d'estime & d'amour.
Je puis parler ainsi; car, enfin, chere Orphise,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon Ame est éprise.
J'aimois depuis longtems, & voulois l'ignorer,
Ce n'étoit qu'en secret, que j'osois soûpirer;
Je prétendois par-là, de me tromper moi-même;
Mais on peut rarement ce qu'on veut, quand on aime.
L'Amour de sa victoire, a trop sçû m'avertir,
Et s'est fait remarquer, aussi-tôt que sentir.

ORPHISE.

Ce cœur, qui paroissoit à l'Amour si contraire,
Peut-il, en deux Amans, trouver dequoi lui plaire?

DE'LIE.

Ce Dieu pour me punir d'avoir bravé ses loix,
Veût que, pour deux Amans, mon cœur brûle à la fois.
C'est ainsi qu'il punit la longue indiférence,
De ceux qu'on voit, long-tems, mépriser sa puissance;

Et qu'entrant dans un cœur qui s'eſt trop
défendu,
L'Amour ſçait regagner le tems qu'il a perdu.

ORPHISE.

Mais, vous devez choiſir.

DE'LIE.

Je ſçais que leur mérite,
Qui me paroît égal, pour eux me ſollicite,
Que leurs feux ſont pareils; & je ſens en ce
jour,
Que ma reconnoiſſance agit avec l'Amour.
Peut être que l'orgueïl à mon Sexe ordinaire
M'inſpire même encore certain déſir de plaire.
Et que je m'applaudis en voyant à la fois,
Ces deux Bergers ſoûmïs reconnoître mes
Loix.
Car enfin, à choiſir, à regret je m'apprête,
Quand je ſonge qu'il faut quitter une con-
quête;
Et qu'ayant choiſi l'un, l'autre après mes refus,
Peut vaincre ſon amour, ou ne m'en parler
plus,
Ce penſer m'inquiéte, & fait naître en mon
Ame,
Un chagrin qui me trouble un peu plus que
leur flâme;

Et mon cœur en ſecret, en ce moment me dit,
Qu'on ne peut jamais perdre, un Amant ſans dépit.

ORPHISE.

De peur d'en perdre l'un, votre amour ſe partage,

DE'LIE.

Quand je voi Licidas, il m'émeut davantage,
Le Cœur me bat un peu.

ORPHISE.

Je crois, aſſurément
Que vous l'aimez le plus, n'en doutez nullement;
Vous me direz bien-tôt ſi votre amour s'augmente.

DE'LIE.

S'il me trouble un peu plus, que ne fait Céliante,
Ce peut ne lui doit pas donner un plein eſpoir,
Puiſque j'ai de la peine à m'en appercevoir.

ORPHISE.

Croyez qu'en votre cœur, il a la préference,
Et que, pour lui, ce peut fait pencher la Balance.,
Et puiſque vous l'aimez, pour moi, peut-être, un jour,

Céliante.....

DE' LIE.

Ah ! de grace, étoufez votre amour.

ORPHISE.

Elle l'aime. Feignons. Je puis vous satisfaire ;
Si ce Berger n'est pas celui qui m'a sçû plaire,
Mais, souffrez donc, au moins, que j'aime Licidas.

DE'LIE.

Ah ! pourrai-je le voir adorer vos appas :
Et songer que je l'aime, & qu'il m'aima de même ?

ORPHISE.

Encore que pour tous deux, votre amour soit extrême,
Vous devez faire un choix.

DE' LIE.

J'y songe, mais en vain.
Me devant à tous deux, à qui donner ma main ?
Ou plûtôt si tous deux, sçavent l'art de me plaire,
A qui des deux mon cœur doit-il être contraire ?
Je ne puis faire un choix que selon mes désirs,
Et cependant il doit me coûter des soupirs.
Quand d'une même ardeur leur Ame est enflâmée,

Je les plains de m'aimer, & me plains d'être aimée ;
Et lors que, pour tous deux, je soûpire à la fois.
Sans cesse je choisis, & ne fais point de chois.

ORPHISE.

Dites que vous avez, pour eux tant de tendresse,
Que vous n'en voulez perdre aucun.....

DE'LIE.

Je le confesse,
Je les aime tous deux, & d'une forte amour ;
Si ce n'est pas ensemble, au moins c'est tour à tour.
Quand je songe à l'un d'eux, c'est celui-là que j'aime,
Lorsque je pense à l'autre, il me touche de même ;
Et chacun, dans le tems qu'il est devant mes yeux,
Et celui que mon Cœur croit qu'il aime le mieux.

ORPHISE, *voyant venir Celiante.*

Voici le plus aimé, puisqu'il vient seul.



SCENE II.

DE'LIE, CE'LIANTE, ORPHISE.

CE'LIANTE.

Bergere......

ORPHISE, *l'interrompant.*

Vous venez de trouver le ſecret de lui plaire.
Mais comme elle n'a pû dans ſon étonnement,
Conter votre combat qu'aſſez confuſément,
Faites-m'en, je vous prie, un recit plus fidelle.

CE' LI ANTE.

Sçachez, donc, qu'un Sanglier s'étoit jetté ſur
elle,
Et qu'étant des plus grands de toute la Forêt,
A lui donner la mort, il étoit déja prêt,
Et l'alloit attaquer avec tant de furie,
Qu'elle deſeſpéroit, tout-à-fait de ſa vie.
Elle croyoit, alors, être ſeule en ce Bois,
Mais j'ai paru, ſoudain, attiré par ſa voix;
Les longs cris que j'ai faits, ont détourné la
Bête,
Qui ſe voyant ravir l'eſpoir de ſa conquête,
La rage dans le cœur, & le feu dans les yeux,
A tourné contre moi, ſes efforts furieux.

En vain plus de trois fois, pour détourner sa
rage,
Mon fer, dedans son corps, s'est ouvert un
passage,
La perte de son sang semblant la redoubler,
Peut-être, sous ses coups, m'alloit-elle ac-
bler :
Et de l'incomparable & craintive Délie,
Trancher en même tems, la précieuse vie,
Lorsque, par un effet du bonheur qui la suit,
Le Berger Licidas, attiré par le bruit,
Nous est venu tirer de péril & de crainte,
En donnant au Sanglier, une mortelle atteinte.

ORPHISE.

Ces généreux Bergers ont conservé vos jours;
Et vous ne deviez pas avoir moins de secours,
Car si l'un a d'abord, détourné sa furie,
Le second l'a tué.

DE'LIE.

Dites-moi, je vous prie,
Comment vous êtes-vous rencontrez dans
ce lieu ?

CE'LIANTE.

Vous sçavez que tantôt, en vous disant adieu,
Licidas vous a dit, qu'il s'en alloit instruire
Les Echos de ce bois, de son crüel martyre;

Pour moi, je revenois du Temple de l'Amour
Pour obtenir de lui, qu'il vous rendît un jour,
Plus sensible à mes vœux. Le serez-vous, Bergere?

D E' L I E.

Qui craint de dire trop, doit bien souvent se taire;
Et, par cette raison, je ne vous répond rien.

C E' L I A N T E.

Ce silence obligeant m'annonceroit-il bien,
Que je dois esperer qu'une flame si belle....

D E' L I E.

Vous puis-je ôter l'espoir, sans être trop crüelle?

O R P H I S E, *à part, à Délie.*

Vous oubliez celui pour qui le cœur vous bat.

D E' L I E.

Il vient, & je vais rendre un rigoureux combat.



SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE, CE'LIANTE, LICIDAS.

LICIDAS.

S'Il faut, pour vous ſervir, faire voir ſon courage,
Mon Rival, le premier, a ce grand avantage:
Et quand je viens, exprès, pour vous entretenir,
J'apprens, en le voyant, qu'il m'a ſçû prévenir.
Dieux! que je ſuis à plaindre, adorable Bergere,
S'il a ſçû, le premier, le ſecret de vous plaire.

DE'LIE.

Si j'entens ſes ſoûpirs, j'écoute auſſi vos vœux.

ORPHISE.

Je penſe, qu'à préſent, vous les aimez tous deux.

DE'LIE.

Mon Cœur, deſſus ce choix, eſt encor en balance,
Je ne voi pas, entr'eux, aſſez de diférence;

Et quand je veux choisir, je sens en ce moment,
Que j'ai trop peu d'un Cœur, ou bien trop d'un Amant.

LICIDAS.

Faites-vous, pour choisir, un peu de violence.

CE'LIANTE.

Mais vous m'avez permis d'avoir de l'espérance,
Vous devez y songer.

DE'LIE.

Je le sçais, mais, helas!

Se tournant vers Licidas.

Quand je vous l'ai permis, je ne le voyois pas.

CE'LIANTE.

Ne me permettiez vous une esperance vaine,
Qu'afin qu'elle servît à redoubler ma peine?

DE'LIE.

Que cet amour doit être, à mon repos, fatal!
Ah! pourquoi, pour vous nuire, avez-vous un Rival?

LICIDAS.

Vous prenez, donc, enfin pitié de mon martyre?

DE'LIE, *Se tournant vers Céliante.*

Comme vous lui nuisés, il peut aussi vous nuire

ORPHISE.

Peut-être que je nüis plus qu'eux à vôtre
chois;
C'eſt pourquoi je vais faire un tour dedans
ce Bois.

DE'LIE.

Je ſçais ce qui te chaſſe, & je vois à ton trou-
ble.....

ORPHISE.

Plus je demeure ici, plus je ſens qu'il redouble.

Elle entre.

SCENE IV.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.

DE'LIE.

SI vous vouliez auſſi, quelque tems me
laiſſer,
Je rêverois au choix qui me fait balancer,
Et, peut-être dans peu, que mon Cœur qui
ſoupire,
De tous ſes ſentimens, pouroit mieux vous
inſtruire.

LICIDAS.

Je dois vous obéïr, pour prouver mon amour.

CE'LIANTE.

Pour vous montrer le mien, j'obéïs à mon
tour.

LICIDAS.

A mon ardente amour, nulle n'est comparable,
Et je vous aime autant que vous êtes aimable.

CE'LIANTE.

Mon amour est si grand qu'on ne peut l'exprimer,
Et je vous aime autant que vous sçavez charmer.

SCENE V.

DE'LIE, *seule.*

FAlloit-il, juste Ciel ! que de pareilles flâmes,
Pour augmenter leurs maux, embrasassent leurs Ames?
Ou plutôt falloit-il, pour croître mon tourment,
Qu'ils se fissent tous deux aimer également?
Je sens que je ne puis choisir celui que j'aime,
Sans faire, à ce que j'aime, une injustice extrême.

Quel crüel embarras ! Mais, que veut ce Berger ?
Il cherche ici quelqu'un, & paroît Etranger.

SCENE VI.
DE'LIE, CE'LIDAN.

CE'LIDAN.

FEignons. Ils n'y sont point, ma peine est inutile.

DE'LIE.

Berger, que cherchez-vous ?

CE'LIDAN.

Deux Bergers de cette Isle,
L'un a nom Céliante, & l'autre Licidas.
Mais, malgré tous mes soins, je ne les trouve pas ;
Ces Bergers que je cherche, ici, depuis une heure,
Ont dans Smyrne, avec moi, long-tems fait leur demeure,
Où l'on connut si bien leurs belles qualitez,
Que chaque jour, encor, ils y sont regretez.

DE'LIE.

Si l'on connut si bien leur merite en votre Isle,

La

La conquête des Cœurs leur dût être facile:
A leur Esprit galant, rien n'aura resisté,
Et les Belles n'auront pû garder leur fierté.

CE'LIDAN.

Cela pourroit bien être.

DE'LIE.

En causant de la flâme,
On en sent naître aussi, quelquefois, dans son Ame.

CE'LIDAN.

Il est vrai.

DE'LIE.

C'est pourquoi je pense qu'à leur tour,
Ils n'ont pû s'empêcher de prendre de l'amour.

CE'LIDAN.

Ils ont aussi chacun, d'ns Smyrne une Maîtresse;
Licidas pour Aminte, eût beaucoup de tendresse.

DE'LIE.

Qu'entens-je?

CE'LIDAN.

Et Céliante a sçû prendre à son tour,
Pour Clidamire aussi, tant d'estime & d'amour...

DE'LIE.

Ce n'eſt pas ce que d'eux, dans Scyre, chacun penſe.

CE'LIDAN.

On en pourroit juger ſur la ſeule apparence.
Je ſuis même chargé de dire à ces Amans,
Que pour eux, elles ont les mêmes ſentimens.
Elles m'ont pû prier, ſans meriter de blâme,
De parler du beau feu qui regne dans leur Ame,
Puis que toute nôtre Iſle aimant ces deux Paſteurs,
Avec beaucoup de joïe, approuve leurs ardeurs.
Pour moi je n'ai jamais, avec plus d'adreſſe,
Vû d'Amans s'acquerir le cœur de leur Maîtreſſe,
Ni témoigner après plus de contentemens,
Qu'en firent éclater ces deux parfaits Amans.

DE'LIE.

C'eſt aſſez, je ſçaurai moi-même les inſtruire,
De ce que vous avez d'obligeant à leur dire :
Mais ſi vous me vouliez apprendre votre nom,
J'exécuterois mieux votre commiſſion.

CE'LIDAN.

Mon nom est Célidan ; mais j'aurai soin, moi-même,
De faire, à ces Bergers sçavoir comme on les aime,
Je vais par toute l'Isle, encore les chercher.

DE'LIE.

Allez.

CE'LIDAN.

Ce que j'ai dit, la doit autant toucher,
Qu'il doit, dans son amour, rendre content Philene.

SCENE VII.

DE'LIE, *seule.*

ENfin, mes deux Amans ont mérité ma haine,
Et le hazard m'apprend, quand j'y pense le moins,
Que d'autres, avec moi, partagent tous leurs soins.
Loin de penser au choix que mon cœur alloit faire,

Tout mon amour se doit convertir en colere:
Mais, je crains bien, helas, que toute ma fureur,
Ne serve qu'à montrer l'excès de mon ardeur.
Quoi! je conserverois une indigne tendresse,
Pour ceux qui, de dans Smyrne, ont chacun leur Maîtresse?
Non, je dois étoufer tout mon feu; mais, helas!
Je m'emporterois moins, s'ils ne me touchoient pas.
Je pretens, toutefois faire finir ma peine.
Pour eux, je veux avoir désormais de la haine:
Mais, ce que je ressens, doit m'apprendre en ce jour,
Qu'un Cœur qui veut haïr, sent encor de de l'amour.
Que de tendresse ayant encore l'Ame pleine,
Je n'ai qu'en mes desirs, seulement de la haine:
Et que pour en avoir, mes soins sont superflus,
Puis qu'on aime souvent, quand on croit n'aimer plus.
Mais je vois ces Amans, & malgré ma tendresse,
Je vais de mon amour, paroître la Maîtresse.

SCENE VIII.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE.

LICIDAS.

L'Impatient désir d'apprendre votre choix...

DE'LIE.

N'avez-vous point, tous deux, rencontré dans ce Bois,
Un Berger étranger?

CE'LIANTE.

Nous n'avons vû personne.

DE'LIE.

Son nom est Célidan. Quoi? ce nom vous étonne?

LICIDAS.

C'est un Berger de Smyrne, & que j'ai fort connu,
Mais, j'ignorois, qu'ici ce Berger fut venu.

CE'LIANTE.

Il me tarde déja, que je ne le revoie.

LICIDAS.

A l'embrasser, tantôt, j'aurai bien de la joie.

DE'LIE.

Puisqu'il vous est connu, de grace, dites-moi,

Puis-je, à tous ses discours, adjoûter quelque foi ?
Il me vient de conter un secret qui m'importe.
Et dont, je croi, qu'il faut qu'à lui je me rapporte.

LICIDAS.

Vous le pouvez, il a beaucoup de probité.

DE'LIE.

Puisque cet Etranger m'a dit la vérité.
Vous devez pour jamais, éviter ma présence.

CE'LIANTE.

O Dieux !

LICIDAS.

Faites-moi donc connoître mon offence :
Mais c'est, peut-être, un tour qu'il voudroit me joüer.

DE'LIE.

Non, non, il n'est plus tems de le désavoüer ;
Vous avez fait, pour lui, paroître trop d'estime ;
Et mon couroux, enfin, n'est que trop légitime.

CE'LIANTE, *l'arrêtant, comme elle veut sortir.*

Alors que mon Rival a perdu tout espoir,
Me seroit-il permis, Bergere, d'en avoir ?

DE'LIE.

Après avoir commis une pareille offence,
Je pourrois vous souffrir, encor quelque esperance !
Ah ! bien loin d'en garder, sçachez que je vous hais,
Et que je vous défens de me revoir jamais.

SCENE IX.

LICIDAS, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.

Quel mépris éclatant !

LICIDAS.

Son dépit est extrême,

CE'LIANTE.

Qu'avez-vous fait, Berger ?

LICIDAS.

Qu'avez-vous fait vous-même ?

CE'LIANTE.

Je ne puis deviner.

LICIDAS.

Ni moi.

CE'LIANTE.

Quelle fierté!

Je ne puis plus tenir contre sa crüauté,
Je suis las de souffrir de si crüelles peines :
Et je prétens, enfin, briser bien-tôt mes chaînes.
Je ne veux plus souffrir de sa bizarre humeur,
Je veux, de son amour dégager tout mon Cœur,
Et n'être plus sujet à l'outrageant caprice
D'un Objet qui me traite avec trop d'injustice.

LICIDAS.

Moi, je veux d'un autre œil, regarder son couroux,
Elle croit avoir lieu d'éclater contre nous;
Et son ardent dépit me plaît bien davantage,
Que si je la voyois se rire d'un outrage.
Alors son procedé marqueroit du mépris,
Mais son dépit fait voir que son Cœur est épris.

CE'LIANTE.

Vous avez une ardeur obligeante & civile,
Pour moi, je n'aime plus d'une amour si tranquile,
Et ne sçaurois souffrir qu'elle ait fait contre nous,
Sans nous vouloir entendre, éclater son courroux;

En

Et qu'elle n'aït enfin, voulu nous rien apprendre.
De peur qu'il ne nous fût aiſé de nous défendre.
Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, je prétens dès ce jour,
A ſes yeux triompher de toute mon amour.
Je connois dans ces lieux, des objets adorables,
Qui ne me feront pas des traitemens ſemblables :
Avant que d'éclater, je veux ſçavoir pourtant,
Du Berger Celidan, ce qui l'anime tant.

LICIDAS.

Je prétens bien auſſi, qu'il me tire de peine,
Et je vais le chercher..... Mais, j'apperçois Philene.

SCENE X.

CE'LIANTE, LICIDAS, PHILENE.

PHILENE.

QU'ils ſont embarraſſez ! Tout ſuccede à vos vœux,
Philene déſormais, ſera le malheureux ;

Car, tous deux, vous venez de montrer à Délie,
L'ardeur de votre amour en lui ſauvant la vie.

CE'LIANTE, *ſans l'écouter.*

Quelle étrange diſgrace!

LICIDAS.

Ah! quel cruël malheur!

PHILENE.

Vous ſoupirez tous deux, d'où vient votre douleur?
Reconnoît-elle mal, cet important ſervice?
Mais cela ne ſe peut, elle vous rend juſtice,
Et n'eût-elle jamais ſenti pour vous d'amour,
Elle vous en devroit témoigner en ce jour;
Et ne vous pas traiter avec un air ſi rude,
Qu'il la fit ſoupçonner de trop d'ingratitude.

CE'LIANTE.

Laiſſez-nous.

LICIDAS.

Dites-moi, voulez-vous m'obliger?
N'avez-vous point trouvé de Paſteur étranger?

PHILENE.

J'en viens de trouver un, qu'on dit être de l'Iſle....
De l'Iſle de....

LICIDAS.

De Smyrne?

PHILENE.

Oüi.

CE'LIANTE.

Ce nom eſtfacile;
Et, ſans beaucoup de peine, on peut le retenir.
Mais, cherchons ce Berger.

LICIDAS.

Je veux l'entretenir.

CELIANTE.

Allons, ſans perdre tems, même deſir me preſſe.

SCENE XI.

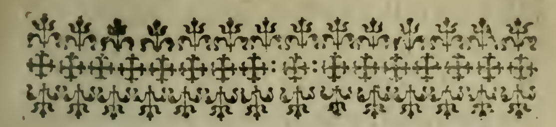
PHILENE, *ſeul.*

ENfin, ils ſont broüillez avecque leur Maîtreſſe:
Et quoi qu'elle entreprenne, afin de s'éclaircir,
Elle ne poura pas, aiſément réüſſir.
Pour ſe rendre ſitôt, je ſçai qu'elle eſt trop fiere,
Et c'eſt pourquoi ma joïe eſt d'autant plus entiere.
Mais je vais retrouver l'obligeant Etranger;

Qui trouble mes Rivaux, afin de m'obliger
Et je vais, ſi je puis, ſurprendre la tendreſſe
Que, pour ces deux Bergers, conſervoit ma
Maîtreſſe.
Comme ſon Cœur eſt vuide, & qu'il n'a plus
d'amour,
Je ſuis aſſez bien fait, pour le remplir un jour.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, CE'LIANTE.

ORPHISE.

OUY, l'on doit l'accuſer d'un peu d'ingratitude,
Vous ne meritiez pas un traitement ſi rude ;
Et quoiqu'elle vous pût juſtement ſoupçonner
Elle ne devoit pas, encor, vous condamner.

CE' LIANTE.

Elle a quelque raiſon, malgré notre innocence,
Nous ſerons condamnez, ſi l'on croit l'aparence ;
Et quoi que Célidan diſe une fauſſeté,
Tout ce qu'il nous ſoûtient, n'eſt pas mal concerté ;
Et nous voyons à Smyrne, Aminte & Clidamire,

Pour lesquelles il dit que notre cœur soûpire.
Je ne sçai pas encor, d'où vient que ce Berger
Travaille avec ardeur, à nous désobliger,
Ni pourquoi, près Délie, il s'obstine à nous
nuire;
Comme sur son Esprit vous avez quelque empire,
Dites lui qu'elle doute à tort de mon ardeur.

ORPHISE.

Vous n'obtiendrez, jamais, ni sa main ni son
Cœur.

CE'LIANTE.

Ma raison, à mon feu, ne consent qu'avec peine,
Et de mon ascendant, la force souveraine,
Excitant, malgré moi, la revolte en mes sens;
Fait obéïr mon cœur à ses charmes puissans;
Et je croi que l'Amour s'affermit dans une ame,
Quand la raison s'efforce à combattre sa flâme,
Et qu'un Amant chagrin d'avoir trop pris d'ardeur,
Veut, avec son secours, l'arracher de son cœur;
Puisque tout ce qu'il fait, sert à son feu d'amorce,
Et que voulant l'éteindre, il augmente sa
force.

ORPHISE.

Les fortes passions causent de grands ennuis.

CE'LIANTE.

On devroit bien me plaindre en l'état où je
suis.
Déja depuis long-tems, ma raison me con-
seille,
D'aimer une beauté que je crois sans pareille;
Et mon Cœur qui resiste à de si doux appas,
Ecoute ses conseils, mais il ne les suit pas,

ORPHISE.

Ne sçauroit-on sçavoir quelle est cetteBergere?

CE'LIANTE.

Si j'osois la nommer, je pourrois vous déplaire.

ORPHISE.

La raison, sans l'Amour, peut bien faire es-
timer;
Mais il faut un peu plus, quand il s'agit d'aimer,
J'apprens donc, votre estime, & pour la re-
connoître,
Je crains bien que mon Cœur n'en fasse trop
paroître,
Et n'ose malgré moi, vous souhaiter un jour,
Un peu moins de Raison, mais un peu plus
d'Amour.

CE'LIANTE.

Ah! puiſqu'elle a pour nous une injuſtice extrême,
La Crüelle; aujourd'hui, ſçaura que je vous aime:
Avant que la ſervir, mon Cœur aſſez long-tems,
Avoit, entre vous deux, été trop en ſuſpens;
Et je ne ſçai comment, ſans oublier vos charmes,
Mon cœur, à ſes appas, rendit enfin les armes.

ORPHISE.

L'Amour dont votre Cœur croit ſe ſentir brûler,
Moins que votre dépit, vous fait ainſi parler.
Lorſque vous m'aimerez, peut-être, que Délie
Aura, de cet Amour, un peu de jalouſie,
Et ſçaura vous traiter avec plus de douceur:
Sa gloire l'obligeant à ravoir votre Cœur,
Vous le reporterez, d'abord à cette Belle,
Et ne ſerez ainſi, qu'à moi ſeule infidelle.
C'eſt pourquoi je ne veux nourrir aucun eſpoir
Que ſon choix ne vous ait ôté lieu d'en avoir:
Juſques là, je ſçaurai cacher, à tous, la flâme,
Que mes foibles appas ont fait naître en votre Ame;

Car le feu dont pour moi, votre cœur peut
brûler,
Ne vaut pas, que je croi, la peine d'en parler;
Elle s'en va.

SCENE II.

CE'LIANTE *seul.*

TU ne te trompes pas, puisque mon cœur
l'oublie:
Si-tôt que j'apperçois l'adorable Délie,
Quand je vois ses appas, ces aimables tyrans;
A leur douce fierté, malgré moi, je me rens;
Et quoi que j'entreprenne, afin de m'en défendre,
L'éclat de ses beaux yeux à trop bien sçû me
prendre!
Aimons-les donc, ces yeux qui sçavent tout
charmer,
Ne leur resistons point, laissons-nous enflâmer,
Donnons un libre cours à cette ardeur pressante:
Puisque, pour l'arrêter, elle est trop violente,
Souffrons à notre cœur, de former des desirs,
Ne nous obstinons point à vaincre nos soûpirs,

Nous cefferons d'aimer, ceffant de les con-
traindre,
Et d'eux-mêmes, nos feux, alors pourront
s'éteindre.
Apperçevant Délie.
Commençons....

SCENE III.

DE'LIE, CE'LIANTE.

CE'LIANTE.
SI je puis vous prouver quelque jour;
Que vous feule avez pû me donner de l'amour,
Votre Cœur....

DE'LIE.
Vous feriez charmé de dix Bergeres;
Que toute cette ardeur ne me foucieroit gueres.

CE'LIANTE.
J'avois lieu d'efperer d'être autrement traité
Et cette indifference a trop de crüauté.

DE'LIE.
Mais, plus d'emportement marqueroit de la
flâme,
Et j'ai fçû tout-à-fait, la chaffer de mon Ame

CE'LIANTE.

Quoi! l'ardeur que je ſens...

DE' LIE.

Ne parlons point d'ardeur:

CE'LIANTE.

L'Amour....

DE' LIE.

Parlez donc ſeul.

CE'LIANTE.

Hé quoi! votre rigueur...

DE' LIE, *levant la tête.*

Mais, que le jour eſt beau!

CE'LIANTE.

Beaucoup moins que Délie;
Dont les crüels mépris me vont coûter la vie.

DE' LIE, *tournant la tête.*

L'agréable fontaine!

CE'LIANTE.

Ah! loin de l'admirer;
Tournez plûtôt les yeux, pour me voir expirer.

DE' LIE.

Qu'elle fait de ruiſſeaux!

CE'LIANTE.

Moins encor que mes larmes.

DE'LIE, *tournant la tête d'un autre côté.*

Ne remarquez-vous point que ce bois a de charmes?

CE'LIANTE.

Trop injuste beauté, dont je ressens les coups;
Je ne remarque rien quand je suis avec vous.

DE'LIE.

Les Oiseaux...

CE'LIANTE.

Ah! c'est trop se rire de ma peine;
Et faire vanité de paroître inhumaine.

DE'LIE.

Je vous l'ai déja dit, étoufez votre espoir;
Laissez-moi vivre en paix & cessez de me voir.

Elle apperçoit Licidas qui vient d'un côté, pendant que Florice vient de l'autre.

Licidas doit de même éviter ma présence.

SCENE IV.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, FLORICE.

LICIDAS.

Vous pourrez quelque jour sçavoir mon innocence.

FLORICE.

Bergere j'ai sujet de me plaindre de vous,

Et de faire éclater tous mes soupçons jalous.
Je sçai que vous avez de l'amour pour Philene,
Et je viens d'en avoir une preuve certaine.

DE'LIE.

Je croi que vous rêvez.

FLORICE.

Ne me déguisez rien;
Je sçai trop qu'avec lui vous vous entendez bien,
Et que de ces Bergers cherchant à vous défaire,
Tantôt par son intrigue, il a sçû si bien faire,
Etant fortifié d'un si puissant aveu,
Que de vous plaindre d'eux il vous a donné lieu:
Car vous ayans rendu tous deux un grand service,
Vous n'osiez, sans sujet, faire cette injustice.

Aux Bergers.

Célidan, qui je croi, vous est assez connu;
Etant pour quelque affaire, en cette Isle venu,
Philene que l'amour obligeoit à vous nuire,
Par lui, prês de Délie, a voulu vous détruire:
Et l'ayant dans cette Isle autrefois obligé,
Ce fourbe, à le servir, l'a bien-tôt engagé.
Comme depuis long-tems la forte jalousie.
Dont mon ame inquiéte est justement saisie;

Me fait avoir des gens qui, fort soigneuse-
ment,
M'aprennent ce que fait mon infidelle amant.
On m'a dit que le traitre ayant bien sçû l'ins-
truire,
Ils avoient inventé qu'Aminte & Clidamire.
Vous avoient fait tous deux, à Smyrne soû-
pirer.
C'est pourquoi Célidan vient de vous l'assurer.

LICIDAS.

Il me l'a soûtenu même avec impudence.

CE'LIANTE.

Quoi donc, qu'avec Philene, il est d'intelli-
gence?

FLORICE.

Oüi.

LICIDAS.

Nous nous doutions bien qu'étant fourbe &
jaloux,
Il pourroit à la fin nous nuire auprès de vous.

CE'LIANTE, *voyant venir Philene*

Mais il faut quelque tems oüir parler Philene;
Sans lui dire qu'on vient de nous tirer de peine.



SCENE V.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

A La fin, ces Bergers vous feront-ils pitié ?
Pour moi, de leur douleur, je réssens la moitié :
Mais ce n'est pas ma faute, & je n'y puis que faire.

LICIDAS.

Je vais de tout ceci découvrir le mystere ;
Célidan va m'aider.

SCENE VI.

DE'LIE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE, PHILENE, CE'LIDAN.

CE'LIDAN.

Malgré votre courroux ;
Je viens, près de partir, prendre congé de vous.

LICIDAS.
Confeſſe, auparavant, toute ta fourberie;
Et ne crois pas tourner la choſe en raillerie.
CE'LIANTE.
Nous ignorions tantôt qui t'avoit ſuborné;
En vain de ce diſcours tu parois étonné,
Nous avons tout appris, tu dois parler ſans
feinte.
CE'LIDAN.
Vous prétendez par là me donner de la crainte?
Entre vous deux ce jeu ſemble bien concerté,
Mais par malheur pour vous j'ai dit la verité.
CE'LIANTE.
C'eſt trop perdre de tems, avoüe à cette belle;
Que nous n'avons jamais adoré d'autres qu'elle
FLORICE.
Tu dois auſſi nommer ceux qui t'ont fait agir.
D E'L I E.
Philene qu'avez-vous, que je vous voi rougir?
PHILENE.
Je ne ſçaurois ſouffrir ce fourbe davantage,
Quand je le voi, le ſang monte ſur mon viſage;
Et comme je le hais & qu'il bleſſe mes yeux,
Je veux que maintenant il ſorte de ces lieux.
A Celidan.
Défendez-vous,

D'ELIE

DE'LIE.

Il doit même en votre préſence.
Dire avec quel Berger il eſt d'intelligence.

PHILENE.

Il faut l'aller chercher; qu'on nous laiſſe ce ſoin,
J'y vais avecque lui.

LICIDAS.

Vous n'iriez pas bien loin.

PHILENE.

Mais, dites-moi ſon nom, il ne veut pas répondre;
S'il eſt fourbe, je veux moi-même le confondre.
Eſt-il quelqu'un à qui l'on puiſſe ſe fier?

Aux Bergers.

Mais encore s'il pouvoit ſe bien juſtifier?

Bas à Célidan.

N'avoüez rien, au moins.

CE'LIANTE.

Je lui ferai tout dire.
Il doit même avoüer avant qu'il ſe retire,
Que l'un de nos Bergers, de Délie amoureux,
Eſt d'accord avec lui de ruiner nos feux.

CE'LIDAN.

Ah! c'eſt un peu trop loin pouſſer la raillerie.

Bas à Celidan. PHILENE.

Tenez bon. Qui l'eût crû! voyez la fourberie:
Mais il n'avoüera rien, il eſt trop obſtiné.

FLORICE.

Mais n'avoüeras-tu rien, toi qui l'as ſuborné?

CE'LIDAN.

Lui?

DE'LIE.

Ne le niez point la choſe eſt averée;
Vous n'avez pas dit vrai, j'en ſuis fort aſſurée;
Vous cherchez à leur nuire, avoüez tout, parlez.

CE'LIDAN.

Comme je ne veux rien que ce que vous voulez,
Et vous dire autrement ce ſeroit vous déplaire,
Je ne tâcherai point de prouver le contraire,
Et je ne prétens plus vous rien dire, qu'adieu.

LICIDAS.

Nous ne te quittons pas encor, pour cet aveu.

CE'LIDAN.

Quoi! Bergers, n'ai-je pas aſſez de complaiſance?
Je me fais criminel malgré mon innocence;
Et je vous laiſſe encor, pour vous mieux obliger,
Avec une beauté qui ſçait vous engager.

SCENE VII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS. FLORICE, PHILENE.

PHILENE.

CE Berger aujourdhui, ſentira ma furie;
S'il ne confeſſe pas toute la fourberie:
Afin de l'y forcer, je vais ſuivre ſes pas.

FLORICE.

Voyons ce qu'il veut faire, & ne le quittons pas.

SCENE VIII.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS.

DE'LIE.

ENcor qu'avec adreſſe, ils ſoient ſortis d'affaire,
Les détours du premier, font voir tout le myſtere.

LICIDAS.

Devant vous j'ai voulu retenir ma fureur;
Mais mon bras ſçaura bien punir cet Impoſteur.

DE'LIE.

Tantôt, adroitement, j'espere de Philene,
Tirer la verité.

CE'LIANTE.

Pour finir notre peine,
N'ayant plus de sujet de vous plaindre de nous,
Entre vos deux Amans, choisissez un Epoux.

DE'LIE.

Quoi que de votre perte, on me vit affligée,
J'avois quelque douceur à me croire outragée;
Et je me consolois, dans un tel déplaisir,
De ce que vous m'ôtiez la peine de choisir;
Car enfin, si tous deux vous m'avez bien servie,
Si vous m'avez, tous deux, sçû conserver la vie,
Puis-je, sans être injuste, en rendre un malheureux,
Donnant à l'autre un prix, que je dois à tous deux?

LICIDAS.

Quel que soit votre choix, il doit être équitable,
Faisant entre nous deux, voir moins d'un misérable.

DE'LIE.

Hé ! vous ne craignez point d'être ce malheureux ?

LICIDAS.

Pour ne le craindre pas, je suis trop amoureux.

DE'LIE.

Tous deux, également, vous m'avez obligée,
Et par là je me sens, à tous deux engagée.

CE'LIANTE.

N'importe, finissez ces obligeans refus.

DE'LIE.

Montrez-moi donc, celui que je dois n'aimer plus.

LICIDAS.

Consultez votre cœur.

DE'LIE.

Sa tendresse l'accable ;
Et je dois plus que vous, m'estimer misérable ;
Un seul objet vous plaît, & fait naître vos feux,
Mais on souffre bien plus, quand on en aime deux.
Si je ne puis pourtant, en aimer deux, sans crme,
Je puis au moins, changer mon amour en estime :
Et pour rendre, entre nous, un tel malheur commun,

Ne pouvant être à deux, je veux n'être à pas un:
Le tort que je vous fais, me va punir moi-même,
Car vous perdant tous deux, je pers tout ce que j'aime;
Mais dans cette infortune, il vous doit être doux,
Que nul n'ait part au bien qui n'étoit dû qu'à vous.

SCENE IX.

DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, ORPHISE.

ORPHISE.

JE viens, en vous cherchant, de rencontrer Philene,
Avecque Célidan, qui m'ont bien mis en peine.
Ce dernier se défend avecque tant d'esprit.
Et de tant de raisons, il soûtient ce qu'il dit;
Que je ne doute plus, qu'Aminte, & Clidamire,
De ces adroits Bergers ne causent le martyre.

CE'LIANTE.

Prenez-vous, à présent, son parti contre nous?

ORPHISE.

Avant de l'avoir vû, j'étois tantôt pour vous :
Mais, je crois, qu'il n'est pas si fourbe que l'on
pense,
Puisqu'il veut, par témoins, prouver ce qu'il
avance.

DE'LIE.

J'ai crû leur innocence, un peu légerement,
Mais on se rend bientôt, aux raisons d'un
Amant :
Et notre Sexe, enfin, est facile à surprendre ;
Quand nous croyons trouver du plaisir à nous
rendre.
Ce n'est pas que je doive encor les condamner,
Mais je crois que je dois, encor les soupçonner.
Florice peut, donnant trop à sa jalousie,
Croire tout ce qui vient dedans sa fantaisie,
Et croître en se trompant, sa peine & mon
souci :
Mais ces discours pourroient se trouver vrais
aussi.
Songez donc à prouver, tous deux votre in-
nocence,
Et jusques à ce tems, évitez ma présence.

LICIDAS.

Mais....

DE'LIE.

Laiſſez-nous.

LICIDAS *s'en allant.*

Je vais expirer de douleur.

CE'LIANTE.

Je ſçaurai vous aimer, malgré votre rigueur.

SCENE X.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

MOn embaras eſt grand, & le tien n'eſt pas moindre,
Cherche donc Célidan, tâche de le rejoindre,
Et fais tant qu'il te diſe, avec ſincerité,
Sî ce qu'il nous ſoûtient, eſt une verité.

ORPHISE.

J'y cours.

Elle ſort d'un côté, & Périandre vient de l'autre.

DE'LIE.

Mais devers moi, Périandre s'avance.



SCENE

SCENE XI.

DE'LIE, PERIANDRE, GARDES.

PERIANDRE.

QUoi qu'avec tant de ſoin vous fuyez ma préſence,
Que vous ayez toujours pour moi-même rigueur,
Malgré vos cruautez, je reſſens plus d'ardeur.
Vous me montrez en vain un viſage ſevere,
Je revois d'un même œil ces yeux qui m'ont ſçû plaire :
Et mon cœur ſe rendant à vos charmes divers,
Reconnoit ſes vainqueurs, & rentre dans ſes fers.

DE'LIE.

Ce diſcours doit, Seigneur, ſurprendre une Bergere.

PERIANDRE.

Vos yeux font plus de mal qu'ils ne croyent en faire,
Par l'ordre de mon Roi, quand je vins en ces lieux,

Je me rendis moi-même à l'éclat de ces yeux:
Mon cœur, contre leurs coups, se trouva sans défense,
Mais vous n'eûtes, pour moi, que de l'indifférence.
Cependant, qui l'eût crû? j'apprens à mon retour,
Que deux Bergers ont pû vous donner de l'amour.
Mais quelque soit le feu qui regne dans votre ame,
Pouvez-vous à la fois, en aimer deux sans blâme?

DE'LIE.

L'un des deux pourroit bien me toucher un peu plus,
Quoi que l'autre n'ait pas mérité de refus:
Mais mon cœur s'en devant rendre compte à soi-même,
Il se consulte seul, pour sçavoir ce qu'il aime.

PERIANDRE.

Lors que mon feu vous offre un triomphe plus doux,
Préferez-moi, Bergere, en prenant un Epoux:
Le rang que vous tiendrez, donnera de l'envie;
Au milieu des plaisirs, vous passerez la vie;

Car si pour les goûter, il est quelque séjour,
On n'en sçauroit trouver un autre que la Cour.
Là les Jeux & les Ris, ont choisi leur demeure,
Les divertissemens y changent à toute heure.
Là se fait admirer ce jeune, & puissant Roi,
De qui le monde entier doit recevoir la Loi:
Ce Roi charmant en Païx, & redoutable en
Guerre,
Dont le nom aujourd'hui, fait seul trembler
la Terre,
Et pour qui vous voyez les Bergers diligens,
Courir avec ardeur, lorsqu'il passe en vos
Champs,
Et ravis de le voir, oublier leur tristesse,
Jetter des cris de joye, & des pleurs d'allegresse,
Et dans l'empressement qu'ils font paroître tous
Laisser leurs troupeaux même, à la merci des
Loups,
Pour ne voir qu'un instant ce Monarque ado-
rable,
Qu'on ne voit qu'à travers d'une foule innom-
brable
De Héros, sur lesquels il paroît en tous lieux,
Tel qu'on voit Jupiter entre les autres Dieux.
Venez donc admirer ce plus grand des Mo-
narques,

Le voir de ses bontez donner à tous des marques,
Connoître le mérite, & le récompenser;
Ces plaisirs sont plus grands qu'on ne sçauroit penser;
Et quels que soient enfin, ceux que je vais décrire,
Le plaisir de le voir, vaut tout ce qu'on peut dire.
Mais pour vous montrer mieux, jusqu'où vont ses bontez,
Il divertit sa Cour par mille nouveautez:
Et lui fait admirer d'étonnantes merveilles,
Qui des plus beaux Esprits, sont les sçavantes veilles.
Les Arts y montrent tous ce qu'ils ont de plus beau,
De prodiges sans nombre, on y voit un Tableau,
Et rien n'est comparable aux beautez sans égales,
Des spectacles pompeux de ses Fêtes Royales.
Ce grand Roi prend encor un utile repos,
A voir dessus la Scene, éclater des Héros,
Par les portraits parlans de tout ce qu'en leur vie,

Ces Demi-Dieux ont fait de plus digne d'envie.
Rendez-vous donc, Bergere, aux charmes de la Cour
D'un Monarque si digne, & d'estime, & d'amour,
Qui, dans tous vos plaisirs, daignera bien descendre,
A dessein seulement, de vous les faire prendre;
Car quoi que de ces Jeux on le voye ordonner,
Il ne prend ses plaisirs, qu'afin de les donner

DE'LIE.

J'admire ses bontez, mais j'aime trop cette Isle,
La vie est dans nos champs, plus douce & plus tranquille,
De nos bois les chagrins sons bannis pour jamais;
C'est là qu'un mol gazon offre un lit doux & frais,
Et que le jour paroît régner avec les ombres;
Pour éclairer la nuit, qu'on trouve en ces lieux sombres.
Là souvent les Zephirs apportent les odeurs
Des larcins qu'ils ont faits, en caressant les fleurs.

Nous entendons, auſſi, des prochaines montagnes,
L'eau qui par gros boüillons, tombans dans nos campagnes,
Semble nous inviter à nous rendre au ſommeil;
Puis cent divers Oyſeaux cauſent notre reveil,
Au tour de nous ſoudain, nous les voyons paroître,
Qui formant un Concert auſſi doux que champêtre,
Voltigent, en chantant, de rameaux en rameaux.
Les Bergers à ce bruit mêlent leurs chalumeaux,
Les Bergeres leurs voix, les ruiſſeaux leur murmure;
Et pour nous faire voir ce que peut la nature;
L'Echo même y répond, ſurpris d'étonnement,
Et ſert d'un ſecond Chœur à ce concert charmant.

PERIANDRE.

On aime ces plaiſirs, quand on n'en a point d'autres:
Mais ſi vous ſongiez bien à la douceur des nôtres;

Si vous examiniez quels ſont ceux de la Cour ;
Peut-être pourriez-vous les aimer à leur tour.

DE'LIE.

Je ſçai qu'ils ſont mêlez de trop cruelles peines ;
Nous en goûtons ſouvent de plus doux dans
nos plaines,
Jamais l'ambition ne les y vient troubler :
Et ſi quelque Berger d'amour ſe ſent brûler ;
Il fait dans ſes diſcours regner tant de juſteſſe ;
Et ſçait ſi bien toucher le cœur d'une maîtreſſe,
Que l'on croiroit de l'air dont il ſçait l'engager,
Qu'un Héros fait l'amour ſous l'habit d'un
Berger.

PERIANDRE.

Ah ! je ſçaurai bientôt, trop ingrate Bergere ;
A qui de ces Héros, le ſort ſera contraire :
Mais comme toute l'Iſle eſt ſoumiſe à ſes coups,
Je crains pour vos Amans, & plus encor pour
vous.

DE'LIE.

Croyez que ſi le ſort me rend votre captive ;
Je vous ſuivray, Seigneur, ſans que mon cœur
vous ſuive.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE, PHILENE.

DE'LIE.

QUAND vous m'avoüeriez tout pour-rois-je vous blâmer ?
On peut faire encore plus quand on sçait bien aimer.

PHILENE.

Qu'on se doit défier de l'esprit d'une femme,
Quand elle veut sçavoir ce qui touche sa flâme!
Oüi, je vai contre moi prononcer un Arrest.

DE'LIE.

Je ne veux que sçavoir la chose comme elle est.

PHILENE.

Ah! Célidan m'a dit des choses qu'il a vûës,
Que je ne voudrois pas qui vous fussent connuës,
Puisque, pour ces amans, vous avez trop d'amour,
Pour n'en pas expirer avant la fin du jour.

DE'LIE.

Quoi ! loin de m'éclaircir, vous augmentez
mon trouble ?

PHILENE.

Ayez pitié du mien, car je ſens qu'il redouble;
Et quand je voi vos yeux qui peuvent tout
charmer,
Je ne me connois plus, & ne ſçai plus qu'aimer.
Oüi, je brûle pour vous d'une ardeur incroyable,
Car je vous aime autant que vous êtes aimable :
Et ces yeux, cette bouche & ce port ſi charmant,
N'excitent pas en moi ces tranſports ſeulement;
Mais dans vos actions les plus indifferentes,
Je trouve un certain air qui me les rend
charmantes.
Car pour prendre nos cœurs l'amour ſe ſert de
tout,
Et n'en attaque point dont il ne vienne à bout.
On ne ſçauroit ſouffrir de plus ſenſibles gênes ;
Aimez-moi donc, Bergere, & finiſſez mes
peines.

DE'LIE.

Vous m'aimez aujourd'hui trop sérieusement
Et je ne croyois pas que sous votre enjoûment...

PHILENE.

Quoi qu'avec des soûpirs on découvre qu'on aime,
Avec un air plus gai l'on peut faire de même,
Et j'ai voulu d'abord en vous divertissant,
Vous découvrir un feu qui s'est rendu puissant.
A mes rivaux, par là, je donnois moins d'ombrage;
Mais ignorant mon but, ils ne m'ont pas crû sage.

DE'LIE.

Et par là je vous crois bien capable du tour....

PHILENE.

Croyez que je ne suis capable que d'amour.

DE'LIE.

Confessez tout.

PHILENE.

Pour vous mon amour est extrême.

DE'LIE.

Si...

PHILENE.

Peut-on aimer plus que Philene vous aime ;

DE' LIE.

Vous avez résolu de ne pas avoüer.....

PHILENE.

Que de vous mes rivaux ont lieu de se loüer.
Vous aimez l'un des deux ; mais si je puis étein-
dre...

DELIE.

Et quoi ?

PHILENE.

Rien.

DE'LIE.

Vous pouvez parler sans vous contraindre.

PHILENE.

C'en est fait, je veux.....

DE'LIE.

Hay ?

PHILENE.

Sans cesse soûpirer,
Faire pour vous des vœux, toujours vous
adorer.

DE'LIE.

Vous m'obligeriez plus de vaincre votre flâme

PHILENE.

Oüi, crüelle, je vais la chasser de mon ame.

Je vous haïs à préſent, & je veux... Non, mon
cœur,
Je ne pourrai jamais éteindre mon ardeur.
Mais, que dis-je ? il le faut ; n'en croyez rien,
Bérgere,
Je reſſens trop d'amour pour m'en pouvoïr
déſaire.

DE'LIE.

Je le croi ; mais enfin laiſſez moi dans ce bois,
Juſqu'à ce que du ſort on m'apprenne le chois.

PHILENE.

Je ne puis, mon amour m'ordonne le contraire ;
C'eſt un Dieu tout puiſſant, & je dois pour
lui plaire...

DE'LIE.

Mais, je le veux, enfin.

PHILENE.

Qui ſçait trop obéïr,
Sçait mal comme l'on aime, & cherche à ſe
trahïr.

DE'LIE.

Vous êtes fou, vraîment.

PHILENE.

D'accord, un amant ſage

Ne peut jamais joüer qu'un mauvais personnage.

DE'LIE.

Mais je me fâcherai.

PHILENE.

Condamnez tous mes soins
Je suis bien resolu de n'en aimer pas moins.

DE'LIE.

C'est tout de bon, enfin.

PHILENE.

Je le croi ; mais de même ;
Croyez donc, tout de bon, que Philene vous aime.

DE'LIE.

D'accord, mais....

PHILENE.

Vous devez aussi ne douter pas
Du pouvoir absolu qu'ont sur moi vos appas.

DE'LIE.

Je ne sçai plus que faire, & ne scai plus que dire.

PHILENE.

Ni moi.

DE'LIE.

Me fâcherai-je ? ou dois-je enfin en rire ?
Berger si vous m'aimez, il faut sans balancer,

Pour me plaire une fois, à l'inſtant me laiſſer

PHILENE.

Hé bien, puiſqu'autrement je ne ſçaurois vous plaire,
Deuſſai-je en enrager, il faut vous ſatisfaire.

DE'LIE, *ſeule.*

Enfin je me voi ſeule, & je croi que je puis...

SCENE II.

DE'LIE, ORPHISE.

ORPHISE.

Vous verrai-je toujours rêver à vos ennuis ?
Si pour un ſeul Berger vous ſentiez de la flâme,
Je crois que vous auriez moins de trouble dans l'ame.

DE'LIE.

Je vous croi.

ORPHISE.

Pourquoi donc ne choiſiſſez-vous pas ?

DE'LIE.

Je ne puis.

ORPHISE.

Pour ſortir d'un ſi grand embarras,

Et connoître celui qui veus plaît davantage,
Songez, s'il étoit sûr, que l'un d'eux fût volage,
Lequel vous perdriez avec plus de douleur;
Et croyez qu'il a plus de part à votre cœur;
C'est pourquoi vous devez le choisir.

DE'LIE.

Ah! Bergere;
Je croi, de ce conseil, pénétrer le mystere;
Et comme votre cœur brûle pour l'un des deux,
Vous voulez découvrir le secret de mes feux.
Mais quoi! n'avez vous point quelque secrete alarme?
Car je pourrois choisir le Berger qui vous charme.

ORPHISE.

Si vous sentez pour eux une pareille ardeur;
Ne le choisissez pas.

DE'LIE.

Nommez votre vainqueur.
Pour empêcher mon choix d'être à vos vœux contraire.

ORPHISE.

Vous pouvez sans cela, je croi, me satisfaire.

DE'LIE.

Je ne puis deviner.

ORPHISE.

Je voi qu'abſolument,
Je dois.... Vous les aimez, au moins, également.

DE'LIE.

Egalement, helas !

ORPHISE.

Cet helas, fait connoître
Que de tout votre cœur, l'un d'eux s'eſt rendu Maître.
Voilà votre ſecret à demi découvert,
Vous devez à préſent parler à cœur ouvert;
Et dire pour lequel...

DE'LIE.

Que vous êtes preſſante !
Ils me plaiſent tous deux; mais enfin Céliante...

ORPHISE.

Ah ! que m'apprenés-vous par ce crüel aveu !
Que ne me cachiez-vous à jamais votre feu!
Que fais-je ? ce tranſport apprend celui que j'aime,
Mais peut-on rien cacher quand l'amour eſt extrême ?

DE'LIE.

J'apprens celui des deux qui regne en votre
cœur,
Et veux vous obliger en vous tirant d'erreur.
Céliante, à mon cœur, doit cesser de prétendre,
Et quand je l'ai nommé, c'étoit pour vous
l'apprendre.

ORPHISE.

Dieux ! que me dites-vous, & pourquoi ce
détour ?

DE'LIE.

On en cherche toujours pour montrer son
amour.
En disant que pour l'un, je ne sens point de
flâme,
Je découvre que l'autre a sçû toucher mon
ame;
Et je m'épargne ainsi, le trouble & la rougeur,
Que je ferois paroître en nommant mon vainqueur.

ORPHISE.

Céliante est le mien, & j'ai bien sçû connoître,
Que s'il ne vous aimoit, il m'aimeroit peut-être.

DE'LIE.

Ah! puisqu'il a pour vous des sentimens si doux,

Ce Berger quelque jour, ſera peut-être à vous;
Puiſque ſentant pour l'autre un peu plus de tendreſſe,
Je croi que, quelque jour, il ſçaura ma foibleſſe.
Les voici.

SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE.

ORPHISE.

L'Un de vous doit en cet heureux jour...

DE'LIE.

Ah! ne découvrez pas encore mon amour.

ORPHISE.

Mais...

DE'LIE.

Cachez mon ſecret.

ORPHISE.

Mais, je cherche à vous plaire;
Vous ne m'avez pas dit ce ſecret pour le taire;
Et lors que votre cœur a choiſi Licidas,

Ici Délie lui jette un regard de dépit.

Vous... Je ne dirai rien si vous ne voulez pas.

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Que diriez-vous encore ?

LICIDAS, *à Délie.*

Quoi ! seroit-il possible...

DE'LIE.

Vous avez trouvé l'art de me rendre sensible ;
C'est un secret, qu'à tous j'avois voulu cacher,
Mais l'adresse d'Orphise a sçû me l'arracher,

à Céliante.

Je ne l'aurois pas dit, & malgré ma tendresse,
Tant que vous le voudrez, je tiendrai ma promesse ;
Et quand pour lui j'aurois une plus forte ardeur,
Il n'auroit pas ma main, encore qu'il ait mon cœur.

En se tournant vers Licidas

En vous le préferant, contre moi je m'irrite ;

En se tournant vers l'un & l'autre.

Car je vous trouve égaux, en amour, en mérite.

à Licidas. *à Céliante.*

Je suis d'accord qu'il m'aime, & j'approuve vos soins ;

Je vous eſtime autant, mais vous me touchez moins.

Montrant Licidas.

Pour lui, d'un ſentiment que l'amour me fait prendre,
J'ai longtems, vainement, tâché de me défendre
Ne me demandez pas, lorſqu'il m'a ſçû charmer,
Ce qu'il a, plus que vous, qui m'oblige à l'aimer?
Je ſens qu'à cet amour c'eſt mon cœur qui m'engage,
Mais je n'e puis encor en ſçavoir davantage,
Ni pourquoi mes deſirs panchent plus d'un côté,
Quand je croyois aimer avec égalité.
Je cherche le ſujet de cette préference;
Mais n'en pouvant avoir l'entiere connoiſſance,
Je penſe que l'amour, par une douce loi,
Nous fait aimer avant que nous ſçachions pourquoi:
Et lorſque ſur ce point je conſulte mon ame,
Elle me fait moins voir de raiſon que de flâme;
Et par ce que je ſens, je connois en ce jour,

Qu'on doit peut demander de raiſons à l'A-
mour.

LICIDAS.

Quelles graces vous rendre, adorable Bergere,

CE'LIANTE, *à Délie.*

Si je n'ai rien en moi qui vous puiſſe déplaire,
Je dois me conſoler, & connoître à mon tour,
Qu'on doit peu demander de raiſons à l'Amour.

DE'LIE, *à Céliante.*

Orphiſe qui pour vous....

DE'LIE.

Cachez lui ma tendreſſe,
Et ne découvrez point encore ma foibleſſe.
Mais....

ORPHISE.

Ne lui dites point que mon cœur, en ſecret...

DE'LIE.

Vous verriez, que je croi, mon ſilence à regret;
Et je vais, à mon tour...

ORPHISE.

O Dieux! qu'allez-vous faire?

DE'LIE.

Vous ne m'avez pas dit ce ſecret pour le taire;
Et je dois, pour vous rendre un ſervice, à mon
tour,

Dire que Céliante a causé votre amour.
Je croi qu'à ce dessein vous avez fait connoître
Que du mien Licidas s'étoit rendu le maître.

CE'LIANTE.

J'ai sçû les sentimens d'Orphise, & je voi bien
Que vous ne voudriez pas que je n'en sçeusse rien:
Mais pour vous dire plus, aujourd'hui cette Belle
A sçû l'estime aussi, que j'eûs toujours pour elle,
Et que, sans vous, ses yeux auroient pû me charmer.
Ainsi je pourrois bien avec raison l'aimer,
Quand je puis vous quitter, sans montrer d'inconstance,
Puisque ne m'estimant que par reconnoissance,
Et qu'aimant Licidas par inclination,
Si mon cœur s'obstinoit dedans sa passion,
Je ne vous rendrois point à mes vœux favorable,
En rendant, par dépit, mon Rival misérable.
Je ferois peu pour moi, l'empêchant d'être heureux,
Ne pouvant pas jouïr du malheur de ses feux:
Et comme vous pourrïez me haïr dans votre ame,

Si je troublois long-tems une si belle flâme,
Et qu'enfin vous avez nommez votre Vainqueur,
Je ne dois plus m'attendre à toucher votre cœur,

à Orphise.

Mon procedé feroit blâmable & sans excuse,
Si j'osois vous offrir un cœur que l'on refuse.

ORPHISE.

Vous n'avez pas, je croi, sujet de craindre tant,
J'aime mieux un Amant méprisé, qu'inconstant:
Et s'il est glorieux d'adorer le mérite,
On peut, sans blâme aussi, quitter ce qui nous quitte.

DE'LIE.

Encor qu'ils soient d'accord, n'esperez pas ma foi,
Que vous n'ayez fait voir que vous n'aimez que moi.

LICIDAS.

Nous venions vous chercher, afin de vous instruire

De ce que Célidan vient enfin de nous dire :
Il se défend si mal.

DE'LIE.

Voue serez donc heureux.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, FLORICE.

FLORICE.

AH! sçachez que le sort est contraire à vos feux,
Il a d'abord fait chois de la belle Céphise,
Ensuite il est tombé, las...

DE'LIE.

Sur qui ?

FLORICE.

Sur Orphise.

ORPHISE.

Sur moi ?

DE'LIE.

Dieux ! quel malheur !

CE'LIANTE.

Que nous apprenez-vous ?

DE'LIE.

DE'LIE.

Mais quels ſont les Bergers qu'a choiſi ſon courroux ?

FLORICE.

Damete & Licidas.

LICIDAS.

Quoi ! le Sort nous accable !
Au moment que l'amour nous devient favorable ?
Ou l'Amour, bien plûtôt, n'eſt propice à nos feux,
Qu'au moment où le Sort nous rend tous malheureux ?
Mais Périandre vient.

SCENE V.

PE'RIANDRE, DE'LIE, CE'LIANTE, LICIDAS, FLORICE.

PE'RIANDRE, *à tous, à la réſerve de Délie*

Que chacun ſe retire
Vous demeurez, car j'ai quelque choſe à vous dire.

Quoi que le Sort cruel éloigne de ces lïeux ;
L'un des heureux Bergers que vous aimez
le mieux,
Je veux de ſon deſtin vous rendre Souve-
veraine ;
Il ne tiendra qu'à vous, adorable Inhumaine,
Qu'il ne parte jamais : & pour vous faire voir
Combien ſur mon eſprit vous avez de pou-
voir,
Et que pour vous ſervir rien ne m'eſt difficile,
Du Tribut déſormais j'affranchirai cette Iſle
J'eſpere de mon Roi cette inſigne faveur,
Et ne veux pour cela, de vous, que votre
cœur.

DE'LIE.

Je n'ai point là-deſſus de réponſe à vous faire ;
Mon cœur étant donné, vous ne ſçauriez me
plaire.

PE'RIANDRE.

Si je n'ai rien en moi qui vous puiſſe charmer ;
L'offre que je vous fais, me devroit faire aimer ;
Et vous ne ſongez pas, combien l'on a de
gloire,
D'affranchir ſon Païs....

DE'LIE.

J'ai de la peine à croire ;

Qu'à ce prix, vous veüilliez acheter mon amour :
Puis j'espere en Damon, qui n'est pas de retour.
Mais, adieu.

PE'RIANDRE.

Demeurez; encore un mot, Bergere;
Par cette complaisance, au moins, daignez me plaire.

D E' L I E.

Ah! sçachez qu'un Amant que l'on ne peut aimer,
Et qui troublant nos feux, tâche de nous charmer,
Attire nos mépris, quand il pense nous plaire,
Et loin de nous gagner, fait souvent le contraire.

PE'RIANDRE.

Il faut, pour me contraindre à ne vous plus aimer,
Faire voir des vertus qui sçachent moins charmer.
Mais j'aime vos froideurs, & votre resistance;
Et pour vos deux Amans, j'aime votre constance;
Car bien que votre cœur panche pour l'un des deux,

Vous craignez toutefois, d'en rendre un malheureux,
D'outrager un Amant qui vous a bien servie;
Et de qui vous croyez, même tenir la vie.
Tout cela, malgré moi, m'oblige à vous aimer;
Et vôtre seul merite ayant pû m'enflâmer,
Souvent, dans les transports de mon amour extrême,
Lorsque je pense à vous je me dis à moi-même,
Que je serois heureux, si je pouvois un jour,
Rendre cette beauté sensible à mon amour!
Et qu'on a de plaisir de goûter la tendresse
D'un Objet dont le cœur est exempt de foiblesse,
Que l'éclat des grandeurs ne sçauroit émouvoir,
Et sur qui la raison a, seule, du pouvoir!

DE'LIE.

Bien qu'elle soit encor, maîtresse de mon ame,
Je viens à mon vainqueur de découvrir ma flâme.
Cependant de mes feux quoiqu'il ait pû sçavoir
Il ne doit pas encore nourrir un plein espoir.
Mais, pour moi votre estime étant considerable,

Pourquoi faut-il, Seigneur, que votre amour
m'accable,
Et que m'ofrant des biens qui paſſent mes dé-
ſirs,
Elle vienne troubler juſques à mes ſoûpirs ?

PE'RIANDRE.

Quand de vos deux Amans, je regarde l'offence,
Mon amour croit devoir nourrir quelqu'eſpe-
rance :
Mais s'ils n'aimoient que vous, je pourois bien
alors,
Pour éteindre mon feu, faire tous mes efforts.

DE'LIE.

Je voudrois bien pouvoir découvrir ce miſtere

PE'RIANDRE.

J'en puis venir à bout, adorable Bergere :
Et je me ſervirai de mon autorité,
Pour faire, à Célidan, dire la vérité.

DE'LIE.

Si vous lui commandez de parler, pour vous
plaire,
Je n'en dois pas attendre un aveu bien ſincere.

PE'RIANDRE.

Ah ! n'appréhendez rien, je ferai mon devoir :
Mais lequel aimez-vous, ne le puis-je ſçavoir ?

DE'LIE.

Vous le sçaurez, adieu; mais tâchez de me croire,
Et de ne me voir plus, pour sauver votre gloire.

PE'RIANDRE.

Et vous, si vous voulez me croire, à votre tour,
Paroissez moins aimable, ou donnez moins d'amour.

SCENE VI.

PE'RIANDRE, *seul.*

AH! quand je voi ces yeux qui sçavent trop me plaire,
Je ne me souviens plus qu'elle n'est que Bergere:
Et que Zélinde enfin, qu'on admire à la Cour,
Sçût, avant mon départ, me donner de l'amour.
Qu'elle écoute ma flâme, & que le Roi mon maître:
Semble approuver aussi le feu qu'elle a fait naître:
Qu'il l'estime; & de plus, qu'elle tient un haut rang,

Autant par sa beauté, que par l'éclat du sang,
Et Délie, après tout, à mes vœux si contraire,
N'est malgré mon amour, qu'une simple Bergere:
Mais Zélinde est Princesse, & mon ambition
Doit enfin l'emporter dessus ma passion,
Mais, qu'importe du sang, quand ma flâme est extrême?
Je puis jusqu'à Zélinde élever ce que j'aime,
Et je m'applaudirai, l'ayant mise en son rang,
De voir que mon pouvoir peut autant que le sang,
Puisque, si l'une tient son rang de sa naissance,
L'autre ne peut devoir le sien qu'à ma puissance.
Je croi que ce qu'on fait pour un objet aimé,
Donne un plaisir bien grand, quand on est bien charmé:
Et mon amour m'apprend que la joie est extrême,
Quand on peut en aimant élever ce qu'on aime.
Mais je ne songe pas dans mon aveuglement,
Que je veux m'abuser, & raisonnne en amant,
Qui, rempli de l'objet, qui regne dans son ame,
Tâche d'accommoder la raison à sa flâme:
Et qui ne songe pas, fuyant sa guérison,

Qu'il faut accommoder sa flâme à la raison.
Mais comment faire, helas! puisque lorsque
l'on aime,
On cherche les moyens de se tromper soi-
même?
Ah! loin d'agir ainsi, travaillons dès ce jour,
En fuyant de ces lieux, à vaincre notre amour.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DE'LIE *seule.*

QUE le Sort est crüel! qui m'ôte ce que
j'aime,
Quand par une rigueur extrême,
L'Amour victorieux veut me voir soupirer;
Et pour avoir à sa puissance,
Opposé les froideurs de mon indifference;
Veut que j'aime sans esperer!

Mais, quoi que nul espoir à présent ne me
flate,
Je veux que mon amour éclate,
Et qu'on me voie aimer à mon tour Licidas.
Je n'en puis mériter de blâme:
Et puis que son mérite autorise ma flâme,
La raison ne la défend pas.

Je l'aime, je l'avoüe, & ne m'en puis défendre,
Et l'on croit que mon cœur peu tendre
Ne donne des soûpirs qu'au malheur d'un Berger,
Mais, mon trouble sera connoître
Que la seule pitié ne les peut faire naître,
Puisqu'amour veut les partager.

Je ne le cache plus, il regne dans mon ame
Licidas sçait déja ma flâme,
Et je veux avoüer qu'il a sçû me charmer.
C'est un secret que je dois dire,
Puisque, sur son amour conserver trop d'empire,
C'est ne sçavoir pas bien aimer.

Selon l'occasion, nous pouvons sans foiblesse,
Faire voir beaucoup de tendresse,
Sur tout, lorsque l'Amour est devenu puissant
La plus fiere feroit de même.
Et lorsqu'un cœur est près de perdre ce qu'il aime,
Il découvre tout ce qu'il sent.

Oüi, j'aime Licidas, pour lui mon cœur soûpire,
Je veux me soulager, à force de le dire.

SCENE II.

DE'LIE, FLORICE.

FLORICE.

HE bien, qu'avez-vous sçû, Bergere? Vos Amans,
A Smyrne, ont-ils trouvé des objets si charmans,
Que de les adorer, ils n'ayent pû se défendre?

DE'LIE.

En ce que Célidan a dit à Périandre,
Il a justifié ces Bergers pleinement:
Et ce grand homme agit si généreusement;
Qu'il a, par des bontez à chacun favorables,
Fait, par les innocens, pardonner aux coupables,
Et voulu, les ayant rendu tous satisfaits,
Que du tour de Philene, on ne parlât jamais.

FLORICE.

Cet éclairciſſement flate un peu ma triſteſſe
Et mon cœur, pour Philene, ayant trop de
foibleſſe,
Oſe eſperer encor, qu'il verra quelque jour,
De ſon eſpoir mourant, renaître ſon amour.

DE'LIE.

A ce que vous croyez, je vois quelque appa-
rence.

FLORICE.

Mais, de vos deux amans ayant ſçû l'innocence
Vous devez....

DE'LIE.

Je ne dois en l'état où je ſuis
Qu'abandonner mon cœur aux plus crüels
ennüis.
Le Sort, l'injuſte Sort, m'enleve une Bergere;
Qui m'aima tendrement, & me fut toûjours
chere;
Il me prend Licidas... Mais Orphiſe, en ce
lieu,
Me cherche pour me dire un éternel adieu.

FLORICE.

Comme elle fut toûjours de votre confidence
Votre entretien n'a pas beſoin de ma préſence,
Je vous laiſſe avec elle.

SCENE III.

DE'LIE, ORPHISE.

DE'LIE.

HE' bien, Bergere, hé bien ?

ORPHISE.

Que mon malheur eſt grand!

DE'LIE.

Que je me plains du mien;
Puiſqu'il faut que le Sort pour jamais nous ſépare!

ORPHISE.

Je lui dois obéïr.

DE'LIE.

Mais il eſt trop barbare.

ORPHISE.

Périandre vous plaint; & Licidas, dans peu;
Doit par ſon ordre auſſi, vous venir dire adieu.

DE'LIE.

Licidas va venir!

ORPHISE.

Vous l'allez voir, Bergere.

DE'LIE.

Ah ! que le Sort se montre à mes desirs, contraire !
Il doit partir après.

ORPHISE.

Nous partirons tous deux.

DE'LIE.

Quoi ! ce charmant Berger pour qui j'ai fait des vœux,
Ce génereux amant qui m'a sauvé la vie,
S'en va donc !

ORPHISE.

Avec lui je quitte ma Patrie.

DE'LIE.

Licidas !

ORPHISE.

Ah ! Bergere, avoüez franchement,
Que vous me plaignez moins que ce fidelle Amant :
Mais pour vous consoler. Céliante vous aime,
Et vous devez aimer Céliante de même.
Céliante vous reste, & pourra bien....

DE'LIE.

Hélas !
Quand je songe au départ du Berger Licidas....

ORPHISE.

Quoi ! toûjours Licidas !

DE'LIE.

uoi ! toûjours Céliante :

ORPHISE.

ous sçavez que pour lui ma flâme est trop puissante.

DE'LIE.

e vous ai-je pas dit que Licidas aussi... :

ORPHISE.

sçai que ce Berger fait tout votre souci.

DE'LIE.

ut-être qu'il pourra, puisqu'il vous suit en Thrace,
i jour dans votre cœur, surprendre quelque place.

ORPHISE.

elui qui reste ici, sera peut-être heureux ;
, seul aura le cœur que l'on croyoit à deux.

DE'LIE.

ous le craignez, je croi.

ORPHISE.

Vous le craignez de même.

DE'LIE.

insi donc, chacun craint de perdre ce qu'il aime.

ORPHISE.

Vos yeux accoûtumez à charmer ce Berger,
Une feconde fois, pourront bien l'engager:
Vous le verrez fouvent, & je croi qu'en votre ame,
Ses foins recüeilleront, peut-être, votre flâme.

DE'LIE.

En dois-je craindre moins du Berger Licidas?
S'il ne vous aime point il verra vos appas,
Et s'accoûtumant trop à voir de fi doux charmes,
Vos yeux le forceront à leur rendre les armes.

ORPHISE.

Mais, il vous aime trop.

DE'LIE.

Il eft vrai; mais, hélas!
On oublie aifément ce que l'on ne voit pas.

ORPHISE.

Vous le craignez en vain, croyez, chere Délie,
Qu'Amour n'eft pas un mal, qu'aifément on oublie;
Je ne le fens que trop, & j'avouë aujourd'hui,
Que Céliante fait mon plus crüel ennuy:
Et quand je fonge enfin qu'il faut que je le quitte,
Contre le choix du Sort, tout mon amour s'irrite,

Et dedans ma douleur, ne se fait que trop voir.
Même, depuis le tems que je n'ai plus d'espoir,
Il me semble que tout veut partager mes peines
Que je ne vois plus rien de charmant dans ces
Plaines,
Que l'Eau même en murmure, & que tous les
Oiseaux
Chantent d'un ton lugubre, & parlent de nos
maux;
Que les plus belles fleurs sont aujoud'huy fan-
nées,
Que Scyre n'aura plus d'agreables journées,
Et que c'est à regret, que la clarté nous luit.
Enfin, dedans l'état où le Sort nous reduit;
Tout se montre à mes yeux, avec des couleurs
sombres,
Les rayons du Soleil me paroissent des ombres;
Et songeant au sujet que cause nos malheurs,
Je crois que tout le monde a les mêmes dou-
leurs;
Et quelquefois, aussi, dans ma peine profonde,
Je crois seule souffrir autant que tout le Monde.

DE'LIE.

Mais voici nos Amans.

SCENE IV.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE.

LICIDAS, *à Celiante, au bout du Theátre.*

OUy, je quitte ces lieux,
Et je vais vous laiſſer ce que j'aime le mieux.

CE'LIANTE, *à Licidas.*

Croyez que j'en reſſens un déplaiſir extrême,
Et, quoique mon Rival, croyez que je vous aime.

LICIDAS.

Vous ne m'avez jamais donné lieu d'en douter.
Mais, je vois la Beauté que je m'en vais quitter,
à Délie.
Je viens vous dire adieu.

DE'LIE.

Vous venez me le dire,
Quand de vôtre innocence on vient de nous inſtruire :
Et comme je l'apprens alors que je vous perds,
Jugez de ma douleur, quand je ſonge à vos fers.

LICIDAS.

Vous devez bien penser que la mienne est extrême,
Quand, tout près de partir, on m'apprend que l'on m'aime.

ORPHISE, *en montrant Céliante.*

Et nous n'avons pas moins sujet de soûpirer,
Puisque le Sort aussi s'en va nous séparer.

CE'LIANTE.

Je ne me puis lasser d'admirer son caprice,
Et je ne puis assez songer à sa malice,
De nous quatre, le Sort n'en a choisi que deux,
Mais, il nous a rendus, tous quatre malheureux.

DE'LIE.

Esperons tout malgré le Sort qui nous menace,
Damon à tous momens peut revenir de Thrace.

SCENE V.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, PHILENE.

PHILENE.

Sçachez que ce Berger est enfin de retour.

LICIDAS.

Qu'a-t'il fait?

ORPHISE.

Que dit-il ?

DE'LIE.

Je crois que c'est l'Amour,
Qui nous voyant d'accord, aujourd'hui nous l'envoye.

CE'LIANTE.

Je crains, en espérant, & ma timide joye...

PHILENE.

Si vôtre amour vous fait conçevoir quelque espoir,
Vous devez, à présent, cesser tous d'en avoir.
Damon, que nous avions fait partir pour la Thrace,
Esperant que le Roi nous feroit quelque grace,
Avec tous nos présens, n'en a rien obtenu,
Et depuis un moment, est icy revenu.
Mais, ce-qui me surprend, c'est que je viens d'apprendre
Que, presque en même tems, le triste Périandre,
En soupirant, a lû des Lettres de son Roi,
Ce qui dans tous les cœurs, jette un mortel effroy,
Et cause une nouvelle, & profonde tristesse;
Car, chacun croit que c'est, dans l'ennui qui le presse,

Un ordre de ne rien accorder à nos vœux.

ORPHISE.

Helas!

CE'LIANTE.

Quelle diſgrace!

LICIDAS.

Ah! tout nuit à nos feux.

D E'L I E.

Quoi! tout nous eſt contraire!

LICIDAS.

Ah! Délie.

PHILENE.

Il me ſemble

Que je vous vois, tous quatre, aſſez unis enſemble.

DELIE.

Céliante aime Orphiſe, & j'aime Licidas,
L'Amour en eſt d'accord, mais le Sort ne l'eſt pas.

PHILENE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on a crû que d'Orphiſe,
Autrefois, ce Berger ſentoit ſon ame épriſe:
Et je m'étonne peu, qu'il vive ſous ſes loix,
Lorſque de Licidas, vôtre cœur a fait choix.
Je connois bien, par là, que je vous ay perduë;

Puisqu'aux vœux d'un Amant, vôtre ame s'e
rendüe.
Cela me causera quelque mauvaises nuits;
Mais, le tems qui fait tout, calmera mes ennui
Et pour les oublier, je vais voir si Florice,
A mes désirs encore veut se montrer propic
Elle est femme, elle m'aime, elle est foible,
je croy
Qu'elle est encore prête à recevoir ma foy.
Adieu, car je voi bien que trop d'amour vous l
Vous aurez Céliante, & Licidas Délie;
Et, sans doute, l'Amour n'en auroit pas tant fai
S'il prétendoit laisser son ouvrage imparfait.

SCENE VI.

DE'LIE, LICIDAS, ORPHISE CE'LIANTE.

C'ELIANTE.

PEut-on, à ses discours, donner quelqu
créance?
Non, nous ne devons plus concevoir d'espé
rance.

ORPHISE.

Et, par quelle raiſon, pourrions nous en avoir?
Le retour de Damon détruit tout nôtre eſpoir.
On ne doit croire rien de ce que dit Philene;
Voyant qu'on le mépriſe, il rit de nôtre peine.

LICIDAS.

Quoi! c'eſt donc tout de bon, qu'il faut nous ſéparer?
Ah! plutôt à vos pieds, je devrois expirer,
L'Amour l'ordonne ainſi.

CE'LIANTE.

Quel malheur eſt le nôtre!
Ah! Berger, ſi le Sort eût choiſi l'un pour l'autre,
Chacun verroit l'Objet qu'il aime.

LICIDAS.

Et pour le voir,
L'Eſclave malheureux auroit-il plus d'eſpoir?

CE'LIANTE.

Quand l'Amour s'eſt rendu le maître de nôtre ame,
Il eſt bien doux de voir l'Objet qui nous enflâme.

LICIDAS, *montrant Délie.*

Si vous vouliez, de moi, la faire ſouvenir.

CE'LIANTE, *montrant Orphiſe.*

Si vous vouliez auſſi, de moi, l'entretenir.

LICIDAS.

Mais, ne vous laissez pas surprendre par ses charmes.

CE'LIANTE.

A ses appas, aussi ne rendez pas les armes.

LICIDAS.

En la voyant souvent, vous la pourrez aimer.

CE'LIANTE.

Elle pourra, peut-être, à la fin vous charmer.

LICIDAS.

La Mort me paroîtroit, aprésent, moins barbare,
Que le cruel Arrêt du Sort qui nous sépare.

ORPHISE.

Souvenez vous de moi.

CE'LIANTE.

Que ferons nous, hélas!

DE'LIE.

Vous m'allez donc quitter, ô trop cher Licidas!

LICIDAS.

C'est le Sort qui le veut, ô trop chere Délie,
Pour qui je vais traîner une mourante vie!

Chacun regarde sa Bergere, qui répond par un regard languissant. Ensuite les deux Bergers se regardent, & se montrent leurs bergeres en soûpirant; ce qui fait un jeu müet quelque espace de tems.

ORPHISE.

ORPHISE.

Quoi! je vai perdre, donc, ce que j'aime le mieux

LICIDAS.

Quoi je vai, donc, laisser ma Delie en ces lieux!

CE'LIANTE *prénant Orphise, & la donnant à Licidas.*

Ah! puisque c'est enfin un mal inévitable,
Je mets entre vos mains, cet Objet adorable,
Ayez en soin : Et vous gardez moi vôtre foy.
Et daignez, quelquefois, vous souvenir de moi,
Le ferez vous! *Il lui baise la main.*

ORPHISE.

Allez.

LICIDAS, *donnant Délie à Celiante.*

J'en dois faire de même,
Et remettre en vos mains, aussi, tout ce que j'aime,
Tenez, ayez bien soin de cet Objet charmant,
Mais, je vais expirer, en ce triste moment,

Il tombe aux genoux de Délie.

Je n'en puis plus, & sens que toute ma tendresse
Combattant contre moi, craint que je ne vous laisse,
Mais, il le faut enfin; adieu, Bergere.

DE'LIE. *après avoir été un tems immobile, dit, en regardant Licidas.*

Hélas!

LICIDAS.

Que l'Amour, à nos cœurs, livre de grands combats !

CE'LIANTE, *à Orphise, & à Licidas.*

Après un tel effort, ôtez vous de ma vûë.

LICIDAS.

Délie lui jette un regard passionné.

Je ne puis... Mais que vois-je ? Ah! ce regard me tuë.

CE'LIANTE.

Vous augmentez nos maux, Bergeres ; & vos pleurs,
Loin de nous soulager, font connoître nos douleurs.

SCENE VII.

DE'LIE, ORPHISE, LICIDAS, CE'LIANTE, GARDES.

LE GARDE.

Nous ne pouvons, icy, vous laisser, davantage,

LICIDAS.

Crüel Sort !

DE'LIE.

Deſſus nous, il déploye ſa rage

ORPHISE.

Quoi ! donc, il faut partir !

CE'LIANTE.

Dures extrémitez !

LICIDAS.

Partons, puiſqu'il le faut.

ORPHISE, *embraſſant Délie.*

Adieu. donc

Comme ils ſont tous tournez pour s'en aller, Périandre paroît, ce qui les oblige de s'en retourner.

SCENE VIII.

PE'RIANDRE, DE'LIE, ORPHISE, CE'LIANTE, LICIDAS, GARDES.

CE'LIANDRE.

ARrêtez,

Je viens vous annoncer d'agréables nouvelles:

Quel crüel déplaisir!

DE'LIE.

Hé quoi! nôtre bonheur
Vous fait-il soupirer?

PE'RIANDRE.

Ah! toute ma douleur
Vient de ce que mon Roi, dont la bonté m'accable,
Croit que je suis charmé d'un objet adorable:
Et que croyant son cœur atteint d'un même amour,
Pour conclure l'Hymen, il attend mon retour.
Il est vrai que Zélinde a pû toucher mon Ame,
Mais vous avez fait naître une plus forte flâme,
Et s'il m'étoit permis de pouvoir faire un choix,
Je l'oublierois bientôt, pour vivre sous vos Loix:
Et cependant, malgré l'ardeur qui me possede,
A ces heureux Bergers, il faut que je vous cede.
C'est, donc, à l'un de vous Amans trop fortunez,
Que ses divins Appas sont, enfin, destinez.
Aimez, donc j'y consens, aimez, aimez Délie,
A la voir, seulement, ma joye est infinie,
Je ressens des plaisirs, qu'on ne peut exprimer:
Mais, peut-on voir ces yeux, & ne les point aimer?

Mais, on m'en vient, pour moi, d'apporter
de mortelles.
Voyez-la, donc, Bergers, regardez qu'elle eſt
belle,
Et ne ceſſez, jamais, de ſoûpirer pour elle,
Vous n'en ſçauriez trouver qui le merite mieux,
Et ſa vertu répond à l'éclat de ſes yeux.

ORPHISE.

Vous oubliez, Seigneur, à dire la Nouvelle,
Qui nous eſt favorable, & qui nous eſt crûelle

PE'RIANDRE.

J'en ay dit la moitié.

CE'LIANTE.

Nôtre Eſprit en ſuſpens,
Craint.....

PE'RIANDRE.

Ce qui reſte va vous rendre, tous, contens

LICIDAS.

Des Eſclaves, Seigneur, pourroient-ils, jamais,
l'être ?

PE'RIANDRE.

Ah! vous ne l'eſtes plus, puiſque le Roi mon
Maître
Ne veut plus de Tribut, & vient de me mander
Qu'il n'avoit à Damon voulu rien accorder,

Pource qu'il prétendoit que ce Bonheur suprême
Fût, à toute cette Isle, annoncé par moi-même.
Adieu, c'en est assez, vivez toûjours en paix,
Sans craindre que le Sort vous trouble, désormais.

LICIDAS.

De vôtre Roi, Seigneur, les bontez sans exemples,
Lui doivent, dans ces lieux, faire dresser des Temples.

SCENE DERNIERE.

DE'LIE, LICIDAS, ORPHISE, CE'LIANTE.

DE'LIE, *à Licidas.*

Ah! Berger.

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Qui l'eut crû!

LICIDAS.

Quel surprenant Bonheur;

DE'LIE., *à Licidas.*

Rien ne troublera plus, désormais, nôtre ardeur.

LICIDAS.

Sepeut-il qu'à la fin, mon amour vous obtienne?

CE'LIANTE, *à Orphise.*

Donnez moi vôtre main.

LICIDAS, *à Délie.*

Vous, recevez la mienne.

Icy, chaque Berger passe du côté de sa Bergere.

CE'LIANTE.

Allons, à toute l'Isle, apprendre ce Bonheur
Et faire succeder la Joye, à la Douleur.

FIN.



LE PARISIEN.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN, *à demi endormi, bâillant se frotant les yeux, & s'allongeant.*



A, ha, ha, le sommeil regne encor sur mes yeux.
Qui vous oblige donc d'être si matineux ?

CLITANDRE.

Peux-tu le demander? J'aime, j'adore Elmire.
Depuis un mois pour elle à peine je soûpire;
Cependant je suis d'elle absent depuis dix jours :

Ardent, pressé de voir l'Objet de mes amours,
Je reviens... Mais il dort, le Fat me desespere.

FRONTIN.

Ah, ah, prenez-vous-en à Monsieur votre pere;
A sa maison des Champs, dans un travail sans
fin,
J'ai moins eû de repos, moins dormi qu'un
Lutin.
J'arrive hier, je me couche, & j'éteins ma lu-
miere,
Croyant qu'un long sommeil dût fermer ma-
paupiere,
Alors qu'à mon oreille une voix retentit,
Vôtre incivile main m'arrache de mon Lit.
A peine sur ces toits voit-on briller l'Aurore?
Et vous vous étonnez dequoi je dors encore.

CLITANDRE.

Hé dans cette maison dont tu te plains ici,
Ai-je eu plus de repos? Ai-je eû moins de
souci?
Que mon pere est étrange!

FRONTIN.

Oh l'heureux mal encombre;
Qui lui pourroit des Morts faire augmenter
le nombre.

CLITANDRE.

Non, Frontin, ſon trépas ne fait point mes
ſouhaits,
Je ſouhaite qu'il vive, & long-tems, Frontin;
mais...

FRONTIN.

Hé c'eſt ce chien de mais qui me met en colere
A l'âge de vingt ans a-t-on beſoin d'un pere ?
Car, s'il faut s'expliquer franchement entre
nous,
Je vois un grand divorce entre l'argent & vous
Le Marchand fatigué de faire des avances,
Ne prétend plus fournir à vos folles dépences,
De vos fréquens emprunts, l'Uſurier mécon-
tent,
Pour ne plus rien prêter, en jure tout autant.
Chacun d'eux ſe fondoit ſur le trépas d'un pere;
Mais il ſe hâte peu, le bon homme; au con-
traire,
Son cœur avide au gain, ſe nourrit de procès;
Des repas meurtriers il abhorre l'excès,
Un régime de vivre allonge ſes années;
La Fortune à plaiſir lui file des journées,
Il ſe couche aſſez tôt, ſe leve aſſez matin,
Et n'a point de commerce avec le Médecin;

J'ai beau par mes difcours, pour attraper le
monde,
Dire qu'il va mourir, fa face rubiconde,
Aux yeux de tous les Gens me donne un démenti,
De nos façons d'agir chacun eft averti,
Pour nous, Crédit eft mort, tout nous devient
contraire,
Et je ne voi qu'un deüil pour nous tirer d'affaire.

CLITANDRE.

Non, non, fes biens pour moi n'ont point
affez d'appas,
Pour me faire un moment fouhaiter fon trépas.
Si je formois des vœux dans l'ennui qui m'accable,
Ce feroit pour fléchir fon cœur inéxorable,
Qui prétend, m'a-t-il dit, dans peu me marier;
Mais en vain à quelqu'autre il veut m'affocier;
Sans Elmire il n'eft point pour moi de mariage.
Te fouvient-il du jour que fa charmante Image
Parut à mes regards pour la premiere fois?
Sa beauté, fa vertu, me mirent fous fes loix.
Avec quelle douceur, avec quel air modefte,
Elle me fit fçavoir cet accident funefte,

Ce malheur en effet le plus grands des malheurs ?
Je l'avoüerai, Frontin, touché de ses douleurs,
De mon peu de pouvoir, je fis offre à ses charmes,
J'emploiai tous mes soins pour essuyer ses larmes,
Et pour soûmettre enfin sa sévere raison,
A vouloir accepter de moi cette maison;
Sa principale entrée est dans sa grande ruë;
Mais elle a dans ces lieux une secrette issuë,
J'entre sans être vû chez elle, je la voi...
Non, Frontin, sa rencontre est un bonheur pour moi.
Des vices dangereux je suivois trop la route;
Le Ciel me l'envoya pour m'en tirer.

FRONTIN.

J'en doute.

CLITANDRE.

Quoi! Frontin? croirois-tu que ses jeunes appas...

FRONTIN.

Non, je n'en dirai mot, ne la connoissant pas;
Mais je ne suis point Homme à me prendre à la mine,
Elle ne me plaît point quand elle baragoüine;

Et je n'entens non plus ſon bizarre jargon,
Que le haut Allemand, ou que le bas Bréton.

CLITANDRE.

Ni moi non plus, Frontin, ſa Suivante Lyſette
M'explique ſes diſcours, & nous ſert d'Interprete;
Je ne voi dans ſes mœurs que de la pureté,
Qui te fait ſoupçonner de ſon honnêteté?
Di-moi? Par quelle preuve?

FRONTIN.

Elle eſt Italienne;
Son partage eſt l'eſprit, la ruſe eſt ſon domaine,
Et je croi franchement, pour ne point dire pis,
Que la ſincerité n'eſt pas de ſon Pays.

CLITANDRE.

Abus. La bonne foi par tout trouve un azile;
Et dans chaque Climat elle a ſon domicile;
Elmire la poſſede au ſouverain dégré;
Mais comme mon retour eſt par elle ignoré;
Je me fais un plaiſir de la pouvoir ſurprendre;
Quelque matin qu'il ſoit, je ne m'en puis défendre.
Allons.

Géraſte paroît ſuivi de Criſpin. Il ouvre la porte de la maiſon d'Elmire avec un Paſſe-par-tout.

FRONTIN.

Monsieur, un Homme ici porte ses pas;
Suivi de son Valet.

CLITANDRE.

Je ne le connois pas.

FRONTIN.

N'est-ce point quelqu'ami d'Elmire?

CLITANDRE.

Il s'en approche.

FRONTIN.

C'est un Passe-par-tout qu'il tire de sa poche;

CLITANDRE.

La porte s'ouvre,

FRONTIN.

Il entre.

CLITANDRE.

Ah! Frontin, qu'ai-je vû?
Ciel!

FRONTIN.

Ce que je craignois est trop vrai.

CLITANDRE.

Qui l'eût crû!
Si matin recevoir un Homme.

FRONTIN.

En votre absence;

Le Drôle avec la Belle aura fait connoiſſance...

CLITANDRE.

J'aurois mis cette main au feu, que ſes appas...
Heurte, frappe, Frontin, jette la porte à bas.

FRONTIN.

Le bruit que cauſera l'ardeur qui vous tranſporte,
Pourra par votre pere être entendu.

CLITANDRE.

Qu'importe ?
Un amour en fureur peut-il rien ménager,
Quand de cette façon on oſe l'outrager ?
Frappe, dis-je, obéïs à ma flâme trompée.

FRONTIN.

Cet Homme à ſon côté porte une longue épée,
Vous n'avez qu'un coûteau, ſi...

CLITANDRE.

Poltron! ôte-toi.

FRONTIN.

Il va chercher malheur. Ciel!



SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN, CRISPIN.

CRISPIN, *ouvrant la Porte, après que Clitandre y a frappé*

Qui frappe?

CLITANDRE.

C'est moi.

CRISPIN.

C'est un peu rudement frapper à cette porte. Monsieur.

CLITANDRE.

J'ai mes raisons pour frapper de la sorte.

CRISPIN.

Quelles sont ces raisons, peut-on le demander?

CLITANDRE.

De quel air ce Maraut vient ici m'aborder!
Comment! Coquin:

Il lui donne un soufflet.

CRISPIN.

Cet homme a la main un peu prompte.

CLITANDRE.

C'est bien à toi, faquin, que j'en dois rendre compte.

SCENE III.

CLITANDRE, GERASTE, CRISPIN, FRONTIN,

GE'RASTE *à Clitandre qui veut entrer.*

Que voulez-vous?

CLITANDRE.

Entrer là-dedans.

GE'RASTE.

Et pourquoi

CRISPIN, *à Géraste.*

Gardez qu'il ne vous donne un soufflet comm à moi.

GE'RASTE.

Un soufflet! insulter mesGens en ma présenc

CRISPIN.

Tâtez.

GE'RASTE *mettant l'Epée à la main.*

Voici qui va punir son insolence.

SCENE IV.

GE'RASTE, CLITANDRE, ELMIRE, CRISPIN, FRONTIN.

ELMIRE, *voyant Géraste & Clitandre qui se battent.*

O*Hime, Lisetta? Lisetta?*

FRONTIN.

Quel malheur!

CRISPIN, *en s'enfuyant.*

Au secours, au secours.

FRONTIN, *s'enfuyant aussi.*

Au voleur, au Voleur.

ELMIRE, *à Géraste.*

Fermati, Barbaro, frena, frena, lo sdegno
Che s'uccidi costui è morta, Elmira.



SCENE V.

GERASTE, CLITANDRE, ELMIRE, LYSETTE.

LYSETTE, *à Clitandre.*

Quef aites-vous, Monsieur ? Calmez cett colere,
Vous offensez Elmire, & cet homme est so Frere,
C'est Géraste.

GERASTE *embrassant Clitandre.*

Excusez mon incivilité,
Et pardonnez de grace à ma témerité.

CLITANDRE *embrassant Géraste.*

Revenu d'une erreur dont mon ame est cor fuse,
C'est moi, Monsieur, c'est moi qui vous de mande excuse.

ELMIRE *à Clitandre.*

Discreto, Cavalier, piú degna mercede richiedei da noi,
Petto si cortese, ah ch'in vederlo ricever, ingiuri doue
Meritava premii. Il dolor mi traffige il seno.

CLITANDRE *à Lysette.*

Madame... Que dit-elle ?

LYSETTE.

Elle dit que son cœur
Souffre de ce désordre une extrême douleur.
De voir que vos bontez sur elle répanduës,
Par son Frere aujourd'hui soient si mal reconnuës.

CLITANDRE.

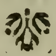
Ah ! Madame, il n'en faut accuser que mon cœur,
On ne peut trop punir sa brutale fureur ;
Méconnoître, insulter, & combattre le Frere,
D'une Dame, pour lui, si touchante & si chere!

ELMYRE *à Lysette.*

Cosa dicè ?

LYSETTE.

Signora égli è un buon figliolo, è credo ch'in tuetto Parigi
Non c'e' ne un meglior.



SCENE VI.

GE'RASTE, CLITANDRE ELMIRE, LYSETTE, FRONTIN.

FRONTIN *armé de pistolet & d'épée, un fusil à la main.*

RAngez-vous, gare, gare, ôtez-vous d ma vûë,
Avecque ce fusil il faut que je le tuë.

CLITANDRE.

Que vient brutalement faire ici ce maraut?

FRONTIN.

Par la mort, par la tête, il faut faire le saut.

LYSETTE.

C'est le frere d'Elmire, arrête, arrête, infâme

FRONTIN.

Quoi, Lysette, Monsieur est frere de Madame

LYSETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Tout-de-bon?

LYSETTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

En ce cas
J'appaiſe ma colere, & met les armes bas.

CLITANDRE *à Geraſte.*

Excuſez ce valet, dont la brutale audace
Venoit réïterer...

GE'RASTE.

N'en parlons plus, de grace.
Je ſuis à vous, Monſieur, & vous voyez en moi
Un Capitaine en pied du Régiment du Roi,
Député du Quartier pour faire une Recruë.
Je rencontrai Lyſette en la prochaine Ruë.
Je fus par ſon moyen introduit chez ma Sœur,
Où j'appris que touché de notre affreux malheur,
Vous aviez par vos ſoins, en ame généreuſe;
Adouci, conſolé ſa vertu malheureuſe.

CLITANDRE.

Ah! de grace épargnez....

LYSETTE.

Monſieur eſt de ces gens
Qui ſe font diſtinguer par des ſoins obligeans,
Mais dont la modeſtie, à vrai dire, ſe fâche;
Lorſque l'on met au jour ce qu'ils veulent qu'on cache,

Je le connois, Helas ! qu'aurions-nous fait
ſans lui ?
Vous pouvez l'éprouver pour vous-même
aujourd'hui,
Vous demandiez au Ciel quelque Dieu tuté-
laire,
Vos vœux ſont exaucez, Monſieur eſt votre
affaire.

GERASTE.

Comment ? ſe pourroit-il qu'il eût beſoin de
moi.

CLITANDRE.

à Lyſette.

Elle ne ſçait, Monſieur ce qu'elle dit ; Tai-toi.

LYSETTE *à Géraſte.*

Mon Dieu, que de façons : je le connois, vous
dis-je,
Eprouvés ſon conſeil ſur ce qui vous afflige.

à Clitandre.

En peu de mots, Monſieur, voici ſon em-
barras,
Il doit de pied-en-cap habiller ſes ſoldats.
Il attend pour cela de l'argent dans quinzaine :
Il ſe trouve aujourd'hui qu'un certain Capi-
taine,
Ayant fait faire ici, par la gloire animé ;
Des habits pour les ſiens, vient d'être réfor-
mé.

N'en

N'en ayant plus besoin, il cherche à les revendre;
En y perdant moitié, le Fripier les veut prendre;
Monsieur, un peu moins Juif, les a pris pour un quart;
C'est donner, mais il faut dans deux jours au plûtard.
Délivrer ces argent au defunt Capitaine;
Il n'a point cet argent, voilà toute sa peine.

CLITANDRE *à Géraste.*

Qu'a cela de fâcheux pour m'en faire un secret?
Vous servir est ma joïe, & j'aurois du regret
Si quelqu'autre que moi vous rendoit cet office.

GE'RASTE.

Monsieur....

CLITANDRE.

Montons là-haut.

GE'RASTE.

Quoi? sans que je rougisse,
Puis-je accepter, après vos bontez pour ma Sœur?...

CLITANDRE *à Frontin, apres qu'ils sont entrez.*

Montés-là-haut, vous dis-je. Entrons, Frontin.

FRONTIN.

Monsieur ?

CLITANDRE.

Tu le voi. J'ai besoin, mon cher, de cent
Pistoles,
Il faut me les trouver.

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

Point de paroles,
Cherche, imagine, invente, & chez Elmire enfin,
Ne revien me trouver que l'argent à la main.

SCENE VII.

FRONTIN, *seul.*

QUel ordre ! hé le moyen d'en trouver? comment faire ?
Car enfin, le Marchand, l'Usurier, le Notaire,
Ne veulent plus donner d'argent sans Caution.
Si je pouvois duper par quelque invention
L'avare dureté du bon-homme de Pere,
Ah quels plaisirs ! Cela n'est pas facile à faire;

Cependant mon esprit, c'est ce qu'il faut trouver.
Cherchons. Mais les voici, sortons pour y rêver.

SCENE VIII.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

OUi, vous dis-je, ma femme, elle sera venduë.

Mad. JEROME.

Mais, mon cœur.

JEROME.

Mais, mamour, la chose est résoluë.

Mad. JEROME.

Une maison qui vaut vingt mille francs au moins,
Où feu mon pauvre pere a donné tous ses soins,
On ne peut, sans y perdre, aisément s'en défaire.

JEROME.

J'ai pour la vendre en main certain Homme d'affaire,

Mon plus proche voisin, qui depuis quatre
mois,
A ce que l'on m'a dit, la guette en tapinois
Il a fait depuis peu planter une avenuë
D'Arbres à quatre rangs, longue à perte de vûë
Qui par moi l'autre jour au compas mesurez,
Anticipent deux pieds trois pouces sur mes
Prez,
Matiere de procès. J'ai donc en homme habile,
Fait assigner mon homme à la Chambre Civile,
Je vai le chicanner tant qu'il l'achetera,
Pour finir nos débats, tout ce qu'il me plaira.
D'une maison des Champs nous n'avons plus
affaire,
Puisque dans quelques jours l'Hymen doit
nous défaire
De notre fils aîné. Pour cela j'ai fait choix
De la fille à Monsieur des Moulins, bon bour-
geois,
Au trafic étranger, instruit dès son jeune âge.
Il arrive demain d'un assez long voyage:
L'Hymen fait, pour l'instruire, & lui servir
d'appui,
Il emmene Clitandre aux Indes avec lui.

Mad. JEROME.

Aux Indes ! sainte Dame, en voici bien d'un autre.
Aux Indes ! Mon mari, quelle erreur est la votre ?
Je n'y consentirai jamais.

JEROME.

Il faudra bien.
Que vous y consentiez.

Mad. JEROME.

Moi, je n'en ferai rien.

JEROME.

Vous y consentirez, vous dis-je. Qu'est-ce-à-dire ?
Le Contrat est passé, je ne m'en puis dédire,
Outre qu'il m'est ami depuis quinze ans & plus
Nous avons un dédit de quatre mille écus.

Mad. JEROME.

Quand vous en auriez un de vingt, il ne m'importe.
Mon fils, qui m'est si cher, l'enlever de la sorte,
Pour l'envoïer mourir chez les Topinambours ?
Avant que cela soit, on tranchera mes jours.

JEROME.

Nous verrons bien changer cette fermeté d'ame.

Mad. JEROME.

Point.

JEROME.

Si.

Mad. JEROME.

Non-fait.

JEROME.

Si-fait.

SCENE IX.

Mr JEROME, Mad. JEROM
FRONTIN,

FRONTIN.

AH! Monſieur, ah Madame!
Il eſt à vôtre fils arrivé du malheur.

JEROME.

Comment ?

Mad. JEROME.

Qu'eſt-ce ?

FRONTIN.

Hier au ſoir une grande rumeu
Se fit tout en un coup entendre dans la ruë

On crioit au voleur, au ſecours, à moi, tuë,
Lors votre fils & moi nous ouvrons nos
chaſſis,
D'abord il reconnut la voix de ſes amis;
Auſſi-tôt il deſcend malgré ma réſiſtance.
Il trouve que c'étoit des gens de connoiſſance,
Jeunes fous, emportez par les vapeurs du vin,
Qui ſortant d'un repas de la Pomme-de-Pin,
Inſultoient au mépris des libertez publiques,
Femmes, Filles, Garçons, juſques dans les
Boutiques,
Lorſque le Guet parut, pour calmer leurs
tranſports;
Gens qui ne craignent rien, quand ils ſont
les plus forts)
A leur aſpect, on vit mes Badauts diſparoître,
Hors un qu'ils entraînoient en priſon, quand
mon maître,
Pour ſauver cet ami, met l'épée à la main,
Comme un jeune Lion, il frappe, écarte enfin;
Il l'ôte de leurs mains avec beaucoup d'audace.
Mais malheureuſement, il eſt pris à ſa place.

M. JEROME.

Mon fils eſt en priſon?

FRONTIN.

Non, mais on l'y meno
Ou pour en mieux parler, Madame, on
traînoit,
Lorsque je reconnus le Chef de la Brigade
Aussi-tôt avec lui je cours à l'embrassade.
Pour votre fils tout bas, j'implore sa faveur
Lui faisant concevoir pour lui toucher le cœı
Qu'on la reconnoîtroit avec quelques Pistol
Son ame s'attendrit à ces douces paroles.
Il nous mene chez lui pour mieux temporis
Là, sur tout le desordre il falut composer,
Après avoir oüi leurs raisons, eux les nôtre
Nous demeurons d'accord pour les uns & l
autres,
Que tout s'assoupira moyennant cent Loui
Et je viens de la part de Monsieur votre fil
Qui vous prie humblement dans sa triste misè
D'envoyer cet argent pour le tirer d'affaire.

JEROME.

Cent Loüis! où veut-il que je les prenne? mo
Il veut me ruiner le Coquin, je le voi.

FRONTIN.

Voulez-vous qu'on le mene à vos yeux a
Supplice,

Vo

Vous sçavez les rigueurs de l'exacte Police;
Si ce bruit est en Ville une fois répandu,
Rien ne le sauvera, c'est un Garçon pendu.

Mad. JEROME.

Pendu ! mon fils pendu ? quel affront pour sa mere ?
Jour-de Dieu, mon mari, faites ce qu'il faut faire,
N'épargnez point l'argent pour sauver notre honneur.

JEROME.

Oüi, sur ce qu'il demande, on voit votre chaleur,
Et quand je vous propose un parti d'importance,
Vous ne me faites voir aucune complaisance;
Hé bien, je vous déclare ici qu'il périra,
Si vous ne consentez à ce qu'il me plaira.

Mad. JEROME.

Est-il tems, en raisons, d'embarasser votre ame ?

FRONTIN.

Non. C'est de la moutarde après dîner. Madame
A raison.

Mad. JEROME.

Je consens à tout, suivez ses pas.

O

JEROME.

Cent Loüis ! mais pourquoi ne l'empêchois-
tu pas.

FRONTIN.

L'ai-je pû ? prévoyant cette fin douloureuse ;
Dans mes bras j'arrêtois sa fougue impétueuse,
En me jettant par terre, il s'en est arraché.
Tâtez, j'en ai le coude encor tout écorché.

JEROME.

Allons.

FRONTIN.

Mais une chose à mon tour m'embarrasse.
Lorsque de vôtre fils je marchandois la grace,
Je le faisois passer pour un simple écolier,
Avecque cent Loüis il est franc du collier.
Mais si de votre bien, ils ont un témoignage ;
Peut-être qu'ils voudront en avoir davantage,
Et si vous vous montrez vous pourrez tout
gâter.

Mad. JEROME.

Il est vrai. N'allez pas, mon fils, vous présenter;
Donnez lui cent Loüis, qu'il y coure sans cesse.

JEROME.

Cent Loüis ? c'est beaucoup. Frontin, par ton
adresse,
Ne m'en pourroit-on point diminuer deux
tiers ?

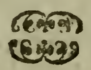
FRONTIN.

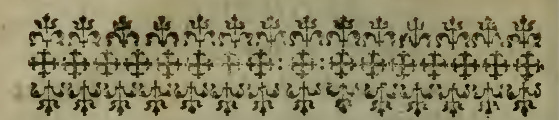
On n'en rabattroit pas ſeulement deux deniers
Comment ? un des Archers a deux grandes bleſſûres.
L'un montroit un œil noir, l'autre des meurtriſſûres;
L'autre avec de grands cris pleuroit un bras rompu,
Un autre clabaudoit pour un chapeau perdu.
On a vû mille fois des Maiſons fortunées,
Pour de moindres malheurs triſtement ruinées
Cent Louis vous en quittent, entre-nous c'eſt donner.

JEROME.

Allons. A tes raiſons, il faut s'abandonner;
Vien les querir. O Ciel! que l'enfant coûte au pere,
Et que l'on nous vend cher le plaiſir de le faire!

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

Qui, moi! j'approuverois cet Hymen odieux?
J'irois passer mes jours en de sauvages lieux?
Et ma mere y consent? Elle a pû le permettre?

FRONTIN.

Pour avoir de l'argent, il l'a falu promettre:
Mais n'appréhendez rien, cet Hymen se rompra
Vous dis-je, où tout au moins il se differera:
L'ingénieux Crispin, & l'adroite Lysette,
Vont porter au bon-homme une botte secrette
De mon invention difficile à parer;
Ils se sont déguisez, allez, j'ose assurer
Qu'il n'en pourra d'abord démêler la fusée.
Puisque je l'entreprens, croyez la chose aisée:

Présent je serai prest à parler au besoin.
Sur tout, je vai, Monsieur, appliquer tout mon soin
A gagner du crédit sur l'esprit du bon homme.

CLITANDRE.

Mais il le faut duper pour une bonne somme.
J'en ai besoin, Géraste ici par son retour,
Et dans tout ce qu'il dit allarme mon amour.
Sa bouche, en me parlant, adroitement publie
Qu'il prétend remener sa sœur en Italie,
S'il ne la laisse ici dans les mains d'un époux.
Il est Italien, c'est-à-dire jaloux.
J'ai promis dans huit jours d'en faire mon épouse,
Sinon il doit partir, dit-il, dans dix ou douze;
Sans argent, je ne puis, Frontin, remplir mon sort,
Et s'il faut qu'avec elle il parte, je suis mort.

FRONTIN.

Nous en aurons, allez, j'ai plus d'une ressource
Pour tromper le bon-homme, & pour vuider sa bourse.
Mais quelque mal au moins que je dise de vous,

N'allez point dire non, ni vous mettre en
couroux;
Au contraire, appuyez auprès de votre Pere...
Mais il vient. Ecoûtez-le, & puis laiſſez-moi
faire.

SCENE II.

Mr JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

JEROME.

Que l'on m'apporte un ſiége ici, Frontin; ſortez.
Enviſagez-moi bien, mon fils, & m'écoûtez.
Après votre action, ſi je n'étois bon pere,
Songez quelle ſeroit, contre vous ma colere,
Examinez l'abîme où vous nous aviez mis,
Votre ſottiſe enfin me coûte cent Loüis.
Cent Loüis; c'eſt un prix que la jeuneſſe ignore.
Ma bourſe en a gémi, mon cœur en ſaigne
encore.
Cent Loüis! cette corde eſt fâcheuſe à toucher.
Cent Loüis! Ce n'eſt pas pour vous les repro-
cher,

Je n'ai point pour un fils un ame mercenaire;
Mais sur cette action, plus je vous considere,
Plus cent pressentimens me donnent du souci.
En voulez-vous sçavoir la raison? la voici.
Ecoutez; un malheur ne vient jamais sans l'autre,
De crainte qu'un second n'accompagne le vôtre,
Abandonnez la France, aussi bien ce Païs
N'est plus pour s'enrichir, ce qu'il étoit jadis;
Des procès épineux, la chicanne est bannie,
La foi dans le commerce est par tout retablie,
La guerre est déclarée aux pâles Usuriers.
La Finance n'est plus en pillage aux Fermiers,
Le sort d'intelligence avec ses œconomes,
N'y fait plus qu'à pas lents la fortune des hommes,
Et comme au seul mérite il attache son choix;
Dans tout un siecle à peine en éleve-t-il trois.
Chez un peuple plus brute, où la simple ignorance,
Au milieu des trésors, languit dans l'indigence;
Allez, mon fils, allez par des soins diligens,
Profitant de l'erreur, où sont ces bonnes gens;
Vous ouvrir un chemin, aux fortunes heureuses,

Remporter de chez eux des Perles précieuses
Des Diamans de prix, des Rubis de valeur,
Et de l'or, des mortels le vrai chasse-douleur.
Ce Monsieur des Moulins, dont vous serez le
Gendre,
Vous instruira de tout, & vous fera comprendre,
Les commerces secrets... Mais qui vient nous
troubler?

SCENE III.

Mr JEROME, Mad. JEROME, CLITANDRE.

Mad. JEROME.

UN Carosse doré demande à vous parler.

JEROME.

Un Carosse?

Mad. JEROME.

Oüi, mon fils.

JEROME.

Expliquez-vous, ma femme,
Est-ce mâle ou fêmele?

Mad. JEROME.

Oh non, c'eſt une Dame,
De Laquais entourée, & qui vient pour ſçavoir
Si vous êtes ici.

JEROME.

Qui ſeroit-ce ? Il faut voir.
Vous, mon fils, pour répondre à ce que je
deſire,
Montez là-haut, entrez dans ma chambre;
allez lire
Les voyages du docte & prudent Tavernier;
Et ceux auſſi du ſage & bon homme Bernier.
Vous apprendrez dans peu, parcourant ces
Volumes,
De chaque Nation les diverſes coûtumes,
Leur commerce, leurs mœurs, & vous vous
formerez
Sur les doctes Leçons que vous y trouverez

SCENE IV.

Mr JEROME, Mad. JEROME

JEROME.

Quelle eſt donc cette Dame ?

Mad. JEROME.

Elle eſt ſe dit Comteſſe.

JEROME.

Je devine à peu près le deſir qui la preſſe ;
Cette Dame, m'amour, peut-être vient ceans
Conclure le marché de ma maiſon des champs.

SCENE V.

LYSETTE, Mr JEROME, Mad. JEROME, CRISPIN.

LYSETTE, *vêtuë en Dame de qualité.*

MOn Ecuyer, un ſiége, & vîte, le tems preſſe.
J'ai depuis quelques jours des marques de groſſeſſe.
Pour conſerver ce fruit digne de mes amours,
De cent précautions j'emprunte le ſecours.
Ne fût-ce qu'à trois pas, je ne ſors point qu'en chaiſe,
Et je me tiens debout rarement.

JEROME.

A votre aiſe,
Madame.

LYSETTE.

Sçavez-vous ce qui m'amene ici?

JEROME.

Non, mais quand vous voudrez j'en puis être
éclairci.

LYSETTE.

C'est votre fils.

JEROME.

Mon fils! qu'auroit-il fait, Madame?

LYSETTE.

Il a pris par la vûe une certaine Dame,
Qui méprisant pour lui les premiers de la Cour,
Se trouve éperdûment sensible à son amour.
Elle n'a pû tenir contre sa bonne mine,
Elle est folle de lui.

JEROME.

C'est quelque Gourgandine;
Sans doute.

LYSETTE.

Non, rien moins, elle est de qualité;
Et pour vous faire voir sa grande honnêteté,
C'est que malgré l'amour qui possede son ame,
Elle n'a point souffert ses feux qu'étant sa
femme,
Ils se sont mariez tous deux.

JEROME.

Que dites-vous ?
Comment ?

LYSETTE.

Quelle est sa femme, & qu'il est son époux ?

Mad. JEROME.

Mon fils s'est marié sans notre aveu, ma mie.

JEROME.

Quelque femme sans bien, ou de mauvaise vie.
A surpris le Pendard, & corrompu sa foi.

LYSETTE.

N'en pensez point de mal, cette femme, c'est moi.

Mad. JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi.

JEROME.

Vous ?

LYSETTE.

Moi. Comment ? il semble à vous voir faire,
Qu'une Bru comme moi ne vous satisfait guere?

Mad. JEROME.

Cet Hymen clandestin ne me dit rien de bon ;
J'ai toujours sagement élevé mon garçon,
Et s'il est débauché, c'est vous...

LYSETTE *à Jerôme.*

Faites-la taire
Ou faites qu'elle parle autrement, mon beau-
pere.

JEROME.

Votre Beaupere ? moi ! ce nom ne m'eſt point
dû.
Si jamais je le ſuis, je veux être pendu,
Et je m'inſcris en faux contre ce nom infâme ;
Allez, ce n'eſt point là l'action d'une Dame,
Abuſer méchamment de la fragilité
D'un enfant, qui n'eſt pas encore en puberté,
Le prendre en mariage au déceu de ſon pere,
C'eſt un Rapt qui mérite un ſuplice exemplaire

LYSETTE.

Quoi ! votre bouche auſſi s'accorde avec ſa
voix ;
Et que trouvez-vous donc qui vous bleſſe en
ce choix ?
On retire ſon fils des bras de la roture,
On parfume ſa race, & Monſieur en murmure.

JEROME.

Allez. Tous vos diſcours n'ont pour moi point
de poids.
Non, vous ne valez rien. Et....

CRISPIN, *vêtu en Ecuyer.*

Doucement, Bourgeois
Doucement. Recevez l'honneur qu'on vous veut faire,
Avec plus de respect, avec moins de colere;
Autrement....

LYSETTE.

Est-ce ainsi qu'on répond à mes vœux,
Femme aveugle, indigne homme. Allez vilains crasseux,
Allez, je ferai voir, plaidant sur ce Chapitre,
Que je suis votre Bru comme il faut, à bon titre.

JEROME.

Allez, Vilaine, avant que de l'être jamais;
Je verrai consumer tout mon bien en procès,

Mad. JEROME.

Allez, infâme, avant qu'un Juge l'autorise,
Nous mangerons plûtôt jusqu'à notre chemise.

CRISPIN.

Ma foi, si jusques-là, bonnes gens, vous plaidez,
Nous vous verrons manger..... Suffit, vous m'entendez.

LYSETTE.

Mon Ecuyer, allons chez mon Homme d'affaire
Consulter avec lui ce que nous devons faire.

SCENE VI.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

Mad. JEROME.

AH, mon fils, que le siécle est rempli de méchans?

JEROME.

Que l'on est malheureux quand on a des enfans;
Le boureau! s'alier d'une infâme vipere!
Non, ce n'est point mon fils, je ne suis point son pere,
C'est un monstre engendré d'un démon en couroux.

Mad. JEROME.

Oh pour lui, quel qu'il soit, mon fils, il est de vous,
En conscience.

JEROME.

Allez, qu'on l'appelle.

Mad. JEROME.

Clitandre.

JEROME.

Qu'il vienne donc.

Mad. JEROME,

Il vient, & je l'entens deſcendre.
Le voilà.

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

JEROME.

QU'as-tu fait, ſource de mes malheurs?

CLITANDRE.

Mon pere, avec plaiſir j'ai lû ces Voyageurs,
J'ai vû tout le Chapitre où l'on pêche les Perles
Et j'en étois à l'Iſle où l'on trouve les Merles.

JEROME.

C'eſt de ton mariage, & non pas de cela;
Dont il s'agit, Coquin. Quelle vie eſt-cela?
S'emmouracher, Pendard, d'une gueuſe! lui plaire?
L'épouſer: qu'as-tu fait? Répons, boureau?

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Mon pere.

Mad. JEROME.

Parmi nous quelle exemple a pû vous enſeigner?
Comme vous avez fait, méchant, à forligner?
Mort de ma vie, infâme, eſt-ce de votre pere.
Eſt-ce de moi que vous l'avez appris.

CLITANDRE.

Ma mere.

JEROME.

Répons, boureau, répons, ſans faire l'interdit,
Quelles raiſons as-tu?

FRONTIN *à Clitandre.*

Je vous l'avois bien dit;
Que cela déplairoït à Monſieur votre pere,
Et que vous fâcheriez Madame votre mere.

JEROME *à Frontin.*

Sçais-tu ſon mariage? as-tu ſçû le pourquoï?
En ſçais-tu tout?

FRONTIN.

Vraîment qui le ſçait mieux que moi?

JEROME.

Pourquoi ne le pas rendre à nos yeux manifeſte?

FRONTIN.

C'étoit bien mon deſſein, je le voulois, mais zeſte;
Dès lors que j'en parlois, Monſieur, prenant ſon ton.
Me venoit menacer auſſi-tôt du bâton;
Diſant qu'il me feroit ſous ſes coups rendre l'ame.
La peur d'être aſſommé fermoit ma bouche.

JEROME *à Clitandre.*

à Frontin. Infâme?
Mais où l'a-t-il connuë? où l'a-il pû voir? dis.

FRONTIN.

Un Dimanche où mon Maître avoit ſes beaux habits.
Il marchoit dans Paris pour ſe faire paroître:
Madame la Comteſſe étoit à la fenêtre,
Pompeuſement vêtuë, & miſe galamment.
Mon Maître la charma par ſon ajuſtement,
Tout comme par le ſien elle charma mon Maître.
Ils s'admiroient ainſi tous deux ſans ſe conoître
Lorſque ſoit par hazard ou par malin vouloir,
La Dame de ſa main laiſſa choir ſon mouchoir.
Mon Maître à l'inſtant court, le releve lui-même.

S'empresse, & le reporte avec un soin extrême,
La Belle le loüa de sa civilité,
Mon Maître répondit à son honnêteté;
Charmé de sa beauté, rempli de son mérite;
Il eût permission de lui rendre visite;
Elle, souple à ses vœux, lui par elle séduit;
Ils se virent le jour, ils se virent la nuit.
Comme certaines gens, cherchant ou plaïes ou bosse,
Ils se sont vûs, revûs, tant qu'on dit qu'elle est grosse.

Mad. JEROME.

Grosse! & comment mon fils a-t-il fait cela? quoi
Faire ces choses-là? tiens-tu cela de moi?
Méchant, luxurieux, tu périras, infâme.

JEROME *à Frontin.*

Mais quand ils se sont vûs, est-ce comme homme & femme?

FRONTIN.

Oüi, par une Promesse écrite de son sang.

JEROME.

à Clitandre. *à Frontin.*
Coquin? C'est quelque Gueuse indigne de son rang.

FRONTIN.

Oh non, si l'on l'en croit, elle a de la noblesse;
Car outre qu'elle prend le titre de Comtesse,
Il vient à tout moment visite à son logis,
De Ducs, de Maréchaux, de Comtes, de Marquis,
De Chevaliers, d'Abbez, tous de son parentage,
Dit-elle. Le Laquais, fait à son badinage,
De crainte de troubler mon Maître en ses amours,
Leur dit qu'elle est sortie, ils s'en revont toujours,
Et laissent seulement pour se faire connoître,
Leurs noms sur du papier qu'on lit devant mon Maître.

JEROME.

C'est pour mieux le duper; mais a-t-elle du bien?

FRONTIN.

Oh pour dire le vrai, Monsieur elle n'a rien.

JEROME *à Clitandre.*

Boureau! Quels deshonneurs tu nous fais! quel outrage!

Va, va, je ſçaurai bien rompre ce mariage,
Et t'en punir, méchant.

FRONTIN.

J'en ſçai bien les moyens :

JEROME.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous l'ai dit, comme elle a peu de biens:
Je croi, dût contre moi mon Maître être en colere,
Que quelque peu d'argent vous tireroit d'affaire,
En lui donnant comptant.

JEROME.

Moi, je n'en ferai rien.
Qu'eſt-ce à dire ? j'irois lui donner de mon bien,
Parce qu'elle m'a fait enrager ? Quel ſervice !

FRONTIN.

Mais elle produira ſa Promeſſe en Juſtice :
Et ſi ſur ſa groſſeſſe on lui faiſoit raiſon,
Elle feroit coffrer votre fils en priſon.
Rien n'eſt ſi dangereux qu'une femme animée
Pour vous en garantir envoyez-le à l'armée
Quelque tems.

JEROME.

à Clitandre

C'eſt bien dit, vas-y tout de ce pas.

à Frontin.

Si tu veux m'obliger, Frontin, tu l'y ſuivras,
Ton ſalaire au retour eſt ſûr; on bat la Quaiſſe,
Pour lever des Soldats ſur le Pont-neuf ſans ceſſe.
Allez, marchez, courez vous enrôler tous deux.

FRONTIN.

Quoi! Monſieur, il ira s'enrôler comme un gueux?
Lui ſoldat?

JEROME.

Pour vanger ſa famille outragée,
Il faut qu'il mange un peu de la vache enragée.

FRONTIN.

Mais....

JEROME.

Monſieur des Moulins doit arriver ce ſoir,
De l'Hymen de mon fils il fait tout ſon eſpoir,
Nous avons un dédit par Contrat, comment faire?

Comment..... Je vai prier mon frere le Notaire,
De chercher un moyen faisable en son esprit,
Pour rompre avec honneur sans payer le dédit.

SCENE VIII.

Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

Mad. JEROME.

En quel gouffre de maux plongez-vous votre pere?
Votre vergogne, ingrat, deshonore...

CLITANDRE.

Ma mere,
Cessez de vous fâcher, & pour me rendre heureux,
Depuis long-tems la guerre, ayant fait tous mes vœux,
Faites qu'à mes desirs mon pere soit sensible,
Je sens pour le commerce un mépris invincible;
Mais ne m'en blâmez point, c'est la fierté d'une sang

Que j'ai puisé ma mere en votre illustre flanc.

Mad. JEROME.

Quelle envie est-ce là ? c'est aimer la misere,
Que de vouloir aller à la guerre.

FRONTIN.

Au contraire,
Aujourd'hui la fortune avare au genre humain,
Pour faire des heureux, n'offre que ce chemin,
D'abord il faut qu'il soit tout au moins Capitaine;
Sans cela...

Mad. JEROME.

Capitaine! est-ce pas une graine
De gens qui portent tous des habits chamarrez,
Et dessus le poitrail certains colliers dorez.

FRONTIN.

Justement, ce sont eux. Que vous serez ravie,
Quand Monsieur votre fils avec sa Compagnie,
Une pique à la main, passant devant chez vous,
Viendra courtoisement pour vous salüer tous.
Vous le verrez avec une mine héroïque,
Devant vous faire & ziste & zeste avec sa pique,
Les tambours entonner un pata-pata-pon,

Et

Et les soldats, ta, ta, de leurs Mousquets.

Mad. JEROME.

Non, non;
Que l'on ne fasse point tintamarrer leurs armes;
Outre que le quartier en seroit en allarmes,
Cela pourroit casser nos vîtres.

FRONTIN.

Point du tout;
Les soldats prendront soin d'en abaisser le bout.
Mais, Madame, admirez son bonheur, je vous prie,
Avecque de l'argent dans notre Infanterie,
Il sera Colonel. Poursuivant son destin,
Le voilà Brigadier en moins d'un tour de main;
Un peu de tems après courant de bande en bande,
En Maréchal de Camp, je le voi qui commande.
Qu'est-ce encore? quel bonheur au sien peut être égal?
Que vois-je! le voilà Lieutenant Général.
La fortune répand, pour comble d'abondance,
Sur son dos, un Bâton de Maréchal de France.

Il se jette aux genoux de Clitandre.

Que de biens! que d'honneurs! au rang où je vous voi,
N'allez pas m'oublier, Monsieur, songez à moi,

Mad. JEROME.

Faites votre devoir, mon fils, mort de ma vie,
Récompensez vos gens, c'est moi qui vous en prie.

FRONTIN.

Il le fera, Madame, admirez son bonheur,
Et comme un peu de tems le rendra grand Segneur,
Car de ce que je dis la preuve est manifeste;
Il a fait son devoir, allons, faites le reste.

Mad. JEROME.

Comment donc?

FRONTIN.

Il lui faut acheter un emploi
De Capitaine, & faire un effort...

Mad. JEROME.

Moi?

FRONTIN.

Vous.

Mad. JEROME.

Moi?

Jamais sur ce point-là je ne vaincrai son pere;

FRONTIN.

Hé bien à son défaut, vous êtes bonne mere;
Et je ne vous croi pas sans quelque argent caché.

Mad. JEROME.

J'en amasse où ma main n'a point encore touché,
Mais c'est pour le trousseau de sa sœur.

FRONTIN.

Hé, Madame;
Cessez sur ce projet d'embarasser votre ame;
Mon Maître qui fera notre fortune à tous,
Lui trouvera sans peine un Seigneur pour époux.

Mad. JEROME.

Se peut-il... Mais je voi mon frere le Notaire.

FRONTIN.

Il vient mal à propos. Le sot homme.



SCENE IX.

Mr GUIGNON, Mad. JEROME, CLITANDRE, FRONTIN.

Mad. JEROME.

AH ! mon frere;
Bon jour.

GUIGNON.

A tous préſens & avenir, ſalut.
Soyez le bien trouvé, mon neveu.

FRONTIN *à part.*

Bea udébut.

GUIGNON.

Suivant l'engagement du frere, votre pere,
Par un Contrat paſſé par devant moi, Notaire,
Garde-notte du Roi; vous ſçaurez qu'aujour-
d'hui,
Pour l'accompliſſement des clauſes d'icelui,
Le beau-pere futur, dont vous ſerez le gendre,
Vient d'arriver.

Mad. JEROME.

Il n'a qu'à s'aller faire pendre.
Mon fils eſt deſtiné pour un plus grand hon-
neur :.

Apprenez que bien-tôt il ſera grand Seigneur.
Il fait à vos Contrats pour tout jamais la nique;
Vous le verez & ziſte & zeſte avec ſa pique,
Pata-pon, ta, ta, ta, Brigadier, Maréchal,
Un beau colier doré, Colonel, Corporal,
Bref il ſera, mon frere, un petit Dieu ſur terre.

GUIGNON.

Et qui donc produira tant de grandeur?

FRONTIN.

La guerre.
Doutez-vous qu'à préſent c'eſt un chemin à tous?
Pour parvenir, que c'eſt l'unique, en doutez-vous?

GUIGNON.

Non, mais nos ennemis ſur lui prenant viſée;
D'une bale de plomb par eux autoriſée,
Par oppoſition peuvent le traverſer.

CLITANDRE.

Hé bien, on en eſt quitte en ſe faiſant penſer.

GUIGNON.

Si vous mourez du coup?

CLITANDRE.

Un Tombeau magnifique;
Rendra conte aux paſſans de mon ſort héroïque

Mad. JEROME.

Fi, fi, je ne veux point d'honneur à ce prix-là;
N'y penſons plus.

FRONTIN.

Comment? quoi, vous croyez cela;
Pauvre femme, il n'en parle ainſi que par envie.
Je vais pour conſerver votre fils & ſa vie;
Chercher tout de ce pas certain homme diſcret;
Qui de charmer les coups a trouvé le ſecret;
Son art pour quelque argent, nous tirera de peine.
Et vous pour faire auſſi votre fils Capitaine;
Allez nous préparer votre tréſor caché.
Nous tâcherons pour l'un & pour l'autre marché,
D'en faire aſſez. Allez, quoi que le monde en cauſe,
Il ſera grand Seigneur, j'en répons, bouche cloſe.
Nous allons revenir. Mon Maître, ſuivez-moi.

Ils s'en vont.

GUIGNON.

Cet Hymen eſt rompu donc, à ce que je voi.
Je voudrois voir mon frere, & lui faire comprendre
Que le Dédit...

Mad. JEROME.

Hé bien, allez là-haut l'attendre.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUIGNON.

PUIS qu'il ne revient point, je retourne
chez moi.
Ma fille à son retour vous lui... Mais je le voi.

SCENE II.

GUIGNON, JEROME.

GUIGNON.

SAlut, je vous attens.

JEROME.

Je sors de votre étude ;
Pour vous dire...

GUIGNON.

Je sçai jà votre inquiétude.

Ma ſœur m'en a fait part, je viens vous dire auſſi
Que Monſieur des Moulins eſt de retour ici.

JEROME.

Plût au Ciel ! que la mer irritée, en furie,
Aux abîmes profonds eût englouti ſa vie ;
Je ne me verrois pas dans le trouble où je ſuis.
Car mon frere entre-nous, touchant ce compromis,
Forcé par mon malheur d'en faire la rupture,
Me faudra-t-il payer le dédit.

GUIGNON.

Choſe ſûre.
Contrevenant vous ſeul aux clauſes du Traité,
Il faut payer, à moins que ſon honnêteté
Ne répande ſur vous ſes faveurs coûtumieres,
Eſquelles nous joindrons nos très-humbles prieres.

JEROME.

S'il étoit affligé d'un ſemblable malheur ;
Je me garderois bien d'augmenter ſa douleur ;
Du dédit tout entier je remettrois la ſomme ;
Mais s'il falloit qu'il fût pour moi moins honnête homme,
Mon frere, vous pourriez pour m'obliger un peu,
Déchirer la minute ou la jetter au feu,
Il n'a point de Copie,

GUIGNON.

Ah! qu'entens-je. mon frere!
Quel blaſphéme ! eſperer de corrompre un
Notaire !

JEROME.

Bon. Voyez le grand mal. Quoi! pour la parenté,
Ne s'affranchit-on pas de la formalité?

GUIGNON,

Quoi..... Monſieur des Moulins paroït ici? Silence,
Cherchez pour le toucher, toute votre éloquence;
Moi, je n'interviendrai que dans l'occaſion.

SCENE III.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME, Mr GUIGNON.

DES MOULINS *à Jerome.*

MOnſieur, je vous aborde avec confuſion.
Hier je ne reſpirois dans une joie extrême
Que de vous embraſſer, comme un autre moimême;

Aujourd'hui pénêtré d'un fenfible malheur
Je viens, & ne vous voi, Monfieur, qu'avec douleur.

JEROME.

Déja de ce malheur on a fçû vous inftruire.

DES MOULINS.

Oüi, Monfieur, & je viens en ces lieux pour vous dire,
Qu'après cet accident mon cœur en agira,
Touchant nos interêts, tout comme il vous plaira.

JEROME.

L'homme de bien! mes bras beaucoup mieux que ma bouche,
Vous feront voir combien ce procedé me touche.
Je n'attendois pas tant de votre honnêteté.

DES MOULINS.

Ni moi, Monfieur, ni moi tant de votre bonté.
Que n'ai-je une autre fille, après cette difgrace
Qui pût de votre bru tenir ici la place!

JEROME.

Comment: que parlez vous de fille?

DES MOULINS.

Ignorez-vous;
Que de la mort, ma fille a fubi le couroux?
Je le voi, ce n'eft pas mon malheur qui vous fâche.

JEROME.

Oh si, pardonnez-moi. Mais faites que je sçache
Le détail de sa mort.

DES MOULINS.

Pour accomplir mes vœux,
Ma femme conduisoit notre fille en ces lieux,
Elle avoit pris la mer pour presser ce voyage,
Lorsque contre un écüeil son vaisseau fit naufrage.
Dispensez-moi du reste, épargnez ma douleur;
Dans mes tristes chagrins, si j'ai quelque douceur,
C'est de vous voir, Monsieur, sensible à mon martyre,
Jusqu'à ne vouloir rien du dédit.

JEROME.

Qu'est-ce à dire?
Je n'ai point dit cela, c'est une fausseté.

DES MOULINS.

Comment? après m'avoir fait voir tant de bonté,
Votre cœur descendroit jusqu'à cette bassesse.

JEROME.

Comment? vous voudriez fausser votre promesse,

Et vous auriez le front d'oppoſer vos refus ;
Pour un méchant dédit de quatre mille écus?
Allez, ce procedé n'eſt pas d'un honnête homme.

DES MOULINS.

Quoi ! vous auriez le front de prendre cette ſomme?
Allez, vous y ferez d'inutiles effort,
Et la mort rompt toûjours les Contrats les plus forts,

JEROME

Vous prétendez par-là couvrir votre artifice ;
Mais non de ce trépas, vous êtes le complice ;
Vous pouviez l'envoyer par terre ſûrement ;
Vous ne l'avez commiſe à ce traître élément,
Que ſur l'injuſte eſpoir, de me fruſtrer ma ſomme,
Et pour être défait d'une femme.

DES MOULINS.

Ah ! quel homme?
Qu'entens-je ! pour répondre à tant de fauſſetez,
Il me faudroit deſcendre à des extrêmitez,
Indignes de mon âge & de mon caractere.
Adieu, la vérité dans peu vous fera taire.

SCENE IV.

GUIGNON, JEROME.

GUIGNON.

MOn frere, pouvez-vous à ce point
oublier...

JEROME.

Mon frere, je n'ai plus beſoin de Conſeiller;
J'ai ſoixante-cinq ans.

GUIGNON.

Comment?

JEROME.

Point de diſpute.

GUIGNON.

Il s'en va.

Je ne dis rien. Adieu.

JEROME.

Vous avez la Minute;
A la bien conſerver, employez tous vos ſoins.
N'allez pas vous laiſſer par lui corrompre au
moins,
Mon frere je la mets ſur votre conſcience.
Je l'ai trop irrité par mon impatience:

Peut-être... Mais qui fait tous ces cris éclatans !
Je croi que c'est la voix de mon fils que j'entens
Oüi. C'est lui-même. Il vient. Cachons-nous pour l'entendre,
Je puis de cet endroit, tout voir & tout comprendre.

SCENE V.

CLITANDRE, LYSETTE, FRONTIN, JEROME, *caché.*

LYSETTE.

J'Ai fait mon personnage assez bien, Dieu merci.

FRONTIN.

Avec assez d'esprit, j'ai fait le mien aussi.

LYSETTE.

Par ma foi vous avez un sot homme de pere.

FRONTIN.

Le bon original aussi que votre mere,
Dans tout ce que j'ai fait, dans tout ce que j'ai dit,
Avez vous vû comment j'ai tourné son esprit ?
Son cœur sur mes discours prenoit outre mesure.

La joie où le plongeoit votre grandeur future.
Je l'ai si bien tourné, je l'ai si bien touché,
Qu'il s'est ouvert à nous sur son trésor caché.
Par ma foi mon esprit est digne de loüange.

JEROME *caché.*

Ma femme à mon insçû, cache un trésor, qu'entens-je?

CLITANDRE.

Mais, Frontin, de mon pere, en crois-tu faire autant?

FRONTIN.

Pourquoi non? Croyez-moi, c'est de l'argent comptant.
Après l'avoir rendu ce matin doux, traitable;
Je puis tout entreprendre, & je croi tout faisable;
Cent Loüis excroquez de ce vilain Penard;
En valent mille au moins d'un autre.

JEROME *caché.*

Ah le Pendard.
Tu m'en feras raison.

FRONTIN.

Pour ce faux mariage;
Qui de toute l'intrigue est le plus digne ouvrage.
Outre qu'il a servi dans la nécessité;

De rupture à celui qu'il avoit contracté,
C'eſt une ſource encor pour moi de fourberies
Car il a beau forger mille chicanneries ?
C'eſt envain qu'il tempête & qu'il fait l'obſtiné
Pour le rompre ; en Juſtice il ſera condamné,
Après des pas perdus, de payer quelque ſomme,
Pendant qu'avec plaiſir vous rirez du bonhomme,
Avecque ſon argent dont vous ſerez nanti.

JEROME *caché.*

Oh pour le coup, bourreau, vous en aurez menti.

FRONTIN.

Et comme il nous prétend envoyer à la guerre,
Quoi que le bon Vieillard ſoit dur à la deſſerre,
Je ſerai près de lui joüer tant de reſſorts.
Qu'il faudra, quoi qu'il faſſe, ouvrir ſa bourſe. alors.
Laiſſant bien loin de nous la Flandre & l'Allemagne,
Nous irons doucement paſſer notre campagne,
A l'Iſle S. Denis, ou bien à Bagnolet,
A l'abri du Canon.

JEROME *caché.*

Ah ! le chien de Valet !

Qu'il

Qu'il eſt fourbe !

CLITANDRE.

Oüi, déja nous avons fait partie,
Pour aller dès tantôt chercher de Compagnie,
Une Maiſon des Champs pour le prochain Eté,
Où nous nous puiſſions tous cacher en ſûreté.
Nous attendons Geraſte ici ; dans cette affaire
Nous étions aſſez mal ſans l'argent de ma mere,
Il vient fort à propos pour m'ôter mon ſouci,
Va le querir, Frontin, & me l'apporte ici.
Va.

FRONTIN

J'y cours.

SCENE VI.

CLITANDRE, LYSETTE, JEROME, *caché.*

JEROME *caché.*

VAinement il ſera diligence ;
Il pourra me trouver en ſon chemin, je penſe ;
Mais je puis écoûter encor, n'en perdons rien.

CLITANDRE *à Lyſette.*

D'Elmire & de toi, dis quel étoit l'entretien ?

Tantôt ?

LYSETTE.

Je lui parlois de votre amour pour elle.
Au récit de vos soins, à cette ardeur si belle;
Elmire en soûpirant, disoit avec rougeur,
Que pour vous en payer, c'étoit peu que son cœur.

CLITANDRE.

Quoi, Lysette! à mes feux elle fait cette grace?
Ah! pour reconnoissance, il faut que je t'embrasse,

Il l'embrasse.

SCENE VII.

ELMIRE, CLITANDRE, LYSETTE, JEROME, *caché.*

ELMIRE.

L*ysetta, hola che deu'jo pensare di queste domestichezze?*

LYSETTE.

Dun qu'endigna son jo d'esser accarezzata;

Bas.

Donnons lui un peu de jalousie.

ELMIRE.

Che dici traditora;

LYSETTE.

Dico che mi pare se ben mi considero, che non son'jo cossi brutta, che non meritti qualche carrezze da i giovani.

ELMIRE.

Ah sfacciata!

LYSETTE.

Questo mio visetto, quest'occhi assassini, è questa mia.

Bocca vermigliuzza non sono mica sensa gratiè, nó.

ELMIRE.

Ah Scelerata!

LYSETTE.

Piano, piano. Non mi sgridate tanto. Io glicontavo L'amor che portate à lui, di che tutto gioso, m'ha Carezzata com'havete veduto.

ELMIRE

E'i non per altro, Lysetta?

LYSETTE.

Signora no, ma quest'e'pur bello par che questo và Dia martell' in testa,

ELMIRE.

Non è vero Lisetta. Taci malitiosetta.

CLITANDRE.

Que te dit-elle encor ? quoi ?

LYSETTE.

Vos embraſſemens

Ont mis dans ſon eſprit, de jaloux ſentimens,
Elle n'a pû vous voir m'embraſſer ſans colere;
Son ame s'eſt émuë, elle n'a pû s'en taire,
Mais ma bouche a ſoudain diſſipé ſon erreur;
Entre-nous, en voyant le trouble de ſon cœur,
Vous pouvez vous flater d'une fortune heureuſe,
Et puiſqu'elle eſt jalouſe, Elmire eſt amoureuſe.

CLITANDRE.

Ne pourrai-je jamais ſçavoir l'Italien !
Aux Champs, où nous allons, je l'apprendrai

LYSETTE.

Fort bien.

Dans Rome, en quatre mois, je l'appris chez ſa mere.

CLITANDRE.

Que ne lui montrois-tu le François ?

LYSETTE.

Comment faire ?

Sa mere avecque ſoin la cachoit à nos yeux.
Mais aux champs je pourrai vous inſtruire tous deux.

CLIYANDRE.

Je vais pour nous trouver cette douce retraite,
Chercher présentement un carosse, Lysette ;
Afin que quand Géraste ici sera rendu,
Et qu'avec notre argent Frontin sera venu ;
Nous puissions sans remise, y faire diligence.
Cependant peins-lui bien ma flâme en mon absence,
Dis-lui, si de mon bien j'étois le possesseur ;
Que son Hymen seroit ma joie & mon bonheur,
Que pour y parvenir, on me verra tout faire,
Jusques à souhaiter le trépas de mon pere.

JEROME *caché.*

Ah l'Impie !

CLITANDRE.

Oüi, dis-lui.

LYSETTE.

Je dirai ce qu'il faut ;
Laissez-moi faire, allez, & revenez bien-tôt.



SCENE VIII.

ELMIRE, LYSETTE, JEROME *caché*.

LYSETTE.

Mi fa pur gran pieta quel poverino.

ELMIRE.

Eh perche?

LYSETTE.

Si duole della ſorte contraria che laſcia troppo vivere
Quell' avaro di ſuo padre.

ELMIRE.

Ah! ſe trouaſs' il mio Liſetta quant' a me caroſaria
Tu ſai ſe ricca ſarei, è ſe volontieri con Clitandro,
Spartireit tutto l'haver mio.

JEROME *ſortant de l'endroit où il étoit caché.*

Je n'y comprens plus rien, ce ſont des Baragoüines;
Je vai leur chanter poüille en paſſant. Ah! Coquines?

ELMIRE.

Hoime.

LYSETTE.

Que vois-je? Ah!

JEROME.

Friponne, c'eſt donc vous
Qui vouliez que mon fils fût tantôt votre époux ?
Qui de tous ſes attraits feigniez d'être entêtée?
Qui veniez me traiter de beau-pere, effrontée ?
Vous ne l'avez ſéduit, & ne faiſiez cela,
Que pour le mettre aux mains de cette gueuſe-là
De ce petit endroit je viens de tout entendre.
Vous en ſerez punie & je vous ferai pendre.

ELMIRE.

Che brutto beſtia è queſta?

LYSETTE.

Queſt'éil padre di Clitandro che ne minaccia dì Sergenti è di prigione, & n'accuſa tutte due d'hauer Sutato il figito.

ELMIRE.

O Cielo! coſſi dunque ſi tratta una pare mia. Sappì, Vecchio crudel, ch'jo ſon'honorata.

LYSETTE.

E' v angan' a chi nol crede cento malanni.

JEROME.

Gnan, gnan, gnan, gnan. Je voi quels deſſeins ſont les vôtres.
Vous voulez m'étourdir par ce jargon, à d'autres ;

Mais enfin la Justice, en vous pressant les doigts,
Vous fera toutes deux dans peu parler François.
Je m'en vai revenir avec un Commissaire,
Attendez moi.

SCENE IX.

ELMIRE, LYSETTE,

LYSETTE.

Quel homme! ô Ciel, que va-t-il faire!

ELMIRE.

Che vo minacciando.

LYSETTE.

Non vi turbate punto, ch'jo va ad avisar Clitandro
D'ogni cosa intento aspettate mi qui.



SCENE

SCENE X.

ELMIRE *ſeule.*

IN van ſpera ne tormenti otrequà ó poſa, chi nacque ſuenturata. O fortuna inſtabile, ma inſtabile, ſolo nel perſequitarmi. Ecco mi fatta al fine ſegno ó berzaglio, de tuoi piu' fieri colpi. Ferma hormai, ferma la tua ruota è cicca, è volubile Dea, ma perche parlo piu con, una ſorda, amor pace de i cuori, a te mi rivolgo, tu ſei la mia ſtella, la mia fortuna, la mia Deita dami, Dami ſoccorſo, da te j'attendo, ma vedo le mie preghiere, eſſaudite, ecco qui ſenuiene Clitandro mio carro, ſenza dubbio ló conduce amore.

SCENE XI.

CLITANDRE, ELMIRE.

CLITANDRE.

LE Carroſſe... Mais quoi ! vous êtes ſeule ici ?

ELMIRE.

Voi vedete Clitandro una ſuenturata amante oltraggiata, è uillipeza dal voſtro non dico ingiuſto padre, che Serabbe troppo offenderui.

CLITANDRE.

Comment?

ELMIRE.

Sappiate che in quel cantone s'era rirato d'onde, Spiava tutto quel ch'abbiamo detto.

CLITANDRE.

Que me dit-elle, en me parlant ainſi?
O Ciel! qu'eſt devenuë, helas, notre Interprête?
Plaît-il?

ELMIRE.

Chi l'haurebbe mai creduto?

CLITANDRE.

Je n'entens rien, ô Lyſette, Lyſette?
Elle ne répond point, le fâcheux embarras!

ELMIRE.

'A che ſon giunta? Hoime, non ſon inteſa da lui.

CLITANDRE.

'A bien examiner ſes actions, ſes pas,
Ses regards, ſes diſcours, ſon air, ce front ſévere,
Il n'en faut point douter, Elmire eſt en colere

Mais contre qui ? helas ! feroit-ce contre moi ?
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? Madame, fi ma foi,
Si mon feu vous déplaît, fi ma bouche indif-
crete...
Elle ne m'entend pas, ô Lyfette ! Lyfette !
Ne viendra-t-elle point pour m'ôter de fouci ?

ELMIRE.

Ma folle che fon'io, che non m'ingegno di fpiegari ;
Miei penfieri con qual che cenno.

Elle fait des fignes.

CLITANDRE.

Que veut-elle expliquer par ces fignes ici ?
Faifons tous nos efforts pour les pouvoir com-
prendre.

ELMIRE *montrant l'endroit où Jerome s'étoit caché.*

Sentite, il patron di quefta cafa, di quefta cafa s'era
Nafcoftoli.

CLITANDRE.

Oüi. C'eft-là ma maifon. Que me fait-elle en-
tendre
Par-là ? feroit-ce point dire en termes exprès,
Que j'y retourne, afin de ne la voir jamais

ELMIRIRE *fe cachant le vifage.*

E coffi nafcofto ei fpiava fenza effer veduto da mi.

CLITANDRE.

Que me dit-elle encor, en cachant son visage?
Qu'elle me veut priver de cette belle image!
Ah! malheureux!

ELMIRE *montrant la place où Jerome les a surprises & menacées.*

Et a pena di qui visete partito ch'egli vi guinse eportando,
Dipinto sul viso, è l'ira, è lo sdegno.

CLITANDRE.

Du doigt, elle marque ce lieu;
Je l'entens, c'est qu'ici je dois lui dire adieu.
Cela n'est confirmé que trop par ses menaces.

ELMIRE *faisant les menaces que Jerome lui avoit faites,*

All'hora con aspra voce è minaciante.

CLITANDRE.

Elle dit que j'en dois perdre à jamais les traces,
Et me menace en cas que j'y revienne... Hélas!

ELMIRE *levant les bras & la vûë au Ciel.*

Ci parlo di prigion, ancor ne tremo nel cuore.

CLITANDRE.

Elle hausse la vûë & leve au Ciel les bras.
Qu'est-ce qu'elle veut dire? ah! je suis à la gêne.
Viendra-t-il point quelqu'un pour me tirer de peine?

SCENE XII.

CLITANDRE, ELMIRE, CRISPIN,

CRISPIN.

MOnsieur, mon maître ici m'envoie expressément,
Vous dire qu'il viendra dans un petit moment.

CLITANDRE.

Sçais-tu l'Italien ?

CRISPIN.

Coussi, *coussi*, mon Maître
Le parle.

CLITANDRE.

L'entens-tu ? l'expliques-tu ?

CRISPIN.

Peut-être.
Pourquoi ?

CLITANDRE.

C'est que je suis dans un grand embaras.

CRISPIN.

Qu'est-ce ?

CLITANDRE.

Elmire me parle, & je ne l'entens pas.
Je brûle de ſçavoir ce qu'elle me veut dire,
Et Lyſette n'eſt point ici pour m'en inſtruire.
Je ſuis au deſeſpoir.

CRISPIN.

Quoi! ce n'eſt que cela?
J'en ſçai, Monſieur, aſſez pour vous tirer de là
Laiſſez-moi lui parler.

CLITANDRE.

L'avanture bizarre.

CRISPIN *à Elmire.*

Seigneur'a bella, parlare à mi parlare.

ELMIRE.

Laſcia mi in pace villano, mal nato, in tuo taguet-tegiar, mi da faſtidio.

CLITANDRE.

L'entens-tu? dy Criſpin?

CRISPIN.

Oüi. Je l'entens fort bien
Mais elle y va ſi dru, que je n'y comprens rien.
à Elmire.
Seigneuria voulate un piu recommenſare,
Et plus poſemente, parlare un piu parlare.

ELMIRE.

Va via mammaluco, non mi dar piú tormento; parti
Parti ti di qua Baronaccio.

CRISPIN *à Clitaudre.*

Baronna. C'eſt Baron que *Baronna* veut dire.
Or ce mot de Baron venant comme de cire,
Dit, qu'elle vous fera Baron ſans contredit...
Qu'elle veut... A peu près, voilà ce qu'elle dit.

ELMIRE.

E pur lo tratienne, & l'eſcolta Clitandro!

CRISPIN.

Vous entendez cela ? *Clitandro*, c'eſt Clitandre.
Or ce mot *Clitandro*, nous fait aſſez comprendre, *à Elmire.*
Qu'elle parle de vous. Hé bien, ma *Signora.*

ELMIRE.

Poteſſi per levarmi d'impaccio andar a volo hora.

CRISPIN.

Vous êtes un voleur ! elle le dit, je penſe.

ELMIRE.

Perche mi manca tal potentia.

CRISPIN.

Potentia, vous dit que... gare la potence.

ELMIRE.

Ma leviamo ci da dosso questo sciagurato dandogli
Un sciaffo su quel suo viso di scimia.

Elle lui donne un soufflet, & s'en va.

CRISPIN.

Un soufflet! votre main m'applique trop d'honneur.
Ce langage est vilain.

CLITANDRE.

Me voilà dans l'erreur;
Plus.... Mais Lysette vient pour me tirer de peine.

SCENE XIII.

LYSETTE, CLITANDRE.

LYSETTE.

AH! Monsieur, vous voilà? je suis toute hors d'haleine,
A vous chercher.

CLITANDRE.

Pourquoi?

LYSETTE.

Pour vous dire, Monsieur,

Que votre pere étoit caché là par malheur,
Lorsque vous en contiez tantôt à ma maîtresse.

CLITANDRE.

Que me dis-tu ?

LYSETTE.

Pour elle il sçait votre tendresse.
De plus, il est instruit de la méchante foi,
Qui nous faisoit agir, Frontin, Crispin & moi.
De cet Hymen de bale, il sçait les impostures.
Après nous avoir dit des poüilles, des injures,
Qui de la pauvre Elmire ont fait saigner le cœur,
Il est sorti, disant, pénétré de fureur,
Qu'il nous alloit tous deux faire mettre en Justice.

CLITANDRE.

En Justice! il nous faut prévenir son caprice.
C'est donc-là ce qu'Elmire en entrant dans ces lieux,
M'exprimoit de la main, de la voix, & des yeux?
Il faut partir, l'argent que va donner ma mere
Vient à propos, Lysette, & sera nécessaire.
Frontin paroît, Hé bien, ma mere en ce moment.
T'a-t-elle mis en main son trésor?

SCENE XIV.

CLITANDRE, LYSETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui vraîment;
Après quelques façons, foüillant dans sa pail-
lasse,
Elle a pris un paquet, & rompant la liasse,
Elle a fait voir alors à mes yeux éblouis,
Tous batans neufs, soixante & six doubles
Loüis.

CLITANDRE.

Bon. C'est quatorze cent & cinquante-deux
livres.
Lysette!

FRONTIN.

Après, derriere un tas de méchans Livres,
Parmi l'obscurité, dans un petit coin, où
L'œil ne pouvoit rien voir, elle a tiré d'un trou,
En y fourant sa main, une méchante bource,
Qui renfermoit cent bons Loüis.

CLITANDRE.

Autre reſſource

Ce ſont onze cens francs, Lyſette!

FRONTIN.

En dernier lieu

Derriere ce Tableau qui repréſente un Dieu.
Courant après un arbre, au coin de votre Salle,
Dans un méchant chauſſon, beaucoup moins
blanc que ſale,
Elle a tiré ſix vingt quatre demi-Loüis.
J'ai tout mis ſans compter dans un ſac que
j'ai pris.

CLITANDRE.

Lyſette!

FRONTIN.

Je prenois congé de votre mere;
Lorſqu'un Diable animé de rage & de colere;
A paru tout à coup, & me pouſſant à bout,
Pour nos péchez, ce Diable a fait rafle de tout;

CLITANDRE.

Ce Diable, quoi qu'il ſoit, ſentira ma colere;
Quel eſt ce Diable? dy.

FRONTIN.

Ce Diable eſt votre pere.

Je ne ſçai ni par qui, ni comment ſon eſprit

A pû de nos ſecrets être ſi bien inſtruit ;
Mais après m'avoir pris avec une main forte
Notre infortuné ſac, il m'a juſqu'à la porte
Conduit à coups de pieds, & de poing, me diſant,
Qu'il eût voulu vous voir pour vous en faireautant,
Qu'il falloit de ce chez lui tous deux tirer nos chauſſes,
A peine d'habiter un cul de baſſes foſſes.
Qn'il vous dès-heritoit. Voilà ce qu'il m'a dit ;
Et de tous nos malheurs, c'eſt le triſte récit.

CLITANDRE *regardant Lyſette triſtement.*

Quel contre-tems, Lyſette !

LYSETTE.

Ah ! Monſieur, quelle aubade !



SCENE XV.

GERASTE, CLITANDRE, FRONTIN.

GE'RASTE.

HE bien, irons-nous faire un tour de promenade ?
Des ſoins du Régiment, me voilà dégagé.

CLITANDRE.

Depuis votre départ, le ſort a bien changé.
Ah Géraſte !

GERASTE.

Comment ?

CLITANDRE.

L'intrigue eſt découverte :
Cher ami je me vois à deux doigts de ma perte,

GE'RASTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Mon pere ſçait tout.

GE'RASTE.

Il ſçait tout ! quel ennui !

CLITANDRE.

Encor ſi je pouvois rentrer au moins chez lui.

Foulant aux pieds devoirs, respect, obéïssance,
N'écoutant pour conseil qu'une extrême licence.
J'emploirois mes efforts à le pouvoir voler.

FRONTIN.

S'il ne tient qu'à cela, vous n'avez qu'à parler.
Je vous livre chez lui tantôt.

CLITANDRE.

Est-il possible?

FRONTIN.

Oüi, fiez-vous à moi, la chose est infaillible.

CLITANDRE.

Hé comment feras-tu?

FRONTIN.

Je ferai.... Mais ces lieux,
Pour voir nos actions, peuvent avoir des yeux;
De chez lui votre pere ici bas peut descendre.
Entrons dans le logis, où je vai vous l'apprendre.

Fin du Troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mr JEROME, Mad. JEROME.

JEROME.

NON, ne m'en parlez plus.

Mad. JEROME.

Mon fils....

JEROME.

Point de raisons.

Mad. JEROME.

Mon cher époux...

JEROME.

Abus.

Mad. JEROME.

Ecoûtez-moi...

JEROME.

Chansons.

Mad. JEROME.

Mon mari...

JEROME.

Je ſuis ſourd.

Mad. JEROME.

Mon mignon...

JEROME.

Bagatelle.

Mad. JEROME.

Au nom de notre amour juſqu'ici mutuëlle.

JEROME.

Ne me parlez jamais en faveur d'un fripon.

Mad. JEROME.

J'embraſſe vos genoux.

JEROME.

Ferme. Levez-vous.

Mad. JEROME.

Non.

Cet état ſuppliant convient à ma diſgrace.

JEROME.

Levez-vous, je le veux.

Mad. JEROME.

Mon cœur...

JEROME.

Voici la place

Où je les ai tantôt entendus & ſurpris.

Mad. JEROME.

Puiſqu'ils ſont découverts, ils ſons aſſez punis.

JEROME.

Le coquin!

Mad.

Mad. JEROME.

Baniſſez ces injures frivoles.

JEROME.

Me mentir ! m'abuſer ! m'arracher cent piſtoles !

Mad. JEROME.

Il a tort, mais ces cris ne vous les rendront pas.

JEROME.

D'un mariage en l'air me cauſer l'embaras !

Mad. JEROME.

N'êtes-vous pas heureux qu'il ne ſoit qu'en idée ?

JEROME.

D'une gueuſe étrangere avoir l'ame obſedée !

Mad. JEROME.

N'avez-vous pas contr'eux un remede aſſuré ?

JEROME.

Me ſouhaiter la mort !

Mad. JEROME.

C'eſt un dénaturé ;
Sans amitié pour nous, indigne de la nôtre ;
Oüi. Mais en eſt-il moins, & mon fils & le vôtre ?
En a-t-il moins été formé de nôtre ſang ?
En eſt-il moins ſorti de vous & de mon flanc ?
En a-t-il moins émû nos ardeurs mutuelles ?

En a-t-il moins ſuccé le lait de mes mamelles?
En eſt-il moins le fruit de nos chaſtes amours?
Non, il eſt notre enfant, & le ſera toûjours;
Et ſi ſans reſpecter la bonté paternelle,
Il allume en ſon ame une ardeur criminelle,
C'eſt qu'étant jeune encore, il ſe laiſſe abuſer.

JEROME.

Non, toutes vos raiſons ne peuvent l'excuſer.
Je voudrois qu'à cette heure il fut cent pieds ſous terre,
Et pour lui ma poitrine enferme un cœur de pierre.

Mad. JEROME.

Rien ne vous attendrit: faut-il pour vous toucher,
Vous faire voir à nud mon cœur, & l'arracher?
Faut-il m'égratigner: faut-il que je m'aſſomme?
Etre inſenſible aux pleurs d'une femme! eſt-ce être homme?
Un loup ſeroit touché de mes vives douleurs,
Un tigre ſe verroit attendri par mes pleurs,
Sur le cœur d'un lion je prendrois plus d'empire,
Oüi, tous ces animaux....

JEROME.

Plaît-il: quoi? Qu'eſt-ce à dire?

Pourquoi cette saillie ? hem : à qui parlez-vous?
Qui suis-je ? si je prend vos tigres & vos loups,
Je vous en pourrai bien donner par les oreilles.
Oüais, a-t-on jamais vû des sottises pareilles.
Taisez-vous. Je pourrois par le dépit pressé;
Peut-être à votre dam rappeller le passé,
Votre trésor caché me revient en mémoire,
Et je n'ai pas si fort oublié cette histoire,
Que je ne puisse encore vous en parler.

Mad. JEROME.

Hé bien?
Qu'en diriez-vous ? voilà bien du can can pour rien.
Ne l'avez-vous pas pris cet argent ? qu'est-ce à dire ?
Est-ce qu'il me pouvoit arriver rien de pire
Vous pouvez à toute heure en repaître vos yeux,
Vous pouvoit-il jamais arriver rien de mieux ?

JEROME.

Oüi, cet argent m'eût fait du profit davantage;
Qui le laisse moisir n'en connoît pas l'usage.
Si ce trésor caché depuis le tems qu'il l'est,
Eût été dans mes mains, un honnête interêt
L'eût fait doubler, tripler, en moins de rien.

Mad. JEROME.

Qu'importe,
Je voudrois, puiſqu'il m'eſt ravi de cette ſorte,
Qu'il n'eût jamais été.

JEROME.

Quel blaſphême! Ecoûtez;
Apprenez à vous rendre humble à mes volontez,
Où ma main par l'honneur, trop long-tems retenuë,
Pourra... Mais quel objet ſe préſente à ma vûë?
Oſes-tu bien encor paroître devant moi?
Coquin! es-tu trop las de vivre? approche toi,
Auſſi bien de mon bras la demangeaiſon grande
Eſt d'aſſommer quelqu'un.

SCENE II.

Mr JEROME, Mad. JEROME, FRONTIN.

FRONTIN.

C'Eſt ce que je demande;
Vos coups ne feront plus mes appréhenſions,

J'abandonne ma tête à vos confusions;
Ordonnez de mon corps, disposez de mes membres,
Mettez-les par quartiers dispersez dans vos chambres,
Vangez-vous sans pitié, frapez, disloquezmoi.
Oüi...

JEROME.

Voilà la refrein des marauts comme toi.
Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours aux larmes.
Ton maître en ses amours trouve-t-il de grands charmes?

FRONTIN.

Il n'est plus en état de vous désobéïr.

JEROME.

Je t'entens. Hors d'espoir de me pouvoir trahir
Il fait le chien couchant. Possible sa maîtresse,
Voyant qu'il n'avoit plus dequoi faire largesse,
A fait à son amour donner du pied au cu?
Avec un pied de nez le voilà confondu?
Que dit-il? que fait-il: dis? Quelle est sa ressource?
N'ayant plus les moyens d'attenter sur ma bourse,

A-t-il poussé des cris, a-t-il versé des pleurs?

FRONTIN.

Une roche eût été sensible à ses douleurs.
Ayant appris par moi la Sentence mortelle,
Que portoit contre lui la haine paternelle;
Il s'est abandonné soudain au desespoir.
Quoi! mon pere, a-t-il dit, me défend de le voir?
Je ne reverrai plus son auguste visage!
Il ne m'est plus permis de contempler l'image
D'une mere que j'aime, & qui m'est chere!

Mad. JEROME.

Hélas!

FRONTIN.

Ensuite promenant sa douleur à grands pas;
Faisant des vœux au Ciel, pour appaiser votre ire,
Je voyois son esprit prêt d'entrer en délire;
Quand le Ciel a semblé repondre à sa ferveur,
Nous montrant le minois de votre Procureur.
Dabord le petit homme après les réverences;
Sans songer à la suite, ainsi qu'aux conséquences,
A dit à votre fils en termes de Palais,
La cause, le détail, & l'état d'un procès,
Que vous aviez vous-même intenté dans les formes,

Contre un de vos voiſins d'Argenteüil, pour
des Ormes ;
Puis il s'en eſt allé ſur vos prétentions.
Mon maître alors a fait mille réflexions.
Oüi, s'eſt-il écrié. Frontin, ſervons mon pere ;
Une occaſion s'offre, appaiſons ſa colere,
Allons, marchons, courons le défendre aujourd'hui,
Montrons-nous dignes fils d'un tel pere que lui.
Contre ſes ennemis déployons mon courage ;
Son honneur offenſé demande cet ouvrage ;
Sui-moi. Sans balancer, ayant bon pied, bon œil,
Nous avons pris tous deux le chemin d'Argenteüil,
Me contant en marchant ce qu'il prétendoit faire,
A peine le Soleil achevoit ſa carriere.
Quand chez le Jardinier nous nous ſommes rendus.
Là, ſans nous épuiſer en diſcours ſuperflus ;
Nous nous ſommes chargez les mains & les épaules,
De haches, de leviers, de cognées & de gaules,

Arrivant ſur ces lieux, où ces arbres plantez ;
Elevoient votre honte & leurs témeritez,
Nous en avons compté juſques à vingt & quatre.
Que nous avons marquez tout exprès pour abattre.

JEROME.

Ah coquins ! de mes jours, voilà le coup mortel,
C'eſt d'un procès civil en faire un criminel,
C'eſt d'une bonne cauſe en faire une méchante,
Je ſuis perdu, pendards, qu'elle étoit votre attente ?

FRONTIN.

Ecoutez juſqu'au bout, hache en main promptement,
J'allois de chaque Ormeau ſapper le fondement,
Cependant que mon maître avec une coignée,
Que de ſa main robuſte il avoit empoignée,
Achevoit de l'abattre, où par terre jonchez,
Déja ſix ſe voyoient tout de leur long couchez.

JEROME.

Avec eux on me va taxer d'intelligence ;
Je ſuis ruiné, Ciel !

FRONTIN.

Un peu de patience.

L'air frémiſſant du bruit qui partoit de nos
coups,
Aux échos d'alentour les communiqua tous;
Qui les ayant reçûs, ſoudain les répeterent,
Et ſans en perdre aucun au Château les porterent.
La diſcorde avec eux y ſemant la terreur,
De chaque domeſtique empoiſonne le cœur;
De broche & de fuſil, ayant la main armée,
S'en vient fondre ſur nous cette troupe animée.
D'abord l'homme au fuſil, devant tous s'avança,
Tire au hazard ſur nous, la bale me paſſa
Raſibus de l'oreille, en ſifflant zi, zi, zie;
Dont je crus quelque tems avoir perdu l'oüye,
Et fut trouver mon maître environ à vingt pas
Qui pour abattre un arbre encor levoit le bras,
Et l'atteignit tout droit au bas du teton gauche,
Il tomba comme tombe un brin d'herbe qu'on
fauche.

Mad. JEROME.

Mon enfant eſt bleſſé!

JEROME.

Q'ai-je entendu ? Hélas ;

FRONTIN.

J'y cours, je le releve, & le prend dans mes bras.
Réveillé par mes cris, il s'étend, & soûpire ;
Il entrouvre sa bouche, & je l'entens me dire,
Va compter à mon pere, afin de m'obliger,
Combien d'arbres à bas j'ai mis pour le vanger.
Di lui que j'ai regret qu'un accident funeste
M'empêche en ce moment de couper tout le reste,
Que mes manes pour prix d'une telle action
Demandent seulement sa bénédiction ;
Qu'il l'accorde... Il vouloit poursuivre encor son role,
Mais un hoquet mortel lui coupe la parole,
Il expire.

Mad. JEROME.

Ha, ha, ha, quelles vives douleurs !

JEROME.

Ce n'est point par des cris, ce n'est point par des pleurs,
Qu'il faut à nos ennuis donner quelque allégeance,

Notre fils mort demande une illuſtre vengeance,
Son adverſe partie a feu, ma femme, & lieu;
Dreſſons lui tout à l'heure un bon procès de Dieu.
La formalité veut que chez le Commiſſaire
J'aille porter ma plainte, allons, courons la faire.
De ſon heureux deſtin ſappons les fondemens.
Que ſon bien ſoit l'objet de nos reſſentimens,
Approprions-nous tout, juſqu'à la moindre obole,
Le ſang d'un fils verſé le demande, & j'y vole.

SCENE III.

Mad. JEROME, FRONTIN.

Mad. JEROME.

MOn fils n'eſt plus! faut-il qu'en la fleur de ſes ans,
Ce fils me ſoit ravi? douloureux accidens!
Je ne reverrai plus ma chere geniture!
Hélas! ce que j'aimois eſt dans la ſépulture!
Mais eſt-il bien poſſible, & l'as-tu vû, Frontin?

Eſt-il mort tout-à-fait ? parle, en es-tu certain?

FRONTIN

Ah Madame ! on ne peut être mort davantage,
Deux heures de mes poings j'ai frapé ſon viſage,
Mais en vain je n'ai pû le rappeller au jour.
Alors trois Païſans des cantons d'alentour
Ont paſſé. J'ai ſifflé ces perſonnes pieuſes ;
Ils ſont venus. Touchez de mes larmes piteuſes,
Soudain à ma priere, à la hâte, & ſans art,
D'arbres & d'échalas ils ont fait un brancard,
Puis paſſant au travers deux ou trois longues gaules,
Ils l'ont fort bravement chargé ſur leurs épaules
Pour l'apporter ici, je les ai devancez.
Pour... Mais je les entens, & leurs ſoins empreſſez
M'ont ſuivi de bien près. Vous allez voir paroître
Le malheureux défunt, votre fils, & mon maître.

Mad. JEROME.

Ha, ha, ha, Frontin, je ne le veux point voir
Le ſang à cet objet pourroit trop m'èmouvoir,
Je vais pour m'épargner ce douloureux ſpectacle,
En retraite.

SCENE IV.

FRONTIN, *seul.*

A Présent, nous n'avons plus d'obstacle.
Approchez notre mort, le péril est passé,
Quittez & l'équipage, & l'air d'un trépassé.
Renvoyez promptement ce Convoi mortuaire
Croyez-moi, l'attirail n'en est plus nécessaire.

SCENE V.

CLITANDRE, FRONTIN, CRISPIN.

CLITANDRE.

PUis-je entrer?

FRONTIN.

Vous voilà, Monsieur, en liberté,
De voler votre pere en toute sûreté.

CLITANDRE.

Mais...

FRONTIN.

Le tems est trop cher pour le perdre en paroles,

Allez, forcez, brisez le dortoir aux pistoles.
Et n'appréhendez point de troubler leur repos.
Employez promptement limes sourdes, marteaux,
Crochets...

CLITANDRE.

Mais si mon pere apperçoit notre feinte...?

FRONTIN.

Une belle action ne souffre point de crainte;
Montez. Et toi Crispin, pour nous donner du tems,
Quand son pere viendra, fai lui tes complimens,
Pour l'amuser ici parle à perte vûë.

CRISPIN.

Je t'entens.

FRONTIN.

Va l'attendre au coin de cette ruë.
Tu reviendras ici quand il rentrera, moi
Je vais... Mais je l'entens. Le voici, cache-toi,
Son retour va tout perdre, & je tremble de crainte.



SCENE VI.

Mr JEROME, FRONTIN, CRISPIN.

JEROME.

LE Commiſſaire abſent n'a point reçû ma plainte,
Tantôt à ſon retour il me la dreſſera,
Et s'il en eſt beſoin il l'antidatera.
C'eſt mon ami. Frontin attaqué dans les formes,
L'aſſaſſin pleurera la chûte de ſes ormes ?
Il n'aura pas pour rien verſé le ſang d'un fils,
Et chaque goute au moins me vaudra cent Loüis.
Voyons ſon corps. Ma femme en entrant m'a fait dire
Qu'il eſt ici.

FRONTIN.

Je crains qu'un douloureux martyre,
Le voyant, ne vous cauſe un aſſuré trépas.

JEROME.

Ne crains rien.

FRONTIN.

Non, Monſieur, vous ne le verrez pas

Eſt-ce que ce ſpectacle a pour vous quelques charmes ?

JEROME.

Oüi ; Frontin, cette vûë excitera mes larmes ;
J'en ai beſoin pour mieux marquer mon déſeſpoir.

FRONTIN.

à Criſpin. *à Jerome.*

Sors. On veut vous parler.

JEROME.

Quel eſt cet homme noir,
Il a l'air d'un porteur de Billets mortuaires.

FRONTIN.

à Jerome. *à Criſpin.*

Je vai m'enfermer ſeul. Songe pour nos affaires ;
A l'arrêter long-tems.

JEROME.

Que voulez-vous de nous ?
Monſieur.

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur, comment vous portez-vous ?

JEROME.

Fort mal, Monſieur.

CRISPIN.

Fort mal, je le croi bien, ſans doute ;
Car dans l'affliction la douleur ne voit goûte.

C'eſt ce qui fait auſſi..Quand on veut s'attriſter..
L'ame... Vous ne ſçauriez, Monſieur, vous bien porter.

JEROME.

Que voulez-vous.

CRISPIN.

Courrier d'un funeſte meſſage;
Eſpérant le premier avoir cet avantage,
Dès le poitron-jaquet je me ſuis habillé;
Voyant le tems couvert de peur d'être moüillé,
J'ai pris mon manteau noir, & j'ai chauſſé mes bottes,
Pour en marcher plus vîte & pour braver les crottes.
D'Argenteüil à Paris, toûjours courant enfin,
J'ai tout au plus été ſix heures en chemin.

JEROME.

C'eſt fort bien aller. Mais pour punir cet outrage,
Il me faut des Témoins. Si dans votre Village
Vous en pouviez trouver, vous m'obligerez.

CRISPIN.

Quoi?
vous en faut, allez, j'en veux ſervir.

JEROME.

Vous?

CRISPIN.

Moi.

JEROME.

Quoi! vous prendrez la peine...

CRISPIN.

Oüi, pour votre ſervice;
Alors qu'il vous plaira, j'irai dire en Juſtice
Plus que je n'ai vû.

JEROME.

Mais étiez-vous préſent?

CRISPIN.

Non.

FRONTIN.

Comment donc, s'il vous plaît, pouvez-vous ſçavoir...

CRISPIN.

Bon.
J'en ſçai plus qu'il ne faut, car n'eſt-il pas vrai, dites,
De votre fils, de qui les vertus, les mérites,
La ſageſſe... Il eſt mort. Etant mort, il s'enſuit,
Que... Car l'unique eſpoir d'un pere étant détruit;
Que ce ſoit par le feu, par le fer... Il n'importe.
Or, il eſt très-certain, Monſieur, de cette ſorte,
S'il faut faire en Juſtice un fidele rapport,
Je puis bien aſſurer que votre fils eſt mort.

JEROME.

Ce galimathias ne dit rien & m'assomme.
Adieu.

CRISPIN.

Monsieur, sçach z...

JEROME.

Hé bien?

CRISPIN.

Je connois l'homme...

JEROME.

Quel homme?

CRISPIN.

L'homme qui... Ne m'entendez-vous pas?

JEROME.

Celui, par qui mon fils a souffert le trépas?

CRISPIN.

Oüi, lui. Je le connois, & viens vous faire
entendre,
De sa part...

JEROME.

De sa part! qu'auriez-vous à m'apprendre?
Ah mon fils! mon cher fils, ne peut m'être
rendu,
Et je veux que l'auteur de sa mort soit pendu.

CRISPIN.

Ah! si pour défâcher votre douleur qui crie,

Vous pouviez concevoir la grande fâcherie,
Qu'eût mon maître, apprenant cet accident fâcheux,
Et comme il fût fâché contre ces malheureux,
Qui portant en fâcheux ces nouvelles fâcheuses
Fâcherent jusqu'aux pleurs, ces larmes larmoyeuses,
Et se fâchant pour vous, comme il en fut touché.
Comme.... Ma foi, Monsieur, il en est bien fâché.

JEROME.

Comment fâché ? Croit-il m'appaiser de la sorte ?
Qu'est-ce ?

SCENE VII.

Mr JEROME, Mad. JEROME. CRISPIN.

Mad. JEROME.

AH ! je viens de voir à travers de la porte
L'Ombre de notre fils.

JEROME.

Son Ombre !

Mad. JEROME.

Oüi, mon cœur.
Je revenois, ayant ſurmonté ma douleur,
Pour la derniere fois l'embraſſer, quand ma vûë,
M'a préſenté (dont j'ai l'ame encore tout émûë)
Son Fantôme foüillant dant votre coffre fort.

JEROME.

Dans mon coffre ?

Mad. JEROME.

Oüi, Frontin, pâle comme la mort
Au devant de mes pas eſt venu pour me dire
Que c'étoit ſon eſprit qui revient pour l'inſtruire...

JEROME.

Non, ma femme ; ce ſont des contes ſuperflus,
Quand on eſt une fois mort, on ne revient plus,
Chimere.

Mad. JEROME.

Ce n'eſt point, mon fils, une chimere
Je l'ai vû de cent pieds plus grand qu'à l'ordinaire.

JEROME.

J'ouvre les yeux, ma femme, ils veulent me tromper.

SCENE VIII.

Mr JEROME, Mad. JEROME, FRONTIN, CRISPIN.

FRONTIN *à Clitandre, dans l'aiſle.*

JE vais avec l'argent le premier décamper.
Vous me ſuivrez.

Mad. JEROME.

Frontin vient, qui peut vous apprendre...

JEROME.

Qu'eſt-ce Frontin, dis-moi, que m'a-t-on fait entendre?

FRONTIN.

L'eſprit de votre fils, a paru devant moi,
Avec un air affreux qui m'a glacé d'effroi,
A l'oreille tout bas m'a fait une priere.
Je cours exécuter ſa volonté derriere.

JEROME.

Mais qu'emporte-tu là? montre.

FRONTIN.

N'y touchez pas.
C'eſt l'ame de Monſieur votre fils.

Mad. JEROME.

L'ame? hélas!

JEROME.

Montre un peu. Je veux voir comment une ame eſt faite.

FRONTIN.

Je n'ai pas le loiſir.

JEROME.

Comment : c'eſt ma caſſette ?

FRONTIN.

Oüi. Monſieur votre fils ſe trouvant débiteur,
Des emprunts qu'il a faits, ainſi qu'un mort d'honneur,
De crainte que là-bas ſon ame en fût en peine,
Avec une puiſſance au-deſſus de l'humaine,
A briſé votre coffre, & m'a mis ces dépôts
En main, pour mettre enfin ſon eſprit en repos.
Donnez, je vais porter...

JEROME.

A d'autres, je te prie.
Va, je ne donne point dans cette fourberie,

Clitandre ſort & veut s'en aller.

Ah ! Voici notre mort. Arrête. Quoi ? Fripon.
Tu viens pour me voler...

FRONTIN.

Il faut changer de ton.
Puiſqu'il a la caſſette, il n'eſt plus neceſſaire...

CLITANDRE.

Non, je ne ſuis point mort, il eſt vrai. Mais mon pere...

JEROME.

Tu n'es pas mort ! d'où vient ! Pourquoi cet homme-là ;
Eſt-il venu chez moi me confirmer cela ?

CRISPIN.

Pour éclaircir l'erreur qui fait votre ſurpriſe ;
Apprenez qu'avec eux, j'étois de l'entrepriſe.
Je ſuis un fourbe.

JEROME *lui donnant un ſoufflet.*

Un fourbe ! Ha, ha, coquin.

CRISPIN.

Et trois.
Quand nous ſerons à dix, nous ferons une Croix.
Crainte de pis encor, enfilons la nenelle ;
Et courons au logis porter cette nouvelle.

Il s'en va.

JEROME.

Fripon ! effrontement tu te mocques de moi ;
Mais un cachot dans peu me vangera de toi.

Il s'en va.

Mad. JEROME.

Je vous renonce après ce que je viens d'entendre,
Et vous ne valez pas l'un & l'autre le pendre.

SCENE IX.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

L'Aſtre qui préſidoit à ce vol malheureux ;
N'eſt pas aſſurément favorable à nos vœux.
Il nous a ſottement envoyé votre mere.

CLITANDRE.

Ah Ciel ! Géraſte attend cet argent, comment faire ?
De quel front lui conter ce malheureux ſuccès,
Frontin, auprès de lui je n'aurai plus d'accès.
Si tu...

FRONTIN.

Je ne ſçai plus de quel bois faire flêche ;
Mon génie accablé n'eſt qu'un fuſil ſans méche :
Non qu'il ne ſoit encor riche en intentions,
Mais il eſt maintenant pauvre en invention.

SCENE X.

CLITANDRE, ELMIRE, LYSETTE, FRONTIN.

CLITANDRE.

AH! sçais-tu, Lysette...

LYSETTE.

Oüi, Crispin, vient de tout dire.
Pour vous en consoler voici venir Elmire.

ELMIRE.

Caro Cavaliero, se del vostro affanno entra à parte il mio cuor, velo dica amore. Le vostre pene sono tanto piú mie quanto so che di esse son'jo la cagione, ma se le seppi causare, le voglio anch'jo comportare, prendere quest'annello, vendetelo, impegnatelo fate neal fin, come volete, altro avanzo non ho del ben paterno. La durezza del diamante, è la riton dezza dell'aureo cerchio vi mostrin l'amor mio è costante ed éter no.

CLITANDRE *à Lysette*

Que dit-elle, Lysette, & quel est son dessein?
Dy moi, quand elle met cette bague en ma main?

LYSETTE.

Le voici. Cette bague est de Monsieur son pere,
Qui jadis la donna dans Rome à feu sa mere,
C'est l'unique bijoux qui nous soit resté d'eux ;
A son occasion, vous sçachant malheureux,
Elmire du destin veut réparer l'outrage,
Vous la donnant pour vendre, ou pour la mettre en gage.
Jusqu'à ce que le tems ait calmé le courroux
D'un pere trop avare, & trop méchant pour vous.

CLITANDRE.

Qui moi ! j'accepterois cela de ta maîtresse ?
Non, non, je veux lui rendre...

FRONTIN.

Attendez, rien ne presse.
Quel diamant ! mes yeux en sont tous éblouïs.
Combien l'estime-t-on ?

LYSETTE.

Quatre ou cinq cens Loüis.

FRONTIN.

Son prix sera connu de Monsieur votre pere,
Etant comme on le sçait le fils d'un Lapidaire.
Avec cette bague, en dépit du destin,

De le tromper encor j'imagine un deſſein.
Oüi. Ç'en eſt fait, par-là je prétens le ſéduire.

CLITANDRE.

Comment, Frontin?

FRONTIN.

Montons, je vais vous en inſtruire.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, GERASTE, FRONTIN, CRISPIN, LYSETTE.

FRONTIN.

AYant que d'entreprendre, examinez-vous bien.
Le deſſein eſt gaillard, vous dis-je.

CLITANDRE.

Ne crains rien;
J'en voi la conſéquence. Il eſt vrai c'eſt mon pere.
C'eſt perdre le reſpect, mais pour moi trop ſévere,
Pourquoi me réduit-il à cette extrêmité?
Oüi, je me veux vanger de cette dureté,
Après tout, mon deſſein ne fait tort à perſonne,
Sur un bien que de droit ma naiſſance me donne.
Par avance voler ma légitime part.
C'eſt prendre un peu plûtôt ce que j'aurois plus tard.

FRONTIN, *à Géraſte.*

D'accord, rien n'eſt plus clair. Mais vous dont la naiſſance
N'a point de droit de voler cette part par avance,
Vous ſentez-vous aſſez de réſolution,
Pour faire ce qu'il faut dans cette occaſion?

GERASTE.

Moi? je ſçai ce que c'eſt que de voler un pere
A quatorze ans je fis même choſe à ma mere.
Dans le trafic mon pere eſpérant m'élever,
Me mandoit qu'au plûtôt j'alaſſe le trouver,

Pour aller avec lui faire un voyage en Perse.
Mais moi, qui n'avoit point de penchant au commerce,
Je formai le dessein de quitter mes parens.
Ayant pris à ma mere environ mille francs,
Le sort me conduisit du côté de la guerre,
Où bravant ce que craint le reste de la Terre,
En cent occasions, j'ai grace au Ciel appris,
A n'appréhender rien pour servir mes amis.

FRONTIN.

Peste! en beaux sentimens la guerre est instructive.
Orça, nous allons donc agir quoiqu'il arrive,
Car, pour Lysette, ardente à tout exécuter,
Nous n'avons pas besoin de la solliciter.
A cet air résolu que son front fait paroître,
A cette ardeur d'agir, elle nous fait connoître,
Que dans l'occasion prompte à se signaler,
Elle n'est ni d'humeur, ni fille à reculer.

LYSETTE.

N'en pense point railler.

FRONTIN.

Non, je te rends justice;
Depuis que dans ce siécle où regne l'artifice
Les femmes à fourber ont trouvé des appas

J'en ai vû punir cent qui ne te valoient pas.

LYSETTE.

C'eſt toi, qui le premier m'en as montré l'uſage.
Auſſi pour te payer de cet apprentiſſage,
J'eſpere que le Ciel favorable à ma voix,
Fera publiquement couronner tes exploits.

CLITANDRE.

Ne perdons point le tems en diſcours inutiles.

FRONTIN.

C'eſt bien dit. Employon-le à des ſoins plus fertiles.
Allez vous préparer, & revenez ici.

à Criſpin.

Tu demeures. Va donc te préparer auſſi.

CRISPIN.

Avant que de partir, apprens moi je te prie;
Frontin, ſi dans le cours de cette fourberie;
Quelque ſoufflet m'attend ?

FRONTIN.

Oh pour des ſoufflets non;
Va nous prenons la choſe un peu plus haut d'un ton.
Une paſſe au colet en eſt le prix.

CRISPIN.

Oh paſſe;

Car de tant de soufflets, tout-franc ma joüe est
lasse.

Il s'en va.

FRONTIN.

J'ai l'air sous cet habit d'un Mars en racourci.
Avec ce front soldat, rodons autour d'ici,
Une seconde fois du bon-homme de pere,
Nous aurons la cassette, &.... Mais avec son
frere
Je l'apperçoi qui vient. Sortons.

SCENE II.

Mr GUIGNON, Mr JEROME.

Mr GUIGNON.

Sans complimens,
Vous me voyez ici porteur des sentimens
De Monsieur des Moulins, pour fuïr la procedure:
Je viens sçavoir de vous si vous voulez conclure
Un accord avec lui, pour rompre le dédit
De quatre mille écus portez dans le susdit,
Il vous en donne deux payables dans une heure
Moyennant

Moyennant quoi vers vous, franc & quitte il
demeure;
Et dans un bon Ecrit que vous lui passerez,
De vos prétentions vous vous désisterez.
De faire cet effort vous sentez-vous capable?

JEROME.

La somme, dites-vous, dans une heure est
comptable?
Des douze mille francs, ce n'est que la moitié.
Mais, n'importe, en faveur de la bonne amitié
Que j'ai toujours pour lui, quoi qu'il ait pû
me faire,
Je n'ai de volonté que la sienne, mon frere.
Le Ciel m'en est témoin; oüi, charitablement
J'accepte le parti.

GUIGNON.

L'effort est grand vraîment.
Il viendra vous querir lui-même pour vous
rendre
Tous deux dans mon Etude, où je vais vous
attendre.
Adieu. *Il s'en va.*

JEROME.

Deux mille écus. Bon, c'est autant de pris.
Pour appaiser le trouble où flotent mes esprits,

Cet argent à propos... Mais que vois-je paroître ?
Que viens-tu faire ici ?

SCENE III.

Mr JEROME, FRONTIN.

FRONTIN.

De la part de mon maître
Et de la mienne aussi, je viens vous annoncer
Une guerre éternelle à ne jamais cesser.

JEROME.

Quoi ? Coquin...

FRONTIN.

Apprenez, chétive créature ;
Avant que d'en venir brusquement à l'injure,
A connoître les gens devant qui vous parlez.
Sous l'étendart de Mars nous sommes enrôlez,
Mon maître & moi. Soldats des pieds jusqu'à la tête,
Venez, petit bourgeois, venez d'un air honnête
Rendre pavillon bas, ce que vous devez tous,
Vous autres Casanniers, aux Soldats comme nous.

JEROME.

Toi Soldat. Ah vraîment le changement eſt drôle.
Pour épouſter un peu cet Amadis de gaule ;
Un bâton, un bâton.

FRONTIN.

Ah ventre, ah tête, ah mort ;
Bâtonner un Soldat! Lâche, arrête, ou ton ſort ;
Contre qui vieux Penard déja ma bile gronde ;
Pourroit bien ſans Trompette aller en l'autre monde.

JEROME.

Je te crains bien. Approche. Il faut qu'à tours de bras
Je te donne cent coups.

FRONTIN.

Ne vous y frotez pas.

JEROME.

Que n'ai-je quelque outil pour te caſſer la tête!
Mais n'importe, ces poings...

FRONTIN.

Ne ſoyez pas ſi bête.

JEROME.

Tu fuis, lâche, attens-moi, cette main que voilà ;
De ſoufflets...

FRONTIN.

N'allez pas vous joüer à cela.

JEROME.

Poltron!

FRONTIN.

Pauvre homme, allez je vous donne la vie.

JEROME.

Le vaillant Champion!

FRONTIN.

Mais je vous ſignifie;
Qu'avant qu'il ſoit demain vous ſçaurez qui je ſuis.

JEROME

Et que me feras-tu?

FRONTIN.

Craignez ce que je puis.

JEROME.

Qui moi te craindre?

FRONTIN.

Oüi, vous. D'un danger manifeſte
Vous êtes menacé. Je vous l'annonce.

JEROME.

Zeſte.

FRONTIN.

Pour vous porter au cœur les coups les plus profonds,
Vous ſerez attrapé par moi.

JEROME.

Je t'en répons,

FRONTIN.

Oüi, oüi, pour nous vanger de votre humeur avare,
Nous aurons la cassette encore un coup.

JEROME.

Tarare;

FRONTIN.

Ou demain, ou tantôt, ou ce soir, jour ou non,
Nous vivrons à gogo de votre argent.

JEROME.

Bon, bon.

FRONTIN.

Oüi, malgré vos bons bons, vos zestes, vos tarares,
Et vos je t'en répons, inhumains & barbares,
Mon maître, & moi, nous vous volerons, & ceci,
Est plus vrai, qu'il n'est vrai que vous êtes ici;

JEROME.

Oüi, malgré tes projets, tes soins & ta menace,
Je me moque de toi. Pour vous le cœur de glace,
Je vous ferai, ton maître & toi, pendre, & cela
Est plus vrai, qu'il n'est vrai, coquin, que te voilà.

FRONTIN.

Nous verrons qui de nous sera plus veritable.

JEROME.

C'est trop long-tems souffrir ta présence coupable,
Ote-toi de mes yeux, sors, Traître, ou ma fureur
Déchargera sur toi les chagrins de mon cœur,
Voyez comme de moi cet insolent se jouë ;
Mais si je le tenois...

SCENE IV.

JEROME, LYSETTE,

LYSETTE.

MOnsieur...

JEROME *lui donnant un soufflet.*

Coquin !

LYSETTE.

La jouë...

JEROME.

Quoi ! ce n'est pas Frontin qui se présente à moi ?
Et qui donc a reçû ce soufflet ? ah c'est toi.

N'importe, il n'eſt pas mal donné. Tu le mérites
Autant que lui du moins, à tes tours illicites
Ma main devoit cela.

LYSETTE, *Bas.*

Va, tu me le payras.

JEROME.

Qui te fait, inſolente, ici porter tes pas?
Oſe-tu bien encor y paroître effrontée?

LYSETTE.

J'y viens pour faire voir que je ſuis inſultée
A tort, & que ce nom ne m'eſt nullement dû,
Vous apprendre, Monſieur, que vous êtes perdu.

JEROME.

Moi?

LYSETTE.

Vous-même. Il ſe dreſſe un projet effroyable,
Un coup pernicieux, un complot déteſtable,
Contre vous.

JEROME.

Contre moi, Qu'eſt-ce donc?

LYSETTE.

Votre fils.
Avec Frontin le traître, & cinq ou ſix amis,
Veut cette nuit, pouſſé du Démon qui l'inſpire...
J'ai frémi de l'entendre, & je tremble à le dire.

JEROME.
Parle, ne me tiens point davantage en ſuſpens.
LYSETTE
Vous ſçaurez donc, Monſieur... Ah qu'eſt-ce que j'entens ?
JEROME.
Ce n'eſt rien.
LYSETTE.
Avec vous, s'il falloit qu'on m'eût vûë,
Ah, Monſieur, je ſerois une fille perduë.
JEROME.
Ne crains rien.
LYSETTE.
Il faut voir, pour m'ôter de ſouci;
Si quelqu'un n'eſt point là.
JEROME.
Non.
LYSETTE.
En cet endroit-ci
N'y voyez-vous rien ?
JEROME.
Non, on ne peut nous entendre.
Parle vîte.
LYSETTE.
Et de là ne peut-on nous ſurprendre ?
JEROME.
Encor moins.

LYSETTE.

Votre fils s'eſt enrollé Soldat,
Pour commettre ſur vous un horrible attentat,
Ayant de ſcélerats une infâme cohorte,
Il prétend cette nuit enfoncer votre porte,
Se montrer enyvré de la rage & du vin,
Dans votre appartement, les armes à la main;
Sans pitié vous lier aux pieds de votre couche,
Vous mettre ſans reſpect un bâillon dans la bouche,
Et d'une main impie, enlever à vos yeux
Ce qui ſe trouvera chez vous de prétieux.

JEROME.

L'exécrable coquin! quel œil, & quelle oreille!
Ciel! entendit jamais, ou vit choſe pareille?
Scélerat! à ce point peut-on être inſenſé?
Voilà dequoi Frontin m'a tantôt menacé.
Mais d'où ſçais-tu cela? dis. Par quelle tendreſſe.
Qui t'oblige à venir m'avertir?

LYSETTE.

Ma maîtreſſe.
Votre fils devant elle a tantôt réſolu
Ce malheureux projet. Le pouvoir abſolu,
Que tiranniquement il s'eſt aquis ſur elle,
L'oblige à ne lui rien répliquer; mais ſon zele,
Et l'horreur que lui cauſe une telle action,
Font qu'elle a pris pour vous de la compaſſion;

Voulant vous avertir de ce dessein infâme ;
Elle m'a commandé d'y venir.

JEROME.

La bonne ame !
Je ne l'aurois pas crû. Mais il faut promptement
M'opposer aux desseins de ce franc garnement.
Par un peu de prudence empêchons ce désordre
Et sans perdre de tems, allons-y donner ordre.

LYSETTE.

Où courez-vous ?

JEROME.

Je vais, avant qu'il soit plus tard,
Chercher un Commissaire, il sçaura de ma part,
Pour empêcher mon fils & son dessein d'éclore,
Le mettre à saint Lazare.

LYSETTE.

Ignorez-vous encore.
Que ses amis & lui, sont comme en garnison,
Et n'abandonnent pas de l'œil cette maison.
A peine suis-je entrée ici sans être vûe,
En divers pelotons ils occupent la ruë :
Deux ici. Quatre là. Huit autour du logis,
Rodent le nez couvert chacun d'un manteau gris.
S'ils vous voyent sortir à présent, chose sûre,
Ils ne feroient non plus de façon, je vous jure,

De vous percer le teſt d'un coup de piſtolet,
Qu'un Rotiſſeur en fait de tüer un poulet.

JEROME.

Que faire ? où donc aller ? helas ! que deviendrai-je ?

LYSETTE.

Nous n'avons qu'un moyen pour détourner ce piége,
Le voici. Ma maîtreſſe & moi, de mon avis,
Voulons abſolument rompre avec votre fils.
Pour cela, dès tantôt ſans tarder davantage,
Prenant l'occaſion de ce remûmenage,
Nous nous abſenterons toutes deux du logis,
Pour reprendre demain le chemin du païs.
Comme votre fils l'aime avec grande tendreſſe,
Appliquant tout ſon ſoin à chercher ma maîtreſſe,
Il abandonnera celui de vous voler.
A la Juſtice alors vous pourrez ſeul aller.
Monſieur, & prudemment le faiſant mettre en cage.
Nous pourrons en repos achever le voyage.

JEROME.

C'eſt bien dit. Que le Ciel daigne allonger vos jours ;
Sans vous, je me voyois hors d'eſpoir, de ſecours.
Les bonnes gens !

LYSETTE.

Je vais ſans davantage attendre ;
Diligemment porter chez un Orfévre & vendre
Cet Anneau, pour partir & prendre les devans.
Au premier qui voudra l'acheter je le vends
A bon marché,

JEROME.

Voyons cet Anneau.

LYSETTE.

Ma Maîtreſſe
Dit qu'il eſt d'un grand prix ; mais comme le tems preſſe,
Je voudrois en trouver quatre ou cinq cens écus.

JEROME *bas.*

Quatre ou cinq cens écus : il en vaut mille & plus,
Achetons-le.

LYSETTE.

Donnez que j'aille au Lapidaire ;

JEROME.

Non n'allez pas plus loin, je ferai votre affaire.

LYSETTE.

Qui, vous ?

JEROME.

Oüi, le plaiſir que vous m'avez rendu

N'a point été femé dans un païs perdu.
J'ai de l'honneur.

LYSETTE.

Hélas! on le voit fans rabattre.
Donner cinq cens écus..

JEROME.

Non les cinq, mais les quatre;
Je vais vous les compter.

LYSETTE.

Ah que vous êtes bon!
Mais qu'eft-ce que j'entens? c'eft votre fils.

JEROME.

Non, non.

LYSETTE.

Cachez-moi, s'il vous plaît, ou bien je fuis perduë.

SCENE V.

GE'RASTE, *en Commiffaire*; CLITANDRE, *en Clerc*, FRONTIN & CRISPIN *en Sergens*, JEROME, LYSETTE.

GE'RASTE *à Jerome.*

MOnfieur, fi fans refpect je m'offre à votre vûë,
Pardonnez-moi, j'y fuis forcé par mon devoir,

Ma robe à vos regards explique mon pouvoir.
Une fille d'honneur vient d'être assassinée.
Celle qui de ce coup horrible est soupçonnée
Fait, à ce qu'on m'a dit, son azile chez vous.
Je viens pour l'y chercher.

JEROME.

Volontiers, devant tous.
Je n'en ai, je proteste, aucune connoissance.
Cherchez-la.

GE'RASTE *voyant Lysette.*

Cette fille a grande ressemblance.
A celle que l'on vient de me dépeindre.

LYSETTE.

Moi?

GE'RASTE.

Toi? sans dissimuler parle de par le Roi.
Autrement.....

LYSETTE.

Hé, Monsieur, ne faites rien de grace,
Je vai tout avoüer. Oüi, c'est moi dont l'audace,
Au sein de ma Maîtresse a porté le poignard,
Mais c'est par le conseil d'un autre, un autre a part
Au coup.

GE'RASTE.

Qui t'a portée à cette rage extrême?

LYSETTE.

C'eſt ce maudit Vieillard.

GE'RASTE.

Monſieur?

LYSETTE.

Oüi.

JEROME.

Moi?

LYSETTE.

Vous même.

JEROME.

Oh Ciel! peut-on mentir...

GE'RASTE.

Paix, laiſſez-la parler.

LYSETTE.

Non, je ne veux plus rien, Monſieur, diſſimuler.
Son fils éperdûment adoroit ma maîtreſſe.
Pour ôter à ſes yeux l'objet de ſa tendreſſe,
Le Traitre m'inſpira le barbare deſſein,
Ainſi que j'ai fait, de lui percer le ſein,
Moïennant mille écus dont il m'a fait promeſſe;
Il m'avoit demandé l'Anneau de ma maîtreſſe.
Après le crime fait, pour n'en pouvoir douter,
Il le tient, & l'argent qu'il alloit me compter,

JEROME.

Ah quelle fauſſeté, Monſieur, pouvez-vous croire...

GE'RASTE.

Non. A dire le vrai, l'action est si noire,
A votre air vénérable elle convient si peu,
Que mon cœur en secret rejette son aveu,
Et je ne vous croi point l'ame si criminelle;
Mais comme cependant l'apparence est pour
elle,
Je ne puis au récit qu'elle vient de conter,
Me dispenser, Monsieur, de vous faire arrêter.
Hola, Sergens, à moi.

JEROME.

Monsieur, je vous proteste
Que je puis devant vous confondre cette peste.
Ecoûtez.

GE'RASTE.

Je ne puis.

JEROME.

Comment donc? on la croit.
Quand...

GE'RASTE.

La Justice est juste, elle vous fera droit;
Mais la formalité, quoi qu'on s'en formalise,
Veut avant, qu'en prison, Monsieur, je vous
conduise,
Que dans votre maison je fasse tout sceler,
Ma charge me l'ordonne, & je vais y voler.

Vous

Vous, Sergent & Recors, dont la foi m'est
connuë,
Prenez vos prisonniers, & gardez-les à vûë,
Jusques à mon retour. Vous, suivez-moi,
mon Clerc,

Il s'en va avec Clitandre qui est déguisé en Clerc.

JEROME.

Sorciere, ame damnée, infâme qui me perd,
Qui t'oblige à cracher ton venin sur ma vie,
Souffrez que je la tuë, ou que je l'estropie.
Hé, Monsieur le Sergent, permettez qu'à mon
choix.
Je vous lui...

CRISPIN.

Je n'entens point du tout le François.

JEROME.

Vous le parlez pourtant.

CRISPIN.

J'en sçai bien le langage,
Mais je ne l'entens point.

JEROME.

Ah quel tourment! j'enrage,
Monseigneur le Recors entendez-vous ma
voix?

FROTIN *baragoüine.*

JEROME.

Plaît-il ?

FRONTIN. *Continuë son baragoüin.*

JEROME.

J'aimerois mieux avoir deux Iroquois

Hélas ! qui me pourra tirer de cette peine ?
Mais voici du secours que mon bonheur m'amene.
Ah Monsieur, qu'à propos vous venez dans ces lieux,
On me charge, on m'impute un forfait odieux.

SCENE DERNIERE.

Mr DES MOULINS, Mr JEROME, LYSETTE, FRONTIN, CRISPIN.

DES MOULINS.

Comment ?

LYSETTE *bas.*

Cet homme ici vient mal.

JEROME.

Cette Mégere,

Aprês avoir tué une fille étrangere,

Sous l'ombre de venir me vendre cet Anneau,
M'accuse de son crime, & m'en fait le boureau.

DES MOULINS.

Que vois-je? quel Anneau se présente à ma vûë!

LYSETTE *bas.*

Ne nous effrayons point, montrons-nous résoluë.

DES MOULINS *à Jerome.*

Par quel sort cette bague est-elle dans vos mains?

JEROME.

Demandez-lui, pour moi j'ignore ses desseins.

LYSETTE *bas.*

Soûtenons jusqu'au bout ce tragique mystere.

DES MOULINS *à Lysette.*

D'où te vient cet Anneau?

LYSETTE.

D'une fille étrangere.

DES MOULINS.

Comment s'appelle-t-elle?

LYSETTE.

Elmire.

DES MOULINS.

Justes Cieux!
Hé, dis-moi, cette fille est elle dans ces lieux?

LYSETTE.

Oüi.

DES MOULINS.

D'où vient?

LYSETTE.

Elle & moi venions avec sa mere,
Nous rendre dans Paris par l'ordre de son pere;
Contre un écüeil sur mer le Navire échoüa,
Nous gagnâmes le bord, la mere se noya.
Toutes deux à Paris nous avions sçû nous rendre.
Le hazard nous fit voir son fils, nommé Clitandre,
Il aima ma maîtresse, elle à son tour l'aima.
Contre ces feux naissans ce fou ce gendarma,
Il me gagna sous main pour leur être contraire,
Et je l'ai fait mourir enfin pour lui complaire,

DES MOULINS.

La pauvre fille est morte!

LYSETTE.

Elle est morte, & voila
Le crime que ma fait commettre ce chien-là.

DES MOULINS *à Jerôme.*

Monstre issu de l'enfer, assassin, parricide,
Sçai-tu de qui, méchant, tu t'es fait l'homicide
Aprens que cette fille, ô Ciel! qui l'auroit crû,
Immolée à ta rage, est ma fille, ta bru.

LYSETTE.

Votre fille !

DES MOULINS.

Oüi ma fille.

LYSETTE.

Et vous êtes son pere ?

DES MOULINS.

Oüi C'est moi qui donna cette bague à sa mere,
Lors que je l'épousai dans Rome, où mon malheur
M'avoit pour trafiquer fait suivre un grand Seigneur,
Desirant voir ma femme & mes enfans en France,
De cet homme maudit je cherchai l'alliance.
Mais, malheureux, il faut...

FRONTIN *ôtant sa barbe.*

Doucement, doucement ;
Ne portez pas plus loin votre ressentiment,
Votre fille est vivante.

DES MOULINS.

Elle vit?

FRONTIN.

Chose sûre.

DES MOULINS.

Pourquoi feindre sa mort, dis?

FRONTIN.

Pour une avanture
Que vous allez ſçavoir.

JEROME.

Le Recors eſt Frontin.

FRONTIN.

Oüi, pour vous détromper, je me démaſque enfin,
Nous voulions vous voler, c'étoit là le miſtere.

JEROME.

Comment.

FRONTIN.

Votre fils fait le Clerc du Commiſſaire;
Le Commiſſaire même eſt Géraſte.

DES MOULINS.

Mon fils?

FRONTIN.

Oüi lui. Pour être tous enſemble réunis.
Va querir promptement ta Maîtreſſe, Lyſette.

LYSETTE.

J'y cours.

JEROME.

Montons là-haut pour ſauver ma caſſette.

FRONTIN.

Allons. Là mieux qu'ici vous pourrez tout ſçavoir,
Et puis de nos amans vous remplirez l'eſpoir.

FIN.

LES
FRAGMENS
DE
MOLIERE,
COMEDIE.

PERSONNAGES.

LIGNON.

JOURDAIN.

PIERROT.

CHARLOTE.

GUSMAN.

LE JUGE.

SILVESTRE.

D. JOUAN.

Mr DIMANCHE.

LES



LES FRAGMENS DE MOLIERE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JOURDAIN, LIGNON.

LIGNON.



Amour, que tu agites mon esprit de diverses inquiétudes!

JOURDAIN.

Charlote, belle Charlote?

LIGNON.

Pourquoi, cruel Amour...

JOURDAIN.

Si l'ardeur de la flâme...

LIGNON.

Faut-il que tu mettes la joie...

JOURDAIN.

Que de tes beaux yeux par leurs lumieres...

LIGNON.

A tourmenter les cœurs...

JOURDAIN.

Ont jetté dans mon ame...

LIGNON.

Que tu soûmets à ton empire...

JOURDAIN.

Peut-être assez heureuse...

LIGNON.

Si...

JOURDAIN.

Pour...

LIGNON.

Si tu veux montrer ton pouvoir...

JOURDAIN.

Pour obtenir de tes bontez...

LIGNON.

En nous forçant d'aimer...

JOURDAIN.

Le bonheur où j'aspire....

LIGNON.

Pourquoi ne fais-tu pas...

JOURDAIN.

Les plus heureuses destinées...

LIGNON.

Qu'on aime avec plaisir...

JOURDAIN.

N'égaleront point ma fortune...

LIGNON.

Et par quelle..

JOURDAIN.

Mais si toute...

LIGNON.

Et par quelle raiſon, dy moi...

JOURDAIN.

Mais ſi toute mon ardeur.

LIGNON.

Veux-tu que tes moindres plaiſirs...

JOURDAIN.

Tous mes ſoins & tous mes reſpects...

LIGNON.

Soient achetez de tant de peine...

JOURDAIN.

Ne peuvent te fléchir....

LIGNON.

Que les douc...

JOURDAIN.

Ote-toi de là, ne vois-tu pas bien que tu m'interromps ?

LIGNON.

Je voi que tu m'interromps de même.

JOURDAIN.

Oüi ; mais je ſuis un amant qui ai beſoin de cette place pour ſoûpirer.

LIGNON.

Je ſuis auſſi un amant qui ai affaire de ce lieu-ci pour rêver à mon amour.

JOURDAIN.

Vous êtes amant ?

LIGNON.

Oüi ?

JOURDAIN.

Peut-on vous demander, Paſteur, qui eſt la Bergere que vous aimez ?

LIGNON.

Helas ! Paſteur, la perſonne la plus aimable qui ſoit en ce Païs.

JOURDAIN.

Vous l'appellez ?

LIGNON.

La Nimphe Charlote.

JOURDAIN.

Eh ?

LIGNON.

Comment?

JOURDAIN.

Vous vous moquez.

LIGNON.

Moi!

JOURDAIN.

Oüi.

LIGNON.

Plût au Ciel que je me moquasse, & que cela ne fût point vrai!

JOURDAIN.

Vous aimez la Nymphe Charlote, fille du Notaire du Village?

LIGNON.

Fille du Juge du Village.

JOURDAIN.

Promise au Marinier Pierrot?

LIGNON.

Au Marinier Pierrot.

JOURDAIN.

Ah!

LIGNON.

Quoi?

JOURDAIN.

Je l'aime aussi.

LIGNON.

Vous l'aimez aussi, Pasteur?

JOURDAIN.

Oüi, Pasteur; mais puis je sçavoir le nom de mon rival?

LIGNON.

Je m'appelle Lignon.

JOURDAIN.

Et moi, Pasteur, je m'appelle Jourdain.

LIGNON.

Hélas, faut-il que deux fleuves soient réduits à se couper la gorge ensemble?

JOURDAIN.

Et pourquoi cela?

LIGNON.

Pour voir qui de nous deux demeurera son amant.

JOURDAIN.

Il y a des remedes plus humains que cela, si nous voulons nous en servir.

LIGNON.

Et quels?

JOURDAIN.

Oüi, avez-vous déclaré votre amour?

LIGNON.

Non.

JOURDAIN.

Allons chercher ce rare objet, pour le prier de choisir de nous deux; & celui qui sera refusé, pourra se pendre après, s'il le veut.

LIGNON.

Je consens à cela. Mais la voici.



SCENE II.

LIGNON, JOURDAIN, CHARLOTE.

JOURDAIN.

BElle Nymphe, vous voyez ici deux Fleuves, tous deux amoureux de vous.

LIGNON.

Oüi, nous sommes deux pauvres amans nécessiteux. qui viennent à votre porte vous demander l'aumône de vos bonnes graces.

JOURDAIN.

Nous venons mettre entre vos mains notre different amoureux.

LIGNON.

Vous pouvez regarder, Bergere, qui de moi ou de lui vous voulez accepter.

CHARLOTE.

N'avez vous point vû Pierrot ? Je ne sçai où il est depuis ce matin qu'il s'est mis en mer avec la chaloupe.

JOURDAIN.

Ah, trois & quatre fois belle & trop belle Beauté, nous n'avons rien vû ici que le mérite des perfections de vos avantages.

LIGNON.

Cela est vrai, belle Nymphe.

CHARLOTE.

Pierre ne veut point que j'entende tout cela, & il m'a dit qu'il battra tous ceux qui m'en parleront.

JOURDAIN.

Cela ſeroit bien crüel, belle Nymphe, que nous fuſſions battus pour vos beaux yeux.

LIGNON.

Cela eſt vrai, belle Nymphe.

JOURDAIN.

Paſteur, pour ne point faire de jalouſie entre nous, baiſons lui chacun une main.

CHARLOTE.

Pour ne point faire de jalouſie entre vous, voilà chacun un ſoufflet.

LIGNON.

Ah, Bergere, le Ciel vous a-t-il faite ſi charmante pour être ſi crüelle?

JOURDAIN.

Ah, mon pauvre Lignon!

LIGNON.

Ah, mon pauvre Jourdain!

JOURDAIN.

Pauvres Fleuves méprisez!

LIGNON.

Il ſe faut pendre après cela.

JOURDAIN.

Tu as raiſon, mon pauvre Fleuve, vien que je te pende le premier, & tu me pendras après.

LIGNON.

Non, ne nous pendons point. Je trouve que pour notre diſgrace ce n'eſt pas aſſez de ſe pendre.

JOURDAIN.

Ah! voici nôtre rival; retirons-nous, Paſteur, de peur de quelques démêléz.

LIGNON.

Cela eſt vrai, Paſteur.

SCENE III.

CHARLOTE, PIERROT.

CHARLOTE.

PArgué, Pierrot, tu t'es donc trouvé là bien à point?

PIERROT.

Parguenne il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'une épingle qu'ils ne se sayent nayez tous deux.

CHARLOTE.

C'est donc le coup de vent damatin qui les a renvarsez dans la Mar.

PIERROT.

Aga quien, Charlote, je m'en vas te conter tout fin droit comme cela est venu. Car, comme dit l'autre, je les ai le premier avisez, avisez le premier je les ai: Enfin j'esquions sur le bord de la mar moi & le gros Lucas, & je nous amusions à batifoler avec des motes de tarre, que je nous jequions à la teste; car comme tu sçais bian, le gros Lucas aime à batifoler, & moi par foüas je batifole itou; en batifolant donc, pisque batifoler y a; j'ai aparçû de tout loin queuque chose qui groüilloit dans lïau, & qui venoit comme envars nous par secousse. Je voyais ça fixiblement, & pis tout d'un coup je voyais que je ne voyais plus rian. Ah Lucas, çai-je fait, je pense qua ula des hommes qui n'ageant là bas.

Voire, ce m'a-t il fait, t'as éte au trépassement d'un chat, tas la vûe trouble. Pasanguenne çai-je fait, je n'ai point la vûe trouble, ce sont des hommes, point du tout, ce m'a-t'il fait, tas la barlüe; veux-tu gager, çai-je fait, que je n'ai point la barlüe, ç'ai-je fait, & que ce sont deux hommes, çai-je fait, qui nageant droit ici; çai-je fait morguenne, ce m'a-t'il fait, je gage que non; oça, çai-je fait, veux-tu gager dix sols, que, si je le veux bian ce m'a-t'il fait, & pour te montrer, vela argent sur jeu, ce m'a t'il fait; moi je n'ai été ni fou ni étourdi, j'ai bravement bouté à tarre quatre pieces tapées, & cinq sols en double, jarniguenne aussi hardiment que si j'avois avalé un varre de vin; car je sis hazardeux, moi, & je vas à la débandade, je sçavas bien ce que je faisais pourtant, queuque gniais. Enfin donc je n'avons pas pû tôt eu gagé, que j'avons vû les deux hommes tout à plein qui nous faisians signe de les aller querir, & moi de tirer auparavant les enjeux. Allons Lucas, çai-je dit, tu vois bien qu'ils nous appellons, allons vîte à leurs secours. Non, ce m'a-t'il dit, ils m'ont fait pardre, adonc tant y a qu'à la parfin, pour faire court, je l'ai tant sarmonné que je nous sommes bouté dans une barque, & pis j'avont tant fait cahin caha, que je les avons tiré de liau, & pis je les avons mené cheu nous auprès du feu, & pis ils se sont dépoüillez tous nuds pour se sécher, & pis il en est venu encore deux de la même bande, qui s'étians sauvez tous seuls. Vela justement Charlote comme tout ça s'est fait.

CHARLOTE.

Il y en a donc un, Pierrot, mieux fait que les autres.

PIERROT.

Oüi, c'est le maître. Il faut que ce soit qũeuque gros Monsieu; car il a du dor à son habit, tout depis le haut jusqu'en bas, & ceux qui le servons sont des Monsieux eux-mêmes, & stanpandant tout gros Monsieu qu'il est, il se feroit ma figue noyé, si je n'avieme été là.

CHARLOTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh, parguenne sans nous il en avoit pour sa mene de feuve.

CHARLOTE.

Est-ce qu'il est encore tout nud, Pierrot?

PIERROT.

Nanain, ils l'avon r'habillé devant nous. Mon Dieu, je n'en avois jamais vû s'habiller, que d'histoire & d'angin gorniaux ils boutons, ces Messieus-là: Je me pardrois là-dedans, pour moi, & j'étois tout ébaubi de voir ça: Tien Charlote, ils avons des cheveux qui ne tenans point à leurs têtes, & ils boutons ça après tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant des chemises qui ant des manches où j'entrerien tout brandi toi & moi. En lieu d'audechausse ils portons un garderobe aussi large que d'ici à Pâques. En lieu de pourpoint, de petites brassieres qui ne leur venons pas jusqu'au brichet; & en lieu de rabat, un grand mouchoir de cou à risiau, avec quatre grosses houpes de linge qui leur pendon sur l'estomac,

Ils avon itou d'autres petits rabats au bout des bras, & parmi tout ça tant de riban que c'est grande piquié. Il n'y a pas jusqu'aux souliez qui n'en soiont tous farci, tout depuis un bout jusqu'à l'autre ; & ils sont faits d'une façon que je me romprois le cou aveuc.

CHARLOTE.

Il faut que j'aille voir un peu ça.

PIERROT.

Oh, écoute un peu auparavant, Charlote, j'ai queuque chose à te dire moi.

CHARLOTE.

Qu'est ce que c'est ?

PIERROT.

Vois-tu Charlote, il faut, comme dit l'autre, que je débonde mon cœur, je t'aime tu le sçais bian, & je somme pour être mariez ensemble ; mais mordienne je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTE.

Qu'est-ce donc qu'il y a ?

PIERROT.

Il y a que tu me chagrines l'esprit, franchement.

CHRLOTE.

Comment donc ?

PIERROT.

Testedienne, tu ne m'aime point.

CHARLOTE.

N'est-ce que ça ?

PIERROT.

Oüi, ce n'est que ça, & c'est bian assez.

CHARLOTE.

Mais tu me dis toûjours la même chose.

PIERROT.

Je te dis toûjours la même chose, parce que c'est toûjours la même chose, & si ce n'étoit pas toûjours la même chose, je ne te dirois pas toûjours la même chose.

CHARLOTE.

Que veux-tu?

PIERROT.

Jernidienne je veux que tu m'aimes.

CHARLOTE.

Est-ce que je ne t'aime pas?

PIERROT.

Non, tu ne m'aime pas, & si je fais tout ce que je pis pour ça. Je t'achette sans reproche des ribans à tous les maciez qui passon. Je me romps le cou à t'allé dénicher des marles. Je fais joüer pour toi les Vieilleux quand se vient ta Fête, & tout ça comme si je me frapois la tête contre un mur. Vois-tu, ça n'est ni bian ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimon.

CHARLOTE.

Mais je t'aime aussi.

PIERROT.

Oüi, tu m'aime d'une belle dégaine.

CHARLOTE.

Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme on fait quand on aime comme il faut.

CHARLOTE.

Mais je t'aime comme il faut.

PIERROT.

Non, quand ça est, ça se voit, & l'an fait mille petites singeries, quand on les aime du

bon cœur. Regarde la grosse Thomasse, comme alle est assotée du jeune Robain, alle est toujours entour de lui à l'agasser, & ne le laisse jamais en repos, toûjours alle lui fait queuque niche, ou ly baille quelque taloche en passant; & l'autre jour qu'il étoit assis sur un escabeau alle fut le tirer de dessous ly, & le fit choir tout de son long par tarre. Jarny vela où on voit les gens qui aimon; mais toi tu ne me dis jamais mot; tés toûjours là comme une vrai souche de bois, & je passerois vingt fois devant toi que tu ne te groüillerois pas pour me bailler le moindre coup, ou me dire la moindre chose. Ventredienne ça n'est pas bian après tout, & tés trop froide pour les gens.

CHARLOTE.

Dame c'est mon hymeur, on ne peut pas me refondre.

PIERROT.

Il n'y a hymeur qui tienne, quand l'an a de l'amitié pour les parsonnes, on en donne toûjours queuque petite signifiance.

CHARLOTE.

Hé bien, laisse-moi en repos, & vas en chercher quelque autre.

PIERROT.

Hé bian, vela pas mon conte; testigué si tu m'aimois me dirois-tu ça?

CHARLOTE.

Qu'est-ce que tu viens aussi me tarabuster l'esprit?

PIERROT.

Morgué, queu mal te fais-je? je ne te demande qu'un peu plus d'amiquié.

CHARLOTE.

Et bien va, ça viendra sans y songer.

PIERROT.

Touche donc là Charlote.

CHARLOTE.

Et bien tien.

PIERROT.

Promets-moi que tu tâcheras de m'aimer davantage.

CHARLOTE.

Hé, Pierrot, est-ce-là ce Monsieu ?

PIERROT.

Oüi, le vela.

CHARLOTE.

Helas ç'eût été dommage qu'il eût été noyé.

PIEERROT.

Je revian toute à l heure, je m'en vai boire chopine, pour me rebouter tant soit peu de la fatigue que j'ai eûë.

SCENE IV.

D, JUAN, GUSMAN, CHARLOTE.

GUSMAN.

PAr ma foi il semble que nous n'ayons jamais bû que du vin, & nous voilà aussi bien remis que si de rien n'avoit été; mais, Monsieur, dites-moi un peu, s'il vous plaît, tous ces vœux que nous avons faits avec tant d'ardeur dans le péril sur la Mer, seront-ils exécutez avec la même ?

D. JUAN.

Tais-toi. Ah la jolie Perſonne, Guſman.

GUSMAN.

La peſte le joly tendron.

D. JUAN.

Il faut l'aborder. Comment ma belle, un lieu ſi ſauvage produire une perſonne comme vous? Ah, vous n'êtes point pour habiter les deſerts. Regarde Guſman qu'elle eſt bien priſe.

GUSMAN.

Eſt-ce que vous voudriez, ma belle, demeurer toute votre vie dans un lieu pauvre & inhabité comme celui-ci?

CHARLOTE.

Ho, Monſieur, il y a bien des filles & des garçons dans nôtre hameau.

D. JUAN.

Il faut que vous quittiez une ſi triſte demeure.

CHARLOTE.

Oh, Monſieur, mon pere me vouloit marier au gros Lucas, mais ma mere n'a pas voulu, à cauſe qu'il me falloit aller demeurer à trois lieuës d'ici avec lui.

D. JUAN.

Sa ſimplicité me charme: Et qui eſt-il votre pere?

CHARLOTE.

Il eſt Juge d'ici.

D. JUAN.

Vous êtes fille aſſeurément à votre âge;

CHARLOTE.

On me va marier.

D. JUAN.

Et à qui, ma belle?

CHARLOTE.

A Pierrot qui demeure auprès de cheux nous.

D. JUAN.

Quoi, Pierrot aura ce bonheur-là : Pierrot possedera ce trésor ? non, non, vous n'êtes point destinée pour Pierrot, un rustique, un vilain ; il vous faut un homme comme moi qui vous fasse brave, qui... comment vous appellez-vous?

CHARLOTE.

Charlote, Monsieur.

D. JUAN.

Fi, il faut qu'on ne parle à vous qu'avec respect, & qu'on vous appelle Madame ; n'aimeriez-vous pas mieux être avec moi ? car, belle Charlote, je vous aime passionnément.

CHARLOTE.

O Monsieur, vous ne voudriez pas aimer une petite fille comme moi.

GUSMAN.

Si fait, si fait, je vous en répons.

CHARLOTE.

Mais, Monsieur, il faut demander à ma mere.

GUSMAN.

Il est homme d'ordre, & fera les choses dans les formes.

CHARLOTE.

Et si il ne faut pas que Pierrot le sçache, car il se fâcheroit.

GUSMAN.

Mon Maître est secret.

D. JUAN.

Pour moi je suis enchanté, quelle taille! tournez-vous un peu, elle est charmante.

CHARLOTE.

O Monsieur, quand j'ai mes habits des Dimanches.

D. JUAN.

Ah les belles dents, montrez-les-moi encore de grace; quel rang de perles, quelles, mains, elles sont faites au tour; quelle blancheur!

CHARLOTE.

O Monsieur, si j'avois sçû ça, je les aurois lavées ce matin avec du son, elle seroient bien plus blanches.

D. JUAN.

Ma belle enfant souffrez qu'un baiser...

CHARLOTE.

O Monsieur, ma mere m'a dit qu'il ne falloit pas baiser les hommes, je ne baise pas seulement Pierrot.

D. JUAN.

Tant mieux, ma belle, tant mieux, abandonnez-moi seulement votre main; je ne me sens pas de joye, & rien n'égale le ravissement où je suis.



SCENE V.

D. JUAN, GUSMAN, PIERROT, CHARLOTE.

PIERROT.

TOut doucement, Monsieur, tenez-vous, s'il vous plaît, vous vous échauffez trop, & vous pourriais gagner la puresie.

D. JUAN.

Qui m'amenne ici cet impertinent?

PIERROT.

Je vous dis qu'où vous teniais, & que vous ne caressiais pas nos accordées.

D. JUAN.

Ah que de bruit.

PIERROT.

Jarnidienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTE.

Laisse-le faire aussi, Pierrot.

PIERROT.

Comment, que je le laisse faire; je ne veux pas moi.

D. JUAN.

Ah....

PIERROT.

Testedienne, parce que vous êtes Monsieu, vous viendrez caresser nos femmes à notre barbe; allez-vous-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hen.

PIERROT.

Hen ? Tastigué ne me frappez pas. Oh, jarnigué, ventregué, palsangué, mordienne, ça n'est pas bien de battre les gens, & ce n'est pas là la récompense de vous avoir sauvé d'être noyé.

CHARLOTE.

Pierrot ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'est une vilaine, toi, d'endurer qu'on te cajolle.

CHARLOTE.

Il n'y a pàs de quoi te bouter en colere.

PIERROT

Quement, jarny, tu m'es promise.

CHARLOTE.

Est-ce que tu és fâché, Pierrot, que je devienne Madame ?

PIERROT.

Jarnigué, oüi, j'aime mieux te voir crever que de te voir à un autre.

CHARLOTE.

Va, va, Pierrot, tu porteras des fromages cheux-nous.

PIERROT.

Ventredienne je n'y en porterai jamais ; quand tu m'en poirois deux fois autant qu'un autre ; est-ce donc comme ça que t'écoute ce qu'il te dit ? morguienne, si j'avois sçû ça tantôt, je me serois bien gardé de le tirer de liau, & je lui aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN.

Qu'est-ce que vous dites ?

PIERROT.

Jarniguienne, je ne crains parsonne.

D. JUAN.

Attendez-moi un peu.

PIERROT.

Je me mocque de tout, moi.

D. JUAN.

Voyons cela.

PIERROT.

J'en avons bian vû d'autres

GUSMAN.

Eh ! laissez-le faire, mon pauvre garçon, & ne lui dites rien.

PIERROT *lui donnant un soufflet.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN.

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarny, je vas dire à ton pere tout ce ménage-ci.

D. JUAN.

Ah, Gusman, je suis épris de cet aimable enfant ; mais que je crains qu'elle ne reçoive quelque rude réprimande pour moi.

GUSMAM.

Tout de bon, vous tient-elle au cœur ?

D. JUAN,

Oüi, Gusman, & je craindrois plus que la mort qu'elle fût querellée de son pere.

GUSMAN.

Ecoûtez, pour servir votre passion, vous sçavez que j'ai accoûtumé d'entreprendre bien des choses ; laissez-moi faire, j'ai déja bû avec son pere, & ce sont de ces bonnes gens qui font connoissance en deux verres de vin. J'imagine une piece assez plaisante pour l'intimider & l'empêcher de quereller sa fillle.

Reposez-vous sur moi ; je lui vai mettre mon camarade en tête, & de la façon dont je conduirai la chose, je vous promets de servir votre amour. Allons seulement faire un doigt de collation.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE JUGE, CHARLOTE.

CHARLOTE.

MOn pere, pourquoi me tourmentez-vous ? Est-ce ma faute si j'aime mieux ce Monsieur que ce gros vilain Pierrot que vous me voulez donner.

LE JUGE.

Allons, petite baboüine, allons, vous aimez donc les Monsieur : oh je vous apprendrai que les Monsieur ne sont pas pour vous ; & que vous n'êtes pas pour eux. Rentrez au logis, & qu'il ne vous arrive plus de songer à d'autres qu'à Pierrot, c'est lui qui sera mon gendre, il a bon mestier, & vous ne sçauriez mourir de faim avec lui. Adieu, qu'on ne m'en souffle pas seulement un petit mot. Voyez-

vous il leur faut des godeluriaux, de ces petits muguets bâtis comme des poupées, avec leurs grands cheveux & leurs petites épées ; non fera, non fera, votre Monsieur, le Monsieur ne sera pas pour vous, ma fille. Ah voici son valet de chambre, c'est le plus honnête de tous, celui-là, car dès le matin nous avons bû ensemble.

SCENE II.

GUSMAN, LE JUGE.

LE JUGE.

MOnsieur Gusman, je suis le vôtre ; comment vous va ?

GUSMAN.

Fort bien, Monsieur ; je vous cherchois.

LE JUGE.

Qui a-t-il pour votre service ? Vous êtes un brave homme, vous ? & de toute vôtre bande, vous êtes celui que j'aime le mieux.

GUSMAN.

Monsieur, je vous suis bien obligé, & aussi en récompense je vous viens avertir de quelque petite chose qui vous touche.

LE JUGE.

Moi ?

GUSMAN.

Vous-même.

LE JUGE.

Et qu'est-ce que ce seroit ?

GUSMAN,

Et ce n'eſt qu'une bagatelle ; mais il eſt toûjours bon d'y prendre garde.

LE JUGE.

Dites-moi donc, je vous prie, ce que c'eſt ?

GUSMAN.

C'eſt que l'on vous veut tuer :

LE JUGE.

Me tuer !

GUSMAM.

Oüi ; mais cela ne ſera rien : c'eſt un drôle qui prend avec un peu trop de chaleur les interefts de mon Maître contre vous, touchant votre fille ; mais je lui ai bien dit ſon fait : ce n'eſt pas qu'il eſt méchant comme un diable, & quand il a réſolu quelque choſe, il faut que cela ſoit ; mais je lui ai bien juré que s'il mésarrivoit de votre perſonne, je ſçaurois bien vous en venger tôt ou tard ; c'eſt pourquoi vous n'avez que faire de craindre.

LE JUGE.

Et oüi da ; mais s'il m'alloit tuer ſans vous avertir, je ne laiſſerois pas que d'être mort.



SCENE III.

LE JUGE, SILVESTRE, GUSMAN.

GUSMAN.

CHut, ne faites point semblant de rien; & vous tenez un peu à l'écart, le voici; vous allez entendre comme je lui vai parler.

SILVESTRE.

Gusman, fai-moi connoître un peu le Juge de ce lieu, qui est le pere de cette jolie Charlote.

GUSMAN.

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut empêcher que mon Maître l'épouse, & qu'il se vante de le poursuivre par Justice.

GUSMAN.

Il est vrai qu'il ne veut pas consentir à ce mariage, parce que sa parole est engagée à un autre.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre, si-je le trouve je le veux échigner, deussai-je être roüé vif.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, c'est un honnête homme, peut-être ne vous craindra-t'il point.

SILVESTRE.

SILVESTRE.

Lui, lui ? Par la ſang, par la tête, s'il étoit-là, je lui donnerois de l'épée dans le ventre. Qui eſt cet homme-là ?

GUSMAN.

Ha, Monſieur, ce n'eſt pas lui.

SILVESTRE.

N'eſt-ce point quelqu'un de ſes amis ?

GUSMAN.

Au contraire, c'eſt ſon ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital ?

GUSMAN.

Oüi.

SILVESTRE.

Ah ! parbleu j'en ſuis ravi. Vous êtes ennemi, Monſieur, de ce faquin de Juge. Eh ?

GUSMAN.

Oüi, oüi, je vous en réponds.

SILVESTRE.

Touchez-là, touchez ; je vous donne ma parole, & vous jure ſur mon honneur par l'épée que je porte, par tous les ſermens que je ſçais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraut fiéfé, de ce faquin de Juge ; repoſez-vous ſur moi.

GUSMAN.

Monſieur, ces ſortes de choſes ne ſont gueres ſouffertes, & il y a bonne Juſtice en cas...

SILVESTRE.

Je me mocque de tout, & je n'ai rien à perdre.

GUSMAN.

Monſieur, ce n'eſt pas un homme ſans

amis, & il pourroit trouver quelque appuy contre votre reſſentiment.

SILVESTRE.

C'eſt ce que je demande, morbleu; c'eſt ce que je demande : ah, tête; ah, ventre; que ne le trouvai-je à cette heure, avec tout ſon ſecours; que ne paroît-il ici à mes yeux au milieu de trente perſonnes; que ne le vois-je fondre ſur moi les armes à la main ? Comment marauts, vous avez la hardieſſe de vous attaquer à moi ? * Allons, morbleu; tuë, point de quartier; donnons ferme; pouſſons; bon pied, bon œil. Ah ! canaille, vous en voulez par-là, je vous en ferai tâter vôtre ſaoul. Soûtenez Marauts, ſoûtenez. Allons, à cette botte, à cette autre, à celle-ci, à celle-là; comment, vous reculez? pied ferme, morbleu, pied ferme.

GUSMAN.

Nous n'en ſommes pas.

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oſer joüer à moi.

GUSMAN.

Voilà bien du ſang répandu pour une bagatelle. Et bien, Monſieur, vous voyez quel diable d'homme c'eſt-là.

LE JUGE, *bas.*

Oüi, oh je me mocque de toutes ſes menaces.

SILVESTRE.

Ah ventre, jarny, que ne le puis-je trouver?

* *Il met l'épée à la main, & pouſſe des bottes de tous côtez, & devant les yeux du Juge.*

LE JUGE.

N'y eſt-il plus ?

GUSMAN.

Non, non, il eſt parti tout-à fait, ne craignez plus rien.

LE JUGE.

Qui, moi ? Oh, en bien faiſant on ne craint rien ; & on lui montrera bien les dents quand il le faudra.

GUSMAN.

Oh, je n'en doute pas ; on voit bien que vous êtes un homme ferme.

LE JUGE.

Je m'en vais un peu conſulter ce que j'ai à faire, & ſi on ne me conſeille rien de bon là-deſſus. J'irai aſſembler le Village, & on ſonnera le toxin ſur votre Maître & ſur vous.

GUSMAN.

La peſte ſoit le vieux fou : il nous va attirer ici quelque défluxion ſur les épaules.

SCENE IV.

D. JUAN, GUSMAN.

D. JUAN.

Et bien, Guſman, qu'as-tu fait ?

GUSMAN.

Ma foi, Monſieur, rien qui vaille ; notre vieillard s'eſt mutiné, il nous menace du toxin, & cela ne ſent rien de bon. Si tous ces diables de Mariniers ſe mettoient une fois ſur nous,

garre les coups d'aviron. Si vous m'en croyez, Monſieur, évitons ce déſordre, nous ne ſerions pas les plus forts ici ; rengainez vos amours pour quelque tems ; & à la premiere occaſion d'une Barque qui partira, nous enleverons vôtre jeune Charlote ſous un habit d'homme, ou quelqu'autre déguiſement ; franchement il n'y a point de jeu avec ces canailles-ci, ils feront toujours les plus forts ; & quelque grandeur que vous ayez au-deſſus d'eux, la quantité l'emportera ſur la qualité. Laiſſez-moi racommoder tout ceci, & vous retirez ſeulement, je vai tâcher de rejoindre nôtre vieux Juge, & faire en ſorte de le ramadoüer un peu.

D. JUAN.

Va donc, j'abandonne tout à ta conduite; mais tu ne ſçais pas, Guſman, le malheur qui nous accompagne ?

GUSMAN.

Et qu'y auroit-il de nouveau ?

D. JUAN.

Une Barque marchande vien de mouiller ici, & comme la curioſité m'a porté à voir quelles gens étoient dedans. Le premier homhomme qui s'eſt préſenté à mes yeux, devine qui c'eſt ?

GUSMAN.

Ma foi, Monſieur, je ne ſuis point ſorcier.

D. JUAN.

Monſieur Dimanche.

GUSMAN.

Monſieur Dimanche ! Quoi ? ce perſécuteur de Chrétiens ; ce maudit Marchand qui ne ſçauroit laiſſer vivre en repos ceux qui lui doivent ?

D. JUAN.

Lui-même.

GUSMAN.

Par ma foi, Monſieur, il vaudroit preſque autant nous être noyé, que d'avoir encore retrouvé cet homme-là ; & l'avez-vous accüeilly à votre ordinaire, par de grands complimens & de belles paroles, que vous lui faites paſſer pour argent comptant ?

D. JUAN.

Je ne l'ai point abordé, je n'ai pas voulu qu'il me parlât devant d'autres Marchands qui etoient là avec lui ; mais je ne crois pas être long-tems ſans le voir ; il m'a vû : & comme je m'eſquivois, j'ai bien oüi qu'il s'eſt informé de moi, en me demandant par mon nom à quelques habitans d'ici.

GUSMAN.

Quel diable d'embarras ! On dit bien vrai, qu'un malheur ne vient jamais ſans l'autre. Nous partons joyeux d'un païs où nous ſommes endettez, pour aller employer notre crédit ailleurs ; un maudit banc de Sable nous fait faire naufrage ; l'amourette vous prend pour une fille promiſe à une autre ; on nous menace d'ameuter tout le Village ſur nous ; & pour comble de maux nous trouvons Monſieur Dimanche ; mais ma foi, Monſieur, bon pied, bon œil ; le voici, je le reconnois, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

D. JUAN.

Paix, paix, ne dit mot, écoute ſeulement, je vai payer d'une monoye toute nouvelle.

SCENE V.

D. JUAN, GUSMAN, Mr DIMANCHE.

D. JUAN.

AH, que vois-je ? Mr Dimanche ici ! quelle heureuſe rencontre !

Mr DIMANCHE.

Monſieur....

D. JUAN.

Que je vous embraſſe, Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

En vérité c'eſt moi, Monſieur, qui ſuis trop heureux de vous trouver ici, & j'ai bien de la joye que cela ſerve d'occaſion à vuider...

D. JUAN.

Vraîment j'ai bien du plaiſir à vous voir.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, c'eſt beaucoup d'honneur que vous me faites; mais ſi vous y vouliez joindre une grace, je me trouve ici dans quelque beſoin, &...

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche votre femme ?

Mr DIMANCHE.

Fort à votre ſervice, Monſieur. Je voudrois donc vous prier...

D. JUAN.

Je ſuis ſon ſerviteur.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, je diſois donc que ſi vous aviez la commodité...

D. JUAN.

Et votre fille Mademoiſelle Marion?

Mr DIMANCHE.

Elle eſt en bonne ſanté auſſi, Monſieur; mais...

D. JUAN.

C'eſt une aimable enfant.

Mr DIMANCHE.

Elle eſt bien votre petite ſervante, Monſieur; je...

D. JUAN.

Et qui eſt vraîment bien ſage.

Mr DIMANCHE.

Oh, Monſieur, vous vous mocquez d'elle. J'oſe prendre la liberté de vous dire, Monſieur, qu'une certaine Lettre de Change que je dois acquitter dans peu m'oblige...

D. JUAN.

Et votre petit garçon, fait-il toujours bien du bruit avec ſon tambour?

Mr DIMANCHE.

Oh, Monſieur, il eſt aſſez ſemillant. Or ça, ſi vous vouliez que nous parlaſſions un peu...

D. JUAN.

Il vous reſſemble comme deux goutes d'eau.

Mr DIMANCHE.

Voyez-vous, Monſieur, dans le négoce ſi nous ne payons à jour nommé, on proteſte d'abord contre nous; c'eſt ce qui fait, Monſieur, que nous importunons quelquefois nos

débiteurs; & comme vous m'avez fait l'honneur de prendre...

D. JUAN.

A propos, votre petit Chien eſt il encore en vie?

GUSMAN.

Il s'intereſſe pour toute la famille.

Mr DIMAMCHE.

Monſieur, tout ſe porte bien.

D. JUAN.

En verité j'en ſuis fort joyeux, & je vous veux prier de les embraſſer tous deux pour l'amour de moi, quand vous retournerez chez vous.

Mr DIMANCHE.

Monſieur, ſi auparavant vous trouvez bon que nous...

D. JUAN *repouſſe inſenſiblement Mr Dimanche, juſques à ce qu'il ſoit contre la porte, & puis s'en va.*

Adieu Mr Dimanche, que je vous embraſſe.

Mr DIMANCHE.

Monſieur...

D. JUAN.

Je ne vous laiſſerai point là.

Mr DIMANCHE.

Mais Monſieur...

D JUAN.

Je ſçai trop ce que je vous dois.

Mr DIMANCHE.

Et oüi Monſieur, d'accord, mais le beſoin....

D. JUAN.

Allons, allons, permettez-moi de vous conduire.

Mr DIMANCHE.

Monsieur, la nécessité de payer...

D. JUAN.

Je ne vous laisserai point là, vous dis-je.

Mr DIMANCHE.

Maïs si...

D. JUAN.

C'est perdre le tems.

Mr DIMANCHE.

Je...

D. JUAN.

Vous vous moquez.

Mr DIMANCHE.

Point du tout.

D. JUAN.

Hola hé? des flambeaux, & reconduisez Mr Dimanche.

Mr DIMANCHE.

Quel diable d'homme est-ce ceci? Orça, me payerez-vous de la même monnoye, vous Mr Gusman.

GUSMAN.

Plaît-il, Monsieur?

Mr DIMANCHE.

Je vous demande s'il vous souvient bien que vous me devez en votre particulier pour quarante écus d'étoffe que je vous ai livré.

GUSMAN.

Comment se porte Madame Dimanche?

Mr DIMANCHE.

Oh, je n'entens pas raillerie, &...

GUSMAN.

Et votre petit Chien? Il vous ressemble comme deux goutes d'eau. Allons donc, je ne vous laisserai point là. Je vous reconduirai, je

ſçai trop mon devoir. Vous vous mocquez. Sortez donc, s'il vous plaît, ou que le Diable vous emporte. Bon ſoir & bonnenuit. Belle maniere de payer ſes Créanciers. On ne nous rapporte ni argent faux, ni piſtoles legeres. Mais voici mon vieux Juge avec ſon Gendre prétendu; tâchons de détourner l'orage qu'ils nous apprêtent.

SCENE VI.

LE JUGE, PIERROT.

PIERROT.

POur moi je ne trouve rien de meilleur pour nos affaires que de crier haro ſur ce diable de Monſieur qui veut tuer les Hommes, & prendre les Femmes. Palſangué faites comme moi, je crierons l'alarme. *Le Juge & Pierrot ſe mettent à crier allarme & au feu tous deux enſemble.*



SCENE VII.

LE JUGE, PIERROT, GUSMAN.

GUSMAN *leur parlant.*

ET qui a-t'il, Meſſieurs ? à quoi bon tout ce vacarme ? Vous inquiétez-vous ? J'ai tourné l'eſprit de mon Maître tout comme vous le ſouhaitez ; il ne s'oppoſe plus à votre mariage, au contraire il prétend être de la nôce. Il en payera le feſtin, & même il ſe retient pour être le Compere au premier enfant que vous aurez.

PIERROT.

Oh pargué vela un honnête homme cela. Oh bian vous ly diré pour lamour de cela que je ſommes ſon ſarviteur, & que jallons décrier lallarme & boire à ſa ſanté. Venez payer chopaine.

FIN.

JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

ACTEURS.

S. AMANT, Mari de Julie.
JULIE, ſa Femme.
DORAME, Pere de Julie.
MONTREUIL, Neveu de S. Amant.
CE'LIANE, Couſine de Julie.
TOINON, Suivante de Julie.
LUBIN, Fermier de S. Amant.
TROUPE de Payſans.
TROUPE de Payſannes.
Deux Nymphes des Fleurs.
Deux Zephirs.

La Scene eſt dans un Jardin qui regarde le Château de S. Amant.



JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

S. AMANT, LUBIN,

S. AMANT *lui donnant de l'argent.*



E ne ſuis nullement en doute de ta foi;
Mais prens Lubin.

LUBIN.

Monſieur.·.

S. AMANT·

Prens, dis-je, oblige moi?
De ce qu'on fait ici donne-moi connoiſſance.

LUBIN.

Monſieur le Colonel, parlez en conſcience.

S. AMANT.

Quoi?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort?

S. AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon.

Ne revenez point de l'autre monde?

S. AMANT.

Non.

Je te l'ai déja dit, c'eſt pour tromper ma femme;
C'eſt pour mettre en plein jour tout ce qu'elle a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, Monſieur, ſurprendre à votre abord?
Elle ne s'attend pas à ce retour funeſte.
Et ſon cœur bonnement vous croit mort, & le reſte.

S. AMANT.

Non, je n'ai pas deſſein ſi-tôt de l'affliger,
Je veux dans les plaiſirs le laiſſer engager,
Et faire voir à tous par ſes réjoüiſſances,
Un bon certificat de ſes extravagances.

LUBIN.

LUBIN.

Je ſuis ravi de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Juſqu'ici je n'ai pû de ſa mauvaiſe humeur ;
Aux yeux de ſes parens dévoiler la malice ,
Elle a ſçû me confondre avec tant d'artifice ;
Qu'elle m'a fait par tout paſſer pour un bouru.
Mais grace à ſa folie , enfin je ſerai crû.

LUBIN.

Tant mieux , ſa joie en moi fait ce qu'elle fit ſur elle ,
De votre feinte mort la premïere nouvelle.

S. AMANT.

D'où le ſçais-tu ?

LUBIN.

J'étois dans un grand Cabinet ;
Quand votre Courrier vint de Flandre. A Lanſquenet.
Elle avoit tout perdu , qu'elle étoit déſolée :
Mais par votre trépas elle fût conſolée.

S. AMANT.

Quelle ame ! chez ſon pere elle fût toute en pleurs ,
Signaler ſon devoir par de fauſſes clameurs.
Voulant quitter le monde , & cherchant la retraite ,

Pour de mon ſouvenir n'être jamais diſtraite.
Le bon-homme ébloüi donna dans le panneau
A ſes pieux deſirs accorda ce Château,
Lui donnant ſeulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y ſont, Monſieur, Dieu ſçait la vie :
Elle appella d'abord pour ſe donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

S. AMANT.

Montreüil,

LUBIN.

Oüi, ce beau fils, ce tourneur de prunelle.
Qui la lorgnoit, dit-on, & qu'elle lorgnoit, elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin ?

LUBIN.

Je ne ſçai pas,
Et je ſçai ſeulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence ;
On ne parle que joye & que réjoüiſſance ;
Tous les jours ce ne ſont que plaiſirs bout à bout,
Promenades ici, Méneſtriers par tout,

Petits jeux, côtes-verte, allegresse, ripailles.
Serenades, Concerts, Charivaris, Crevailles,
Vous voyant tout de bon gisé dans le cercüeil
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deüil.

S. AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée,
Son pere qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après;
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès,
Témoin de son désordre il n'aura pas la force,
Entre sa fille & moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux,
Du premier jour de Mai renouvellant les jeux,
On ne va voir ici que Fêtes boccageres,
Printemps, Flore, Zephirs, & Bergers & Bergeres,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mélant à leurs Concerts, nos rustiques chansons,
Nous avons ordre exprès de venir en personne;
Entendez-vous déja comme l'air en raisonne?

S. AMANT.

Pour tout voir, mon beau-pere, aprochez promptemenr.

SCENE II.

DORAME, S. AMANT, LUBIN.

DORAME.

J'En sçai plus qu'il ne faut, Monsieur de S. Amant,
Il suffit.

S. AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître,
Où nous cacheras-tu, Lubin?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir & pour entendre est un endroit certain,
Vous n'avez qu'à monter.

S. AMANT.

J'en sçai bien le chemin;
Mais chut?

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête;
Sans faire aucun semblant, car je suis de la fête.

SCENE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

ALlons, courage, enfans, fredonnons ce beau mois,
Ménestriers, ronflez, Lucas joignons nos voix,
Chantons le verd Printemps, nos plaisirs & nos flâmes;
Echos répondez-nous & réveillez ces Dames.

Il chante.

Vive le Printemps,
Il rend le cœur gai,
Le mois des Amans,
Est le mois de Mai,
Badinant sur la feugere,
Nos plaisirs retentissent par tout;
Et si l'on entend crier la Bergere;
Ce n'est pas au Loup.

LUCAS chante.

Allons planter le Mai, l'amour nous y convie;
Pour voir de nos Bergers l'agréable folie,
Bergers soyez au gai:

Heureux Amans, plus heureuſes Amantes,
O combien vous ſeriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de Mai.

LUBIN.

Pour chanter vos plaiſirs & les entretenir,
Madame avec le Mai nous allons revenir.

SCENE IV.

JULIE, CE'LIANE, MONTREUIL.

JULIE.

PLus agréablement peut-on être éveillée!

CE'LIANE

Et plus commodement, Madame, être habillée.

MONTREUIL.

Tout s'empreſſe en ces lieux pour vous faire la cour.
L'air eſt ſerain, le Ciel nous promet un beau jour.



SCENE V.

JULIE, CE'LIANE, MONTREUIL. S. AMANT, DORAME *à la fenêtre.*

S. AMANT.

VOilà ſon deüil, par là jugés de ſa conduite.

DORAME.

Peut-être eſt-il au cœur ?

S. AMANT.

Nous verrons dans la ſuite.

JULIE.

A trouver des plaiſirs appliquons nos eſprits,
En attendant le Mai, j'ai quelques Manuſcrits,
Qu'on vient de m'envoyer ſur differens Chapitres,
Pour nous déſennuyer, Montreüil liſez les Titres.

MONTREUIL *lit,*

La Pierre Philoſophale , ou l'Art de ſe faire aimer de ſa femme.

Beau ſecret !

JULIE.

Il eſt rare.

CE'LIANE,

Il pourroit avoir cours;
Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus, l'hymen ternit l'Amant le plus aimable,
Et dès qu'il eſt Epoux il devient haïſſable.

S. AMANT.

Beau-pere....

MONTREUIL *lit.*

Dialogue de deux Fiancées ſur les myſteres du lit Nuptial.

Par un jeune Abbé, dédié aux vraîment Filles.

JULIE.

L'entretien devoit ètre ingenu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre & ne pas être vû.

CE'LIANE.

Les Abbez entrent-ils dans un ſecret ſemblable?

JULIE.

Il n'eſt rien en amour pour eux d'impénetrable,
Le ſiécle a peu d'intrigue ou ne perce la leur,
Et comme au Lanſquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

Eloges des Dames Galantes conçûs dirigez, & mis en lumicrere chez l'Ami.

CE'LIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet Ouvrage.

JULIE.

Pour mettre ces Portraits dans tout leur étalage
On aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami, c'est un lieu fertil en Blazonneurs. *Il lit.*

La pompe funebre d'un Mari, & la maniere d'en porter le deüil.

Par une veuve de fraiche datte.

CE'LIANE.

On crie, on prend le noir, est-il un autre usage!

JULIE.

Oüi, selon comme vit & meurt le personnage,
Il faut battre des mains; on doit chanter son sort,
Quand il perd noblement la vie, & qu'il est mort
De l'approbation du monde, & de sa femme.

S. AMANT.

Le Livre est de son crû, par là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

L'heure du Berger brusquée par un petit Maître entre deux vins.

L'Ouvrage est singulier.

CE'LIANE.

Et l'Ouvrage, & l'Auteur, j'en croi tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CELIANE.

Vous révez.

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeller du mois la coûtume passée,
Joüons ensemble au Verd.

CE'LIANE.

Je le veux.

MONTREUIE.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéïr au vainqueur ne pourra se défendre.

Je jure, je promets d'en observer la loi.

CE'LIANE.

A ces conditions je me soûmets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez pour commencer ces guerres intestines;
Cüeillir du Rosier : prenez garde aux épines.

CE'LIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous!

JULIE.

J'en ai déja fait ma provision.

SCENE VI.

TOINON, JULIE, S, AMANT, DORAME *à la fenêtre.*

TOINON.

QUel veuvage! pour moi, Madame, je l'admire,
Quoi pleurer un Epoux en s'étouffant de rire;
La mode en est jolie & pourra faire bruit,

JULIE.
De cette mort, Toinon, cüeillons, goûtons le fruit,
Joüissons du bonheur que le Ciel nous envoye;
Je n'ai plus de mari, quel plaisir! quel joye!
Célébrons à jamais le jour de son trépas,
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses apas,
Ses heures d'agrémens, comme ses douloureuses,
Que d'héritiers contens! que de veuves heureuses!
S. AMANT.
C'est trop-tôt triompher.
TOINON.
Mais on se contrefait
Seulement pour la forme.
JULIE.
Eh! ne l'ai-je pas fait?
Pour dérober ma joye à la commune envie,
Je m'enferme au desert; voyez la modestie.
TOINON.
Mais il faut à Paris retourner une fois?
JULIE.
Laissez-moi divertir tout le reste du mois;
Ennuyée à peu près de ces réjouïssances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,

Briller au plus profond d'un noir apartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en ſpectacle un deüil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coûtume.

TOINON.

Mais voulant tous le mois déguiſer votre deüil,
Pourquoi faire venir Céliane & Montreüil ?

JULIE.

Il faut dans le plaiſir un peu de compagnie ;
On le reſpire mieux, & ſans elle il ennuye ;
Outre un deſſein que j'ai que tu n'as pû prévoir,
Ils s'aiment, on le dit, & je veux le ſçavoir,
En être convaincuë, & les broüiller enſemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce deſſein j'entrevoi, ce me ſemble.
Vous voulez pour Epoux vous donner, Montreüil.

JULIE.

Moi !
D'un mari, d'un bouru, je reprendrai la loi ?
On peut par des raiſons du monde & de famille,
Par de certains deſirs. & pour ſortir de fille,
Une fois en ſa vie arborer ce lien ;

Mais aller jusqu'à deux je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi vous ferez bien de garder le veuvage ;
Car si par cas fortuit dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait Mr de Saint Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célebres ;
Vous vous ruineriez en dépenses funebres.

JULIE.

Fy des Maris, Toinon, des Amis, des Amis ;
A vous plaire, à votre ordre ils sont toûjours soûmis :
On sçait s'approprier leurs divers caracteres ;
Le Conseiller se rend utile à vos affaires,
On conte au Lansquenet le riche Financier ;
Le Partisan commode est un bon dépensier ;
Le Courtisan grossit la foule aux Tuilleries,
L'Abbé nous divertit par ses minauderies ;
Le bel esprit en vers distingue le commun ;
Et parmi ce ramas l'esprit en regarde un.

TOINON.

J'entens, je voi, Madame, où l'estime vous aime,
Et Montreüil d'un clin d'œil tout contraire l'a à haîne,

Sera le regardé, n'eſt-ce pas?

JULIE.

Nous verrons;

S'il répond à mes vœux ce que nous en ferons.

S. AMANT *à la fenêtre.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire

DORAME.

Eh! c'eſt un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu?

JULIE.

Voilà tout le myſtere

Pour voir de ſes Amans le cœur à découvert;

Je leur viens d'inſpirer exprès le jeu du Verd:

C'eſt dans ce deſſein même, & pour le voir éclore,

Que j'emprunte la voix du Printemps & de Flore,

Et ſous l'appas brillant des jeux & des plaiſirs;

Je vais adroitement pénetrer leurs deſirs,

Et ſatisfaire aux miens.

DORAME.

C'eſt aſſez vous complaire;

Deſcendons.

S. AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-pere.

JULIE.

Lubin pendant les jeux avec moi de concert,
Peignant de badiner prendra leur boëte au verd.
Il vient.

SCENE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS, DORAME, S. AMANT *à la fenêtre.*

LUBIN.

VOici le Mai, rangez-vous, place, place;
Beau, grand, droit, verd, il vient ombrager cette place.

Des Paysans en dansant font avancer le Mai jusqu'au milieu du Théatre.



SCENE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, LUBIN, PAYSANS.

MONTREUIL.

NOus venons près de vous entendre le concert...

CELIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut ſonger au Verd.

LUBIN.

Vous y joüez donc ?

CELIANE.

Oüi.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée.

CELIANE.

Pour moi ſi l'on m'y prend je ſerai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verds ébats,
Craignez la ſurpriſe,
Telle eſt ſouvent priſe,
Qui n'y penſe pas.

JULIE.

Je ſuis en ſûreté : quoiqu'on puiſſe entreprendre.

LUBIN.

Souvent Brebis fringante au loup se laisse prendre.

CELIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oyseau le plus hupé.

Il chante.

Pour dénicher une Fauvette,
Lucas dit à Catin föllette,
J'irai t'appeller demain
Du matin,
Si je te trouve au lit, dormeuse ;
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces Catin
N'en fut pas plus matineuse ;
Lucas trouva l'huis ouvert,
Catin fut prise sans Verd.

JULIE,

Mais Catin se devoit tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée ;
Pour surprendre les gens il est plus d'un Lucas.
Mais Flore vient ici avec tous ses appas.

SCENE IX.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, FLORE, *deux Zephirs, deux Nymphes des Fleurs.*

FLORE chante.

Sur la fugere aux pieds des Haitres ;
Joüissez des plaisirs champêtres,
Le Printems vient ranimer vos ardeurs ;
Flore ramene à vos yeux les Zephirs & les Fleurs ;
Que les Amours soient toûjours de vos Fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs.
Nymphes, jeunes fleurs naissantes,
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes ;
Et vous Zephirs en ce jour,
De la fraîcheur de vos aîles ;
Eventez le sein des Belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

Les Zephirs & les Fleurs font une Entrée, & prennent en dansant les boëtes de Celiane & de Montreüil qu'ils emportent.

FLORE chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois,
La plus cruelle
Respire un choix,
Fiére Fillette,
Timide Amant.
A la rangette
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un sans mitaine,
L'autre sans Verd.

SCENE X.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

BEau-pere, on ne sçauroit mieux pleurer un Epoux.

JULIE *à Montreüil & à Celiane.*

Tout nous dit de songer au Verd, en avez-vous?
Je vous y prens; montrez.

CELIANE,

Oh! qu'à cela tienne

Ma boëte est perduë, ah!

MONTREUIL.

Le Diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soûmets tous deux,
Celiane ouvrez-moi votre cœur, je le veux,
Mais sans fard. De l'amour l'avez-vous sçû défendre?
N'est-il point quelque Amant qui s'y soit fait entendre?

CELIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULLIE.

Vous mentez, j'en sçai un, vous le sçavez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême.
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CELIANE.

Je vais pour m'en défendre appeller du secours.

SCENE XI.

JULIE, MONTREUIL, S. AMANT, DORAME.

JULIE.

VOus ne le ſuivez pas, Montreüil?

MONTREUIL.

Qui moi, Madame?

JULIE.

Il faut à votre tour me découvrir votre ame,
Je m'en vais expoſer une Fable à vos yeux,
Si vous n'en devinez le ſens myſterieux;
Vous me ferez, Montreüil, une ſenſible offenſe,
Si vous le concevez redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous ſoyez rebelle à ſes clartez.

MONTREUIL.

Il faut ſçavoir.

JULIE.

Je vais vous la dire, écoûtez.

Une aimable Tourterelle
Eut le partage d'un Hibou;
Jamais paix, toûjours querelle,

Il n'est pas mal-aisé de deviner par où.
Hibou mourut, la veuve en ses allarmes
N'étalla point des clameurs & des larmes.
Le fastueux charivary.
Pleurs enlaidit, douleur est folle;
Et puis, graces aux mœurs du siecle, on se console
D'un Amant tendrement chery;
Que ne fait-on point d'un Mary?
Tourterelle à l'Amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un Moineau digne d'elle:
Pour s'expliquer, regards, discours mysterieux:
Sont par elle mis en usage,
Elle craint, elle n'ose en dire davantage;
C'est au Moineau, s'il a des yeux
A deviner ce langage.
Vous entendez, Montreüil, le comprenez-vous bien?
Parlez sincerement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien;
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner qu'elle est la Tourterelle;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois:
Quant à l'heureux Moineau, seul digne de son choix,

Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître,
Mais ce que je ſçai bien, c'eſt que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y conſent, le champ vous eſt ouvert,
Croyez tout, eſperez, &

S. AMANT *deſcendu de la fenêtre.*

Je vous prens ſans Verd.

MONTREUIL *en fuyant.*

Mon oncle!

JULIE.

Mon Epoux.

SCENE XII.

S. AMANT, JULIE, DORAME.

S. AMANT.

APprochez, mon Beau-pere:
Vôtre Fille eſt d'un prix trop extraordinaire
Je m'en ſens deſormais indigne, & vous la rens;
Adieu!

DORAME.

Tout doux, il eſt des accommodemens.

S. AMANT.

S. AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possede?

DORAME.

Elle a tort, mais le mal trouvera son remede.

S. AMANT.

Et quel remede? après tout ce que devant vous..

DORAME.

D'accord, son procedé choque; mais entre-nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

S. AMANT.

Comment vous...

JULIE.

Hé quoi donc: suis-je si criminelle?
D'un Mari que l'on aime on apprend le trépas;
Les premiers mouvemens sont de suivres ses pas:
A ce dessein s'oppose un devoir de famille:
Des fruits de cet Hymen reste une seule fille;
Il faut vivre pour elle, on restraint ses desirs,
A chercher sa santé dans d'innocens plaisirs.

S. AMANT.

Morbleu! l'escuse encore est pire que l'offense.

DORAME *à Julie.*

Sortez, j'adoucirai ſon cœur en votre abſence.

S. AMANT.

Un Cloître punira cette inſolence-là.

JULIE *revenant.*

Mon pere...

DORAME.

Laiſſez-moi racommoder celà.

SCENE XIII.

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

NOn? non.

DORAME.

Ecoûtez-moi

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige

A revoir votre fille...

DORAME.

Ecoûtez-moi, vous dis-je?

Comme vous je pris femme, & fut gendre autrefois,

Tout ce qui peut réduire un eſprit aux abois,

Tout ce qu'un Mari craint se trouva dans ma femme.
Elle... elle est au tombeau, Dieu veüille avoir son ame.
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous;
Mon Beau-pere honnête homme, esprit commode & doux;
Me donna pour calmer ma fureur violente;
Un bon Contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-pere en pareilles douleurs
Lui mit entre ses mains. Je cessai mes clameurs:
Mon Gendre le voilà; je vous remets ce gage,
Il peut dans la famille être d'un bon usage,
Vous avez une fille, elle a tout votre soin,
Si vous la mariez vous en aurez besoin;
Croyez-moi, comme nous ayez de la prudence,
Tout ceci, grace au Ciel, s'est fait dans le silence,
Il est certain secrets fâcheux à reveler;
Et qui de rien ne sçait, de rien ne peut parler.

S. AMANT, *regardant le Contrat.*

Ecüeil de tout le monde! Or, quelle est ta puissance.

DORAME.

Il faut, mon Gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas;
Qu'on ne console point avec de bons Contrats;
Reprenez la douceur, c'est la plus belle voye.

SCENE XIV.

S. AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

QU'est-ce donc, voici bien, Monsieur, du rabat-joye,
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vauleau?
Nous sommes atroupez tretous dessous l'ourmeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade,
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade;
Madame votre fille est pleurante en un coin,
Monsieur vôtre Neveu grommelle sur du foin
Camus en chiens d'Artois d'avoir compté sans hôte,

Quel revers! qui l'auroit pensé, c'est votre faute!
Tout-franc, ce procedé crie, & vous avez tort;
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire? non, non, quon chante, & que l'on danse,
Nous venons prendre part à la réjoüissance,
Bergeres & Bergers, que tout se rende ici,
Et ma Fille & Montreüil, & Celiane aussi,
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCENE XV.

DORAME, S. AMANT, JULIE, MONTREUIL, &c.

DORAME.

ALlons ma Fille, allons menez joyeuse vie;
Votre Mari va voir vos plaisirs d'un bon œil,
Ma Niéce Céliane, & le galant Montreüil,
Seront demain unis par un doux hymenée,
Aujourd'hui dans la joye achevons la journée.

SCENE DERNIERE.

DORAME, S. AMANT, JULIE, CELIANE, MONTREUIL, FLORE, NYMPHE des Fleurs, ZEPHIRS, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE BERGERES.

FLORE chante.

Fuyez l'embarras des Amours,
Suivez les folles amourettes,
Les jeux, les plaisirs, les beaux jours;
Ne sont que parmi les fleurettes:
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre?
Jeunes cœurs songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

Les Nymphes des Fleurs & les Zephirs dansent?

LUBIN chante.

Pour joüer sûrement au Verd,
Beautez mettez-vous à couvert.

D'un curieux deſagreable,
La ſurpriſe du Favori
Eſt aimable ;
Mais celle du Mari,
C'eſt le diable.

ENTRE'E DE PAYSANS.

FLORE & LUBIN enſemble.

Voulez-vous bannir vos allarmes,
Et goûter un Hymen plein de charmes,
Faites Epoux pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fideles.

LUBIN.

Ne vous empreſſez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais ſçavoir.

FLORE.

Paſſez vos bagatelles.

Enſemble.

Douce union, charmante paix;
Repos des cœurs & du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici bas vous verrons-nous? Jamais.

ENTRE'E DE FLORE ET DE LUBIN.

Grande entrée de tous les Perſonnages danſans de la Comedie.

LUBIN *aux Spectateurs.*

A venir voir nos jeux ſoyez plus de concert ;
Plus vous viendrez, & moins vous nous prendrez ſans Verd.

FIN.

LES



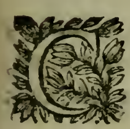
CRISPIN CHEVALIER.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, MARTINE,

MARTINE.



CHUT, notre Procureur est là dans son Etude;
Parlons bas.

CRISPIN.

N'en ayons aucune inquiétude
S'il me trouve, un Procès de mon invention
Soudain auprès de lui sera ma caution :

Cette Fourbe, au besoin, me tirera d'affaire.

MARTINE.

Mais avec cet habit, dis-moi, que veux-tu faire ?
Pourquoi n'en pas changer ? qui t'a fait l'oublier ?
Nos filles toutes deux te croyoient Chevalier;
Tes beaux ajustemens, ton grand air, ta noblesse,
Des deux, en ta faveur, a surpris la tendresse:
Quels mépris aujourd'hui feront-elles de toi,
Si l'on sçait que tu n'es qu'un Valet ?

CRISPIN.

Par ma foi,
J'avois choisi tantôt un habit de mon Maître,
Avec lequel ici je prétendois paroître.
Je te laisse à penser, étant dans mes appas,
Si près de nos deux Sœurs j'eusse fait du fracas;
Mais en vain j'en ai crû voir ma figure ornée,
Car mon Maître a chez lui passé l'apresdinée;
Je n'ai pû, lui présent, endosser son harnois,
Je l'ai donné dans l'ame au Diable cinq cens fois.
Mais, entre-nous, le Diable est sourd à ma priere,

LES
GRISETTES,
OU
CRISPIN
CHEVALIER.
COMEDIE.

ACTEURS.

CRISPIN, Chevalier.

MARTINE, Servante de Mr Griffaut.

Mr GRIFFAUT, Procureur.

ISABELLE, } Filles de Mr Griffaut.
ANGELIQUE, }

Mr COCLET, Marchand, Amant d'Isabelle.

Mr PRUNEAU, Apoticaire, Amant d'Angelique.

La Scene est à Paris, dans une Salle, chez Mr Griffaut.

Moi, que tu promettois d'aimer à tout jamais?

CRISPIN.

Au contraire, Bouchon, cet amour qui t'offence,
Te fait plus que jamais voir mon obéïssance.
Friponne, n'est-ce pas de ton invention,
Que vient tout le projet du Matrimonion?
En ces lieux, sans qu'aucun puisse y trouver à mordre,
Si je suis Chevalier, ce n'est que de ton ordre,
Tu ne me fais l'Epoux de l'une ou l'autre Sœur,
Que pour nous emparer des biens du Procureur.
Ainsi, quand cet amour brûle d'impatience...
Pour toi, par conséquent... Il est sans conséquence...
Car si cet Hymen donne à l'une ou l'autre Sœur
Une place en mon Lit, tu l'auras dans mon cœur.
L'Epouse que j'aurai ne sera que ma Femme;
Toi, tu seras toûjours ma Maïtresse... Et mon ame,
De Martine... toûjours fera sa volonté...

Et toûjours le bon bout sera de ton côté.

MARTINE.

Fort bien ; mais des deux Sœurs, pour ce grand Hymenée.
Laquelle choisis-tu ? la Cadette, ou l'Aînée ?
Dis ? laquelle des deux a pour toi plus d'appas ?

CRISPIN.

Laquelle des deux ? ...

MARTINE.

Oüi.

CRISPIN.

Ma foi, je ne sçai pas.

MARTINE.

Mais encor ?

CRISPIN.

Dans ce choix mon bon sens s'embarasse ;
Je remarque en l'Aînée un esprit de Parnasse,
Qui se soûtient par tout... & qui s'exprime bien
Dans un certain sublime... où je ne comprens rien,
Mais qui me plaît beaucoup, son sçavoir me désarme...
Je donne aveuglement dans l'esprit, c'est mon charme.
D'autre part la cadette est un trésor d'attraits.
Elle est bête, il est vrai, sotte encore plus, mais

Mes dons ont été vains. Ne ſçachant plus que faire,
Voyant l'heure approcher de me rendre en ces lieux,
J'ai, ma foi, tout riſqué pour paroître à tes yeux,
Et ne te point manquer.

MARTINE.

Pourquoi cette ſaillie?
Nous pouvions bien remettre à demain la partie,
Un Billet de ta part m'en eût dit le pourquoi.

CRISPIN.

D'accord. Mais mon bon ſens, voi tu, n'eſt plus à moi.
Et depuis le moment que tu m'as fait connoître
L'eſprit impertinent du Procureur ton Maître,
Qu'il eſt bourru, taquin, ladre, avaricieux,
Juſqu'à chercher pour rien des Gendres en tous lieux.
Que ſes Filles auſſi donnant dans la chimere,
Sont folles toutes deux à l'exemple du Pere,
Que prenant à leurs yeux un air de qualité,
Ce qui ne coûte rien, j'en ferois bien traité;
Et qu'un peu de micmac, & de bonne fortune,

M'en feront tout au moins des deux épouser une,
L'espoir de voir sur moi tomber un si beau choix,
La gloire d'être un jour le Gendre d'un Bourgeois,
L'ardeur de mettre à fin une intrigue si belle,
Le plaisir de coucher auprès d'une Femelle.
L'aise d'en voir sortir de petits Ambrions,
L'amour... Enfin... Ma foi tous ces brinborions,
Ma pauvre Enfant, ont mis ma cervelle en débauche,
Ma raison de travers, & mon bon sens à gauche,

MARTINE.

Si bien donc que l'amour offusquant ta raison,
Entre nous, t'a fait boire un doigt de son poison?

CRISPIN.

Un doigt? Le petit Dieu, Martine, je te jure,
M'en a fait boire au moins, trois Chopines, mesure
De Saint-Denis.

MARTINE.

Pour toi, je n'ai donc plus d'attraits?

Et j'appréhende tout de ſa timidité.
Je crains, quoi qu'elle t'aime avec ſincerité,
Que ſa ſotte vertu, ſa beauté ordinaire,
Ne t'épouſe jamais ſans l'aveu de ſon Pere.

CRISPIN.

Cela ſeroit fâcheux. Que faire donc?

MARTINE.

Ma foi,
Je ne ſçai qu'un moyen qui.. Mais qu'entens-je?

CRISPIN.

Quoi?

MARTINE.

C'eſt notre Procureur; pour te tirer d'affaire,
Va t'en lui débiter ton Procès.

CRISPIN.

Comment faire?
Il ne m'en ſouvient plus.

MARTINE.

Te mocque-tu de moi?

CRISPIN.

Il ne m'en ſouvient plus, Martine, par ma foi,
Et la peur m'en fait perdre encore la mémoire.

MARTINE.

Il faut bien ſur le champ inventer quelque hiſtoire,
Où nous ſommes perdus. Songe à toi. Le voilà.

SCENE II.

Mr GRIFFAUD, CRISPIN, MARTINE.

GRIFFAUD *à Martine.*

QUe faites-vous ici ? quel eſt cet homme-là ?
Toûjours avec quelqu'un je vous trouve, ma mie,
Et de je ne ſçai qui, ma maiſon eſt remplie.

MARTINE.

Parlez-bas. C'eſt un Homme, ici qui vient exprès,
Pour mettre entre vos mains, dit-il, un grand Procès.

GRIFFAUD.

Qui l'auroit crû, voyant cette mine affamée ?
à Criſpin.
Que voulez-vous de moi, Monſieur,

CRISPIN.

La renommée,
Qui rend juſtice aux Gens de mérite & d'honneur,
M'a dit... que vous êtiez, Monſieur... un Procureur.

Sa personne fait voir, quoi que dise sa bouche,
Une beauté qui plaît, un air enfant qui touche,
Des yeux... morbleu des yeux... remplis de feux follets...
Noirs... & qui font sur moi de terribles effets.
Pour ne te point mentir, l'une & l'autre m'occupe,
L'une & l'autre me plaît ; mais pour n'être point dupe,
Et pour ne point faillir dans un choix si douteux,
Je les veux par Contrats épouser toutes deux,

MARTINE.

Les deux Sœurs !

CRISPIN.

Et qu'importe, en cette concurrence.
Plus j'en épouserai, plus j'aurai de Finance.
C'est agir finement.

MARTINE.

Oüi, pour être pendu.

CRISPIN.

Voici le rabat-joie, & j'en suis confondu.
Peste, il faut s'en tenir à la moitié du rôle ;
Mais qui prendre des deux ? l'Aînée ?

MARTINE.

Elle eſt trop folle,
Je crains que ſon humeur ne nous faſſe enrager ;
Elle a pris de l'amour pour un Prince étranger,
Qu'on nomme, à ce qu'on dit, le Prince de Chimere,
Petit Principion, qui n'a point d'autre affaire ;
Qu'à ſe montrer par tout, contrefaiſant le beau,
Dans le fond d'un Caroſſe étalé comme un veau,
Comme il paſſe ſouvent le long de notre ruë,
La belle qui pour lui dans ſon ame eſt féruë,
S'imagine que c'eſt tout exprès pour la voir,
Et je crains franchement, malgré tout notre eſpoir,
Que ſa Principauté fuſſe une Métairie,
Ne l'emporte aujourd'hui ſur ta Chevalerie.

CRISPIN.

Laiſſons-là donc Princeſſe, & n'y penſons jamais ;
Auſſi bien laCadette a pour moi plus d'attraits;
Martine elle eſt pour nous d'un auſſi bon uſage.
Tu fronce le ſourcil ! qu'a-t'elle ?

MARTINE.

Elle eſt trop ſage.

Dirois-tu que Monſieur ne ſeroit pas en âge?

MARTINE.

Il porte quarante ans au moins ſur ſon viſage,
Voyez ſa barbe.

CRISPIN.

Bon, la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon ſang c'eſt un droit ancien,
La barbe en ma Famille avant l'âge eſt venuë;
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbuë,
Mes Tantes, mes Couſins, mes Oncles, mes Neveux,
L'étoient tous comme moi, moi je le ſuis comme eux.

GRIFFAUD.

Je ne puis revenir encor de ma ſurpriſe;
Qu'entens-je? être Mineur ayant la barbe griſe
Vous?

CRISPIN.

Oüi, vous dis-je; à peine ai-je vingt-cinq ans;
Je ſuis ſi jeune encor, qu'il me manque des dents.
Voyez.

GRIFFAUD *à Martine.*

Pour ces diſcours je n'ai point de croyance.

Ce n'eſt pas encore tout. Je ſuis ſous la tutelle
D'un mien Parent maudit, dont l'avarice eſt telle,
Que je n'en puis tirer un ſeul ſou de mon bien.

GRIFFAUD.

Ces Tuteurs, la plûpart du tems ne valent rien.
Que dit-il pour fruſtrer ainſi votre héritage?

CRISPIN.

Il dit que...

GRIFFAUD.

Quoi?

CRISPIN.

Que...

GRIFFAUD.

Hem?

CRISPIN.

Je ne ſuis pas en âge.

GRIFFAUD.

N'y ſeriez-vous pas?

CRISPIN.

Non il s'en faut quelque mois;
A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat?

GRIFFAUD.

Martine, à ce minois;

CRISPIN.

C'eſt fort bien dit.

GRIFFAUD.

Martine, apportez-moi ma Table.

CRISPIN.

Eſt-ce pour la Requête ?

GRIFFAUD.

Oüi, je vais la dreſſer.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUD.

Vous le pouvez penſer.

Mais mettez...

CRISPIN.

Hem ?

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN *à Martine.*

Dy moi, que veut-il dire,

Martine ?

MARTINE.

Il dit, qu'il faut lui donner dequoi frire.

CRISPIN.

Oh, je n'avois pas mis cela dans mon marché.

MARTINE.

Il en faut bien sortir. Ne fait poit l'empêché.
Croi-moi, donne un Ecu.

CRISPIN *Il donne un Ecu, & le Procureur l'ayant sondé, le serre.*

C'est un Ecu frélore.
Fort bien.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Hé bien, donne.

CRISPIN.

Tenez.

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN.

Il y va dru.

MARTINE.

Patience...

CRISPIN.

Cela ne sort pas de ton crû.
On le voit. Que d'argent! peste.

MARTINE.

Un bon Mariage,

Va, payera tout.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Ah le goulu! j'enrage.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Je n'en ai plus, Monſieur, d'homme d'honneur.

GRIFFAUD.

Je dis que vous mettiez votre Chapeau, Monſieur.

CRISPIN.

Ce n'eſt que cela?

GRIFFAUD.

Non.

CRISPIN.

Ma main eſt un peu prompte;
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUD.

Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous?

CRISPIN.

Criſpin.

GRIFFAUD.

Votre Métier?

CRISPIN.

Chevalier.

GRIFFAUD.

Chevalier Crifpin?

CRISPIN.

Non, Chevalier
De Malte. Notre Race eft fertille en grands Hommes;
Depuis mille ans, neuf mois, & cinq jours, nous le fommes
De pere en fils.

GRIFFAUD *à Martine.*

Martine, il eft fou.

MARTINE.

Je le croi;
Mais il a de l'argent, qu'importe.

CRISPIN.

Achevez-moi,
J'ai hâte. Il faut que j'aille au Logis voir mon Maître.

GRIFFAUD.

Votre Maître?

MARTINE *à Crispin.*

Etourdy, que lui fais-tu connoître.

GRIFFAUD.

Vous servez donc?

CRISPIN.

Moi, non... Vous le pouvez penser;
Le Maître dont je parle... est... un Maître à danser,
Qui me montre.

GRIFFAUD.

Ah!

MARTINE *à Crispin.*

Fort-bien.

CRISPIN *bas à Martine.*

Oh! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUD.

Comment votre Tuteur a-t'il nom?

CRISPIN.

Il s'appelle...
Mon Tuteur.

GRIFFAUD.

Dites-moi son veritable nom?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. C'est un nom de bas-Breton,

Que je ne puis jamais mettre dans ma mémore;
Eſt-il beſoin qu'il ſoit couché dans ceGrimoire?

GRIFFAUD.

Oüi.

CRISPIN.

Je vai le ſçavoir & le mettre en écrit;
De peur de l'oublier.

GRIFFAUD.

Allez, c'eſt fort bien dit,
Vous me retrouverez, Monſieur, dans mon Etude.

SCENE III.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

A La fin nous voilà ſortis d'inquiétude.
Où donc as-tu pêché ce croteſque Procès?
Peut-on, ſans être fou, tomber dans cet excès?
Te dire Adoleſcent? toi, vieux comme ces ruës?

CRISPIN.

Ma foi, ſans le ſecours des familles barbuës?
Par qui j'ai palié ce minois embarbé,

Je me ferois trouvé fottement embourbé.
J'en fuis forti.

MARTINE.

L'excufe eft valable, fans doute.

CRISPIN.

J'en fuis affez content, hors l'argent qu'il m'en coûte.

MARTINE.

Sur nos deniers futurs, va, tu le reprendras.
Mais que voi-je ? Ifabelle ! ah Ciel !

CRISPIN.

Autre embarras.

MARTINE.

C'eft bien pis.

CRISPIN.

Que faire ?

SCENE IV.

ISABELLE, MARTINE, CRISPIN.

ISABELLE.

Ah ! foûtenez-moi, Martine.

MARTINE.

Qu'eft-ce ? qu'avez-vous donc ?

ISABELLE.

Cet Homme, avec sa mine;
Me fait mal au cœur.

MARTINE.

Oüi. Je vais le détaler.
Sortez.

ISABELLE.

Martine, il a de l'air du Chevalier.

CRISPIN.

Ce n'est pas moi.

ISABELLE.

Voilà sa voix, & son visage;
C'est lui-même, c'est lui; quel air! quel équipage!

MARTINE.

C'est qu'il s'est déguisé.

ISABELLE.

Pour qui?

CRISPIN.

Pour vos beaux yeux;
Je me métamorphose à l'exemple des Dieux

ISABELLE.

Cet air bas, dépoüilé de Perruque & de linge,
N'expose à mes regards qu'une mine de Singe,
Salope, dégoûtante, & pour ne la plus voir,
Je sors d'ici.

MARTINE.

MARTINE.

Sçachez..

ISABELLE.

Je ne veux rien ſçavoir.

MARTINE.

De ce déguiſement apprenez le myſtere;
Il ſe fait en faveur du Prince de Chimere.

ISABELLE.

Du Prince de Chimere?

MARTINE.

Oüi. Comme ils ſont Amis,
Pour vous voir de ſa part, en Valet il s'eſt mis.
Vous avez ſçû, pour vous, quelle étoit ſa tendreſſe;
Cependant pour vous plaire, & ſervir ſon Alteſſe,
Il l'éteint.

ISABELLE.

Chevalier, c'eſt être génereux.

CRISPIN.

Ho! Ho!

ISABELLE.

Mais, Chevalier, eſt-il bien amoureux?
Avant que d'en venir à ces métamorphoſes,
Qu'a.t'il dit?

CRISPIN.

Il m'a dit... Il m'a dit bien des choſes.

MARTINE.

à Criſpin.

Que ne le dites-vous ? pourquoi les déguiſer ?

à Iſabelle.

Il vous aime à l'excès, & veut vous épouſer.

ISABELLE.

M'épouſer ?

MARTINE.

A ce mot vous paroiſſez chagrine.

ISABELLE.

Que ce début eſt plein d'abſurditez, Martine.

CRISPIN.

Comment voudriez - vous que dans cette union,
Il prit le contre-pied du Matrimonion ?

ISABELLE.

Encor moins. Mais d'abord parler de mariage?
Le tombeau des Amours, le ſceau de l'Eſclavage ?
Outre, ordinairement, qu'il naît de ces accords,
Des Enfans, & cela gâte les traits du corps...

MARTINE.

C'eſt ce que vous pourriez tantôt lui faire entendre,

Si vous lui permettiez en ces lieu de se rendre.
Il demande à vous voir.

ISABELLE.

Est-il vrai, Chevalier?

CRISPIN.

Il se fait de vous voir un plaisir singulier.

MARTINE.

Oüi, mais ce rendez-vous a quelque circonstance.

ISABELLE.

Comment?

MARTINE.

Vous connoissez son rang & sa naissance,
Il voudroit... dites-lui, Monsieur le Chevalier.

ISABELLE *au Chevalier.*

Qu'est-ce que sa demande a de particulier?
Parlez...

CRISPIN.

C'est qu'il souhaite...Explique lui, Martine

ISABELLE *à Martine.*

Hé-bien?

MARTINE.

Les Décorons dûs à son origine;
Pour dérober sa flâme aux regards curieux,
Demandent que sans suite il se rende en ces Lieux.

Avec empreſſement, il vous fait la priere,
De vous y rendre auſſi ſans ſuite & ſans lumiere.

ISABELLE.

Quoi! n'eſt-ce que cela qui vous rend interdit?
Le riſque ſeroit grand pour un petit eſprit;
Mais moi, dont la raiſon regle en tout la conduite,
Je m'y puis expoſer ſans en craindre la ſuite:
Ma vertu m'en répond; faites-lui donc ſçavoir,
Que, comme il le prétend, je l'attendrai ce ſoir.
Adieu, Chevalier.

SCENE V.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

BOn. C'eſt juſte notre affaire;
Il faudra ſous le nom du Prince de Chimere,
Que tu revienne ici tantôt au rendez-vous,
Malgré l'averſion qu'elle a pour un Epoux,
L'eſpoir d'être Princeſſe, & l'amour qui la pique,

Fléchiront aiſément ſa vertu chimérique.
Elle t'épouſera.

CRISPIN.

Tu l'as dit.

MARTINE.

Mais de peur
De quelque obſtacle, encor, va t'en.

CRISPIN.

Oüi, de bon cœur;
Je me vais dépoüiller de ce vêtement mince,
Et ſous d'autres habits prendre un minois de Prince,
Pour revenir ici.

MARTINE.

Criſpin s'en va.

Va. Nôtre Procureur,
Cet Hymen étant fait, le verra ſans douleur;
Ses filles ont toûjours fait ſon inquiétude.



SCENE VI.

COCLET, PRUNEAU, MARTIN.

COCLET.

MOn... Mon... ſieur... Gri... Griffaut... eſt... eſt.... il dans l'Etude ?

MARTINE.

Oüi, Monſieur.

PRUNEAU.

Pouvons-nous lui parler ?

Ils s'en vont.

MARTINE.

Je le croi.

A préſent que la fin ne dépend que de moi.
Ne perdons point de tems, allons voir Iſabelle.
Pour lui... Mais elle vient, & ſa Sœur avec elle.



SCENE VII.

ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

ISABELLE.

VOtre petit Esprit peut il s'imaginer
Qu'ayant pris de l'amour, il en puisse donner ?
Vous me faites pitié.

ANGELIQUE.

Votre noble génie.
Ne perdra-t'il jamais l'orgueilleuse manie
D'envisager toûjours les gens du haut en bas,
Et de croire être seule un objet plein d'appas
Qui puisse plaire à tous, & faire une conquête ?

MARTINE.

D'où vient cette dispute ?

ISABELLE.

Elle s'est mise en tête,
En voyant à l'instant sortir le Chevalier,
(Que par hazard elle a trouvé sur l'Escalier.)
Que son déguisement n'étoit fait que pour elle:

MARTINE *bas à Isabelle.*

C'est un petit esprit qui manque de cervelle.

ANGELIQUE.

Et sur quoi jugez-vous que ce n'est pas pour moi ?
Tu sçai tous les sermens qu'il m'a faits devant toi,
Martine, & cependant elle a cette pensée.

MARTINE *bas à Angelique.*

Bon, bon, laissez-là dire, elle est un peu blessée.

ISABELLE.

Le pauvre esprit!

MARTINE.

Sortez.

ANGELIQUE.

Le grand Génie!

MARTINE.

Allez.

ISABELLE.

Sotte.

MARTINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Folle.

MARTINE.

Encore.

SCENE VIII.

GRIFFAUT, ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE,

GRIFFAUT.

HEm ? quoi ? qu'eſt-ce ? parlez ;
Que diſiez-vous là ?

ISABELLE.

Rien.

GRIFFAUT.

En vain on le veut taire.
Ne diſputiez-vous pas toutes deux ?

ANGELIQUE.

Non, mon Pere.

GRIFFAUT.

Bonnes bêtes. Je vais pour me venger de vous,
Vous livrer toutes deux dans les mains d'un
Epoux,
Dont vous éprouverez l'autorité ſuprême.

ISABELLE.

Vous m'allez marier ! moi, mon Pere ?

GRIFFAUT.

Oüi, vous-même.

ISABELLE.

Ah! mon Prince.

GRIFFAUT.

Cela rabat votre caquet.

ISABELLE.

Hé, quel eſt cet Epoux enfin?

GRIFFAUT.

Monſieur Coclet.

ISABELLE.

Qui? ce Marchand qui fait le coin de nôtre Ruë?

GRIFFAUT.

Oüi.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, avez vous la berlüe?
Moi Femme d'un Marchand! moi! peut-on concevoir
Qu'un air comme le mien, ſoit un air de Comptoir?
Où donc eſt le bon ſens? on verroit mon viſage
Parer une Boutique! en faire l'étalage?
J'irois d'une voix humble appeller les Marchands,

Et me doner ſans ceſſe en ſpectacle aux Paſſans!
Mon Pere, en verité, la choſe ne peut être.

GRIFFAUT.

Nous verrons qui de vous ou moi ſera le maître
à Angelique.
J'ai fait choix d'un Mari, ma fille, auſſi pour vous;
Pruneau l'Apotiquaire, eſt cet honnête Epoux.
Je ſuis ſûr qu'avec lui vous ferez fort heureuſe.

ANGELIQUE.

Mon Pere, j'ai fait vœu d'être Religieuſe.

GRIFFAUT.

Oh je ne l'ai pas fait, moi, ne m'échauffez pas.
Je viens préſentement de paſſer vos Contrats,
C'eſt un nœud Gordien que rien ne peut diſſoudre.
Vous n'avez qu'un moment, ou deux, pour vous réſoudre.
Mes deux Gendres futurs vont venir pour vous voir,
Songez, & l'une & l'autre, à les bien recevoir;
Autrement... Vous ſçavez ce que peut ma colere.

SCENE IX.

ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

ISABELLE.

AH quel Pere, Martine!

ANGELIQUE.

Ah, Martine, quel Pere!

ISABELLE.

Moi, l'Amante d'un Prince! Après un si beau choix.
Je pourrois devenir la femme d'un Bourgeois!
Je pourrois à ce point oublier ta personne!
Mon pauvre Prince, hélas! quel Rival on te donne!

ANGELIQUE.

Moi qui d'un Chevalier attire tous les vœux;
Je pourrois m'abaisser à cet Hymen honteux!
Hélas! mon cher Amant, quel sera ta colere,
Lorsque tu me verras femme d'Apoticaire?

MARTINE.

Pourquoi dans ce moment vous affliger si fort;
On trouve du remede à tout, hors à la mort:
à Isabelle.

La nuit vient à grands pas : le Prince de Chimere,
Dans un moment, ou deux, vous tirera d'affaire.

à Angelique.

Mandez au Chevalier de ſe rendre en ces lieux;
Il eſſuyera bien-tôt les larmes de vos yeux.
Avant le tems, pourquoi toutes deux vous confondre!
Mais voici vos Futurs, ſongez à leur répondre.

SCENE X.

Mr COCLET, Mr PRUNEAU, ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

COCLET *à Iſabelle.*

MOn... Mon... ſieur votre Pere... en... en... ce... ce... jour
Cou... cou... couronne enfin mon... mon... mon... mon amour;
En... en... me... me voyant, Beau... Beau... té divine,

Vous... vous... voyez l'Epoux... qu'on... qu'on vous destine.

ISABELLE.

Vous, mon petit ami? vous? Vous n'y songez pas,
Moi! j'irois profaner tant d'attraits dans vos bras?
Moi femme d'un Bourgeois? vous mon Epoux? mon Maître?
Allez, mon Cher, allez apprendre à vous connoître.

Elle s'en va.

PRUNEAU *à Angelique.*

Belle Angelique, enfin, vous allez être à moi,
Votre pere me vient d'engager votre foi.
Vos appas enchanteurs qui m'ont toûjours sçû plaire...

ANGELIQUE.

Moderez vos transports, Monsieur l'Apoticaire
Des filles comme moi ne sont point des bijoux,
Que l'on reserve aux Gens mal tournez comme vous.

Elle s'en va, & Martine après leur avoir fait à chacun la réverence, s'en va aussi.

SCENE XI.

COCLET, PRUNEAU.

COCLET.

OUais... oüais... Nous... nous... voilà reçûs par... par ces Filles,
Co... co... comme un Chien dans... dans un Jeu de Quilles.

PRUNEAU.

Qu'importe, ayant pour nous le Pere & les Parens,
Nous leur ferons bien-tôt changer de sentimens.

COCLET.

Si... ſi... par... par for... force on... on les ma... marie,
C'eſt des... des Co... Cocus or... ner la Con... frairie.

PRUNEAU.

Malle-peſte, il nous faut éviter ce danger;
Ecoûte, faiſons mieux, avant que d'en juger...
Mais cachons-nous. On vient, c'eſt quelqu'un ou quelqu'une.
Voyons.

SCENE XII.

MARTINE, CRISPIN, COCLET, & PRUNEAU *cachez.*

MARTINE.

TOut contribuë à ta bonne fortune.
Pour rompre cet Hymen, qui fait son desespoir,
Isabelle à présent ne cherche qu'à te voir;
C'est à toi, sous le nom du Prince de Chimere,
De....

CRISPIN.

Comme il s'agit moins de dire que de faire,
Je te répons de tout, n'en prens aucun soucy.

MARTINE.

Je vais donc l'avertir..Mais quelqu'un vient ici.
C'est peut-être elle. Non, je voi de la lumiere,
C'est la cadette. O Ciel! comment nous en defaire?



SCENE XIII.

ANGELIQUE, CRISPIN, MARTINE, COCLET, & PRUNEAU *cachez.*

ANGELIQUE.

MArtine, de ma part, va... C'eſt vous que je voi?
Chevalier, vous venez heureuſement pour moi;
Je voulois envoyer chez vous pour vous apprendre...

MARTINE.

Il ſçait tout, & ma bouche a ſçû lui faire entendre.
Il vous aime, & prétend vous ôter de ſouci.
Mais je ne vous croi pas trop ſûrement ici,
Votre futur Epoux eſt avec votre Pere;
S'ils alloient, revenant, découvrir ce myſtere,
Rien ne vous ſauverroit de leurs fureurs Enfin
Croyez-moi, remettez la partie à demain.

ANGELIQUE.

Tu peux, faiſant le guet, nous en ſauver, Martine.

MARTINE.

Qui moi? J'ai mon souper à faire, & ma cuisine;
J'ai le couvert à mettre, une chambre à froter,
Vingt paires de souliers du moins à décroter.
à Crispin.
Vous le sçavez. Adieu songez à dénicher. Vîte.
Et revient me trouver.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, CRISPIN, COCLET & PRUNEAU, *cachez.*

CRISPIN.

Il faut que je vous quitte;
Vous le voyez, Martine en dit les raisons.

ANGELIQUE.

Quoi?
N'avez-vous rien à dire en me quittant?

CRISPIN.

Qui moi?
Que dirois-je?

ANGELIQUE.

Eſt-ce là l'ardeur qui vous tranſporte,
Chevalier, m'aimez-vous ?

CRISPIN.

Oüi, le Diable m'emporte.

ANGELIQUE.

Pouvez-vous me laiſſer dans un tel embarras.

CRISPIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Hé quoi, ne le ſçavez-vous pas ?
On me donne un époux ; la Fortune cruelle....

CRISPIN.

Quoi, ce n'eſt que cela ? c'eſt une bagatelle.

ANGELIQUE.

Qui me délivrera de ce fâcheux tourment ?

CRISPIN.

Moi. Je ne trouve rien plus facile.

ANGELIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Nous nous aimons tous deux. Dès demain ſur la brune,
Nous pouvons faire un trou l'un & l'autre à la Lune.

Prendre la clef des champs ; un Notaire ſera
Un Contrat, le Curé du lieu nous marira.
Après, pour rendre en tout notre Hymen manifeſte,
Nous nous irons coucher, & nous ferons le reſte.

ANGELIQUE.

Moi, j'irois ſans façon répondre à ce deſir ;
Me le conſeillez-vous.

CRISPIN.

C'eſt à vous de choiſir,
Ou d'être indignement femme d'Apoticaire,
Ou d'être en tout honneur Chevaliere.

ANGELIQUE.

Que faire,
Helas ! ſi... Mais j'entens du bruit, on vient à nous ;
C'eſt mon pere, c'eſt lui. Chevalier, cachez-vous.



SCENE XV.

GRIFFAUT, COCLET, & PRUNEAU, *cachez.*

GRIFFAUT *une lanterne ſourde à la main.*

DEpuis une heure ou deux, il m'a ſemblé d'entendre
Marcher ici, parler, monter, courir, décendre.
Pour en être informé, je me rends en ces lieux.
M'y voilà. Cependant rien ne s'offre à mes yeux.
Il eſt certain pourtant qu'on trame quelque choſe,
Il faut m'en éclaircit, j'en veux ſçavoir la cauſe.
Demeurons en ces lieux, & pour en être inſtruit...
Mais mon oreille corne, ou j'entens quelque bruit,
Il faut tout doucement refermer la lumiere,

Il ferme ſa lanterne.

Ecoûtons maintenant. Je vais me ſatisfaire.

SCENE XVI.

GRIFFAUT, MARTINE, CRISPIN. COCLET, & PRUNEAU, *cachez.*

MARTINE *entrant d'un côté.*

Crispin.

CRISPIN *entrant de l'autre côté.*

Martine.

MARTINE *prenant Griffaut d'un côté.*

Approche, Hé bien, es-tu défai
D'Angelique.

CRISPIN *prenant Griffaut de l'autre côté.*

Oüi, ma foi, mais à mon grand regre
Ç'en estoit fait; j'allois l'enlever, quand so
pere
Est venu sottement gâter tout le mystere.
Sans lui j'étois, Martine, au comble du bon
heur.
Le petit Scélerat, le chien de Procureur,
Que la peste l'étouffe, que le diable l'emport

MARTINE.

'arlons bas, & banni l'ardeur qui te transporte.
sabelle dans peu calmera ton souci.
Je vais dans un moment te l'envoyer ici.
En déguisant ta voix, songe à bien contrefaire;
Par des discours trompeurs, le Prince de Chimere.

Elle sort.

GRIFFAUT *bas.*

'entens. Il faut punir ce galand Séducteur;
l ne croit pas m'avoir ici pour Spectateur.

RUNEAU, & COCLET, *sortent de l'endroit où ils étoient cachez.*

pprochons-nous plus près, sans nous faire connoître.

SCENE XVII.

NGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, & PRUNEAU.

ANGELIQUE.

E Chevalier n'est pas encor sorti peut-être,
Allons voir.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, ANGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, PRUNEAU.

ISABELLE *à Martine à l'entrée.*

Quoi, mon Prince est ici ? Laisse-nous.
Amour, fait succeder cet heureux rendez-vous.

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occasion est belle.

ANGELIQUE.

St ?

PRUNEAU.

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET.

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGELIQUE.

C'est lui.

ISABELLE

ISABELLE.

C'eſt lui.

CRISPIN.

C'eſt elle.

ISABELLE *prend Coclet.*

Eſt-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons, Oüi.

ISABELLE *lui prenant la main.*

C'eſt donc vous, Monſeigneur !
Votre Alteſſe me fait aujourd'hui trop d'honneur;
Je ne merite pas cet excès de tendreſſe.

ANGELIQUE *s'adreſſant à Pruneau.*

Eſt-ce vous ?

PRUNEAU *bas.*

Oüi, c'eſt moi.

ANGELIQUE.

Vous voyez ma foibleſſe,
Chevalier, je reviens, mais ſoyez ſage.

CRISPIN *s'adreſſant à Griffaut.*

Hola,
Où diable êtes-vous donc, la Belle ? Ah, vous voila ?
Digne objet de mes yeux, pour vous prouver ma flâme,

Je vous donne en préſent, & mon corps, &
mon ame;
Dans ma Principauté, prèt à vous épouſer;
Je veux vous enlever; permettez qu'un baiſer..

PRUNEAU *ouvrant ſa Lanterne ſourde. & découvrant la lumiere;*

Ha, ha?

ISABELLE *appercevant Coclet.*

Ho! ho!

ANGELIQUE *appercevant Pruneau.*

Hé! hé!

COCLET *à Iſabelle.*

Hi! hi!

PRUNEAU *à Angelique.*

Hon! hon! la Belle;
Vous voilà bien camuſe.

ISABELLE.

Ah! Fortune cruelle!

GRIFFAUT *à Criſpin.*

Je vous tiens, je vous tiens, Monſieur le
ſuborneur.

PRUNEAU *après avoir regardé Criſpin.*

Comment? c'eſt le valet d'un fort Homme
d'honneur,
Qui m'a depuis ſix mois donné ſa chalandiſe;

Il porte le Flambeau quand je le cliſtériſe.

GRIFFAUT.

C'eſt mon homme au procès, c'eſt ce jeune garçon,

Qui n'étoit pas en âge?

GRISPIN.

Il eſt vrai. Mais pardon,

Vos filles, plus que moi, ſont cauſes du myſtere.

Près de l'une, j'étois le Prince de Chimere;

Près de l'autre, j'étois le Chevalier Criſpin.

Je ne ſuis qu'un valet, je le confeſſe enfin,

Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre.

Ayant apris, Monſieur, qu'il vous falloit un Gendre,

Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui moi? j'accepterois pour Gendre un ſuborneur,

Un valet, un coquin, un...

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire,

Cela ne vous plaît pas. Hé bien, je me retire,

Le mal n'eſt pas grand.

Il s'en va.

PRUNEAU.

Quoi vous le laiſſez aller?

GRIFFAUT.

Ce ſont de ces affronts qu'il faut diſſimuler.
Croyez-moi, leur éclat eſt nuiſible aux fa-
milles,
Il tomberoit ſur vous, ainſi que ſur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous? quoi, vous croyez achever?

GRIFFAUT.

Pourquoi non?

COCLET.

Nous nous pourions, marchant ſur les pas
d'Actéon,
A... avoir ce... ce mal.

GRIFFAUT.

Meſſieurs, je n'ai qu'un mot à dire;
Le Contrat eſt ſigné, cela me doit ſuffire;
Il faut ſur cet Hymen accomplir nos ſouhaits,
Ou contre un Procureur intenter un procès,

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous? Achevons tout-à-
l'heure,

J'aimerois encor mieux vous épouser, je
meure.

COCLET.

Moi, moi pareillement.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU *à Angelique.*

Donnez la main.

ANGELIQUE.

Oh Ciel !

COCLET *à Isabelle.*

Allons, la Belle.

ISABELLE.

Hélas !

FIN.

LA
RUE S^{T} DENIS
COMEDIE.

ACTEURS.

Mr ARMOSIN, Marchand.

Mlle MARGOT, fille de Mr Armosin.

Mad. BINON, Tante de Mlle Margot.

DAMIS, Amant de Mlle Margot.

Mr GUINDE', Marchand.

JEAN GUINDE', Fils de Mr. Guindé.

Mr DE BOISDOUILLET, Frere de Mr Guindé.

Mad. DE BOISDOUILLET, femme de Mr de Boisdoüillet.

Mr NIFLE, Cousin de Mr Guindé.

Mad. NIFLE, Femme de Mr Nifle.

Mr POULAILLER, Parrain de J. Guindé.

Mad. POULAILLER, femme de Mr Poulailler.

S. BLAISE, Garçon de Mr Guindé.

ORONTE, Ami de Damis.

LA MOUCHE, Fourbe.

UN LAQUAIS.

UNE SERVANTE.

La Scene est dans la ruë Saint Denys.



LA RUE S[T] DENIS

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'Ouverture repréſente la Boutique de Mr Guindé.

St BLAISE *tenant quatre Bouteilles de Vin.*



EN quel endroit cacherai-je ces quatre Bouteilles de Vin que je viens d'eſcamoter à notre bon Homme de Maître? s'il s'en apperçoit, il ne manquera pas de les chercher par tout. Mettons-les dans ce Tiroir de Points de France. Il ne s'aviſera pas de foüiller-là.

SCENE II.

DAMIS St BLAISE.

DAMIS.

HE' bien, S. Blaiſe mon ami, n'y a-t'il rien de changé ? Monſieur Guindé donne-t'il ce ſoir à ſouper à ſes Parens ? Et Jean Guindé ſon fils donnera-t'il le Bal enſuite à Mademoiſelle Margot ?

St BLAISE.

Oüi. Le ſoupé doit commencer à ſept heures préciſes ; & le Bal le doit ſuivre immédiatement après.

DAMIS.

Nous n'avons plus guéres de tems à attendre ; ſix heures ſont ſonnées à l'Horloge de S. Leu.

St BLAISE.

J'ai dit à Mademoiſelle Margot, que vous viendriez au Bal déguiſé en Egyptienne.

DAMIS.

Hé, qu'a-t'elle répondu ?

St BLAISE.

Rien.

DAMIS.

Eſt-ce que cette Maſcarade ne lui plairoit pas ?

St BLAISE.

Pardonnez-moi ; c'eſt que comme elle ne peut faire un pas ſans être obſedée de quelqu'un, elle eſt toûjours dans la défiance, &

il eſt difficile de deviner ce qu'elle penſe. Ce que je ſçai bien, c'eſt qu'elle n'aime point du tout Monſieur Jean Guindé, qu'on lui deſtine pour Epoux.

DAMIS.

Hé, comment pourroit-elle l'aimer? C'eſt la plus impertinente figure que je connoiſſe. Il eſt beaucoup plus guindé d'effet que de nom. C'eſt l'eſprit le plus marchand qui ſoit dans la Ruë S. Denis, & la perſonne la plus bourgeoiſe que Paris ait jamais vû naître, avec ſon jargon de Boutique qu'il employe par tout, ſon rire à faire peur aux petits enfans, & ſon frotement perpetuel de mains qui accompagne ſi joliment ſes badaudes manieres. C'eſt un vrai Perſonnage à mettre ſur le Théâtre. Je ne ſçai ce que Mademoiſelle Margot en penſe, mais j'ai peine à croire qu'elle ſe réſolve à épouſer un auſſi ſot homme.

St BLAISE.

Ce que vous dites eſt vrai; mais elle a tant d'obligation au pere, que je ne ſçai comment elle fera pour refuſer le Fils. Elle ne s'en eſt défenduë juſqu'ici que par l'abſence de Monſieur Armoſin ſon pere, qui, comme vous ſçavez, fit banqueroute il y a quelques années; mais je ne ſçai ſi elle en ſera toûjours la maîtreſſe. Jean Guindé preſſe furieuſement les affaires, & je m'imagine que le Feſtin de ce ſoir ne ſe fait pas pour rien.

DAMIS.

Qui ſont les Gens qui doivent être de ce ſoupé?

St BLAISE.

Il y a Madame Binon, Tante de Mademoiselle Margot; Monsieur Nifle, Cousin de Monsieur Guindé, grand faiseur de complimens; & son gros bilboquet de Femme qui accompagne d'une réverence chaque parole qu'elle dit. Il y aura aussi Monsieur de Boisdoüillet, qui ne parle qu'en Vers; & sa femme la façonniere, avec Monsieur Poulailler, qui ne dit que des quolibets & des pointes; sans oublier Madame sa chere moitié, qui ne répond qu'en Proverbes.

DAMIS.

Il est vrai que jamais famille bourgeoise ne fut plus féconde en originaux que celle de Monsieur Guindé. Mais lui-même avec la surdité qu'il a héritée de feu son pere, a-t-il toujours le mot de *Chose* à la bouche?

St BLAISE.

Toûjours. C'est son épée de chevet. Il ne sçauroit dire trois mots qu'il n'y fourre celui de *Chose*. Il n'a jamais sçû ce que c'étoit que de trouver un nom propre du premier coup. Le mot de *Chose* est un suplément à son manque de mémoire. Tout est *Chose* chez lui, le plus souvent on ne sçauroit ce qu'il dit, si l'on ne devinoit ce qu'il veut dire.

DAMIS.

On ne peut faire un assemblage plus plaisant que celui-là; mais je crains bien, comme tu dis, qu'il ne se fasse pas pour rien. J'ai conçû un dessein qui pourroit me mettre en repos, si tu approuve que je le mette en exécution.

St BLAISE.

Quel eſt-il ?

DAMIS.

J'ai un ami qui n'eſt point connu de Monſieur Guindé. Si je l'envoyois chez lui comme un homme qui auroit fait connoiſſance dans le voyage avec Monſieur Armoſin, & qui le viendroit aſſurer de ſa part que dans trois mois il ſeroit à Paris, & que cependant il le prieroit de ſurçeoir juſqu'à ce tems le mariage de ſon fils avec ſa fille. Hem ?

St BLAISE.

La choſe eſt très-bien aviſée ; car quand elle ne ſeroit pas cruë de Mr Guindé, ce ſeroit toûjours une raiſon pour Mademoiſelle Margot, qui ne cherche que des prétextes pour reculer.

DAMIS.

Pendant ce tems je tâcherai de me mettre bien dans ſon eſprit, & à prendre des meſures pour le rompre tout-à-fait.

St BLAISE.

Oüi, je vous conſeille d'envoyer votre ami dès ce ſoir. L'heure n'eſt pas trop propre à porter une telle nouvelle ; mais comme il faut que Mademoiſelle Margot ſoit préſente à ce diſcours, vous auriez peine à trouver un tems plus favorable.

DAMIS.

Je vais inſtruire mon ami de tout ce qu'il faut qu'il diſe, & m'ajuſter pour la Maſcarade.

St BLAISE.

Allez, j'irai vous prendre au petit Panier de la Ruë Trouſſe-Vache, quand il ſera tems que vous veniez ici. J'entens Mr Guindé, retirez-vous.

SCENE III.

Mr GUINDE', St BLAISE.

Mr GUINDE'.

CHofe ?

St BLAISE.

Hé bien, ne le voilà-t-il pas ? C'eſt moi qui ſuis Choſe.. Je voudrois qu'il fût auſſi muet qu'il eſt ſourd, pour ne plus entendre ce vilain mot-là.

Mr GUINDE'.

Ecoutez, Choſe, allez-vous-en un peu chez Choſe, pour voir ſi.... ſi... mon Choſe eſt preſt.

St BLAISE.

Que diable veut-il dire avec tous ces Choſes? Que dites-vous ?

Mr GUINDE'.

Je dis que vous alliez chez cet homme.... Eh là... cet homme... qui fait des Chapeaux, pour voir ſi le mien eſt preſt.

St BLAISE.

Chez votre Chapelier ?

Mr GUINDE'.

Oüi. Si par hazard il n'étoit pas repaſſé ; dites-lui que je le veux avoir pour demain de bon matin, parce que je veux être des premiers à l'Oeuvre. Ecoutez, dites-lui qu'il mette bien du Choſe deſſus.

St BLAISE.

Dequoi ?

Mr GUINDE.

De ce Chose... de ce Chose qui les rend reluisans.

St BLAISE *Il s'en va.*

C'est assez.

Mr GUINDE'.

Je me défaits exprès de ce Garçon, pour voir si ce n'est point lui qui m'a pris quatre Bouteilles de Vin que l'on m'a dérobées. Voyons s'il ne les auroit point fourrées dans quelque coin.

SCENE IV.

Mr GUINDE', JEAN GUINDE'.

JEAN GUINDE'.

MOn pere, j'ai trouvé Marchand pour l'affaire que vous sçavez.

Mr GUINDE' *sans voir son fils.*

Elles ne sont point ici. Je ne sçai où le Pendard peut les avoir mises.

J. GUINDE'.

Que cherchez-vous, mon pere ?

Mr GUINDE'.

Ah, ah, c'est vous mon fils. On me vient de dérober quatre Choses.

J. GUINDE'.

Quatre quoi ?

Mr GUINDE'.

Quatre bouteilles de Vin. Je soupçonn notre garçon du vol, & je tâche à découvr. l'endroit où il peut les avoir mises.

J. GUINDE',

J'ai une affaire à vous dire plus important que cela.

Mr GUINDE'.

Attendez. Passez du côté de ma bonn oreille, & laissez-moi prendre mon cornet afin de vous dispenser de me parler si haut Que dites-vous ?

J. GUINDE' *lui parlant dans le cornet.*

Que j'ai trouvé un homme pour ce qu vous sçavez.

Mr GUINDE'.

Bon.

J. GUINDE'.

C'est notre vrai balot. Moyennant quatre Loüis d'or que je lui ai donné, il m'a promis d'exécuter de point en point la fourberie que vous avez imaginé.

Mr GUINDE'.

Paix. Ne m'en dites pas davantage, ces lieux peuvent avoir des oreilles. C'est une affaire que nous devons cacher à tout le monde. Ecoutez, Jean, j'ai un secret sur le cœur, dont il est tems que je vous fasse part. Là-haut nous pourrions être entendus de votre Maîtresse ? ici nous sommes seuls.

J. GUINDE'.

Quel est ce secret ?

Mr GUINDE'.

Les marchandises qui sont dans ce Magasin, les

les Billets de Change qui ſont faits à mon profit, l'argent comptant qui eſt dans mon coffre fort, & cette maiſon dont je me dis le propriétaire, tout cela n'eſt point à moi.

J. GUINDE'.

Et à qui donc, mon pere ?

Mr GUINDE'.

C'eſt à Monſieur... Monſieur... ce Monſieur dont vous devez épouſer la fille.

J. GUINDE'.

Qui ? Monſieur Armoſin, pere de Mademoiſelle Margot ?

Mr GUINDE'.

Lui-même.

J. GUINDE'.

Et pourquoi ce bien-là eſt-il à lui ; & qu'il n'eſt pas à vous ?

Mr GUINDE'.

Il eſt à lui, parce qu'il n'eſt pas à moi ; & il n'eſt pas à moi, parce qu'il eſt à lui.

J. GUINDE'.

Voilà un compte bien embroüillé.

Mr GUINDE'.

Je vai vous le mettre au net. Monſieur de... de Armoſin, ayant jugé à propos pour s'enrichir, de faire banqueroute, il m'en fit la confidence, & me mit de la partie, car il me faiſoit l'honneur de m'eſtimer beaucoup.

J. GUINDE'.

C'étoit vous en donner des marques honorables.

Mr GUINDE'.

Nous paſſâmes un Contrat de ſocieté enſemble, dans lequel il paroiſſoit que j'avois mis une

ſomme conſiderable à la communauté, ſans que j'euſſe aucune part aux dettes créées avant la ſocieté.

J. GUINDE'

Oh, oh, plus fin que vous n'eſt pas bête.

Mr GUINDE.

Après que je lui eûs paſſé une contre-lettre de tout ce qu'il laiſſa en mon pouvoir, un beau ſoir il fit un trou à la lune, & prit congé de tout le monde ſans dire adieu à perſonne.

J. GUINDE'

Il fit prudemment.

Mr GUINDE'.

Les Creanciers ſe rendirent en foule dans ma maiſon. Leur ayant fait voir que le plus beau & le meilleur étoit à moi, je leur abandonnai le reſte, qu'ils partagerent entre-eux au ſol la livre.

J. GUINDE'.

Ils furent bien chanceux.

Mr GUINDE'.

Depuis ce tems j'ai fait rouler le Commerce de Monſieur Armoſin ſous mon nom, ſuivant l'accord paſſé entre nous. Ainſi vous voyez bien que nous ne ſommes pas ſi riches que vous croyez.

J. GUINDE'.

Je vois bien que ſi je n'épouſois pas Mademoiſelle Margot, j'aurois un grand decompte à faire avec la fortune.

Mr GUINDE'.

Elle ne ſçait rien du commerce que j'ai avec ſon pere ; il faut profiter de ſon ignorance.

J. GUINDE'.

Il ne faut pas s'amuser à marchander cette affaire.

Mr GUINDE'.

Comme son pere me mande qu'il sera bien-tôt de retour ici avec un bien considerable, il faut passer ce mariage; il ne seroit pas d'humeur à vous la donner.

J. GUINDE'.

C'est bien dit. Je m'étonne même de ce que vous avez été si long-tems à conclure cet Hymen.

Mr GUINDE'.

Ce n'est que du dernier ordinaire que j'ai appris le retour d'Armosin. Je ne crovois pas qu'il voulût jamais mettre le pied en France; mais nous avons assez de tems, il est encore loin d'ici.

J. GUINDE'.

Et d'où vous a-t-il écrit?

Mr GUINDE'.

De Chose.

J. GUINDE'.

D'où?

Mr GUINDE'.

De... de la Ville de... & la... de cette Ville qui est si loin, si loin.

J. GUINDE'.

Du Japon?

Mr GUINDE'.

Non, c'est cette Ville où demeure le grand Chose.

J. GUINDE'.

Le Grand qui?

Mr GUINDE'.

La, c'eſt ce grand Choſe qui n'eſt pas Chrétien.

J. GUINDE'.

Le Grand Mogol ?

Mr GUINDE'.

Non.

J. GUINDE'.

Le Grand Sophy ?

Mr GUINDE'.

Non, non.

J. GUINDE'.

Le Grand Cam de Tartarie ?

Mr GUINDE'.

Et non, non. Où diantre allez-vous peſcher tous ces noms-là? Ç'en eſt un qui n'eſt pas ſi mal-aiſé cent fois.

J. GUINDE'.

Et qui donc ? le Grand Turc.

Mr GUINDE'.

Oüi, oüi, le voilà juſtement. Comment appellez-vous la Ville où il loge ?

J. GUINDE'.

Conſtantinople.

Mr GUINDE'.

C'eſt de cette Ville-là qu'il m'a écrit.

J. GUINDE'.

Voici un mariage qui eſt plus preſſé que je ne penſois ; c'eſt une marchandiſe qu'il faut promptement mettre en vente ; & l'homme que je viens d'arrêter, ne vous aidera pas peu pour en faire le débit. Vous le connoîtrez à une face large & rubiconde, qui a tout l'air d'un bon gros Sans-ſouci ; & en cas que quel-

qu'un de la compagnie s'avisât de le questionner, il a par mes soins réponse à tout.

Mr GUINDE'.

Madame Binon, Tante de Mademoiselle Margot, croyant que la seule honnêteté m'a fait élever sa niéce, prend notre parti, moyennant quelque somme que je lui ai promise, dont vous sçavez que la Dame a un peu de necessité.

J. GUINDE'.

La voici qui vient.

Mr GUINDE'.

Vous pouvez lui dire le complot que vous avez dressée avec votre homme, afin qu'elle prenne des mesures là-dessus.

SCENE V.

Mad. BINON, Mr GUINDE', J. GUINDE'.

Mad. BINON.

MEssieurs, je vous donne le bon soir.

Mr GUINDE'.

Madame, je vous le rends. Voici mon fils Jean, à qui je viens de dire les bontez que vous avez pour lui. Il va vous faire aussi confidence d'une petite fourberie que nous avons concertée pour avancer nos desseins. Crainte que ma sourdité ne vous incommode, je vais vous laisser, & je cours donner des ordres pour notre soupé.

SCENE VI.

J. GUINDE, Mad. BINON.

J. GUINDE'.

MAdame, mon pere m'a appris les bontez que vous voulez bien avoir pour moi. Je vous proteste que vous ne les mettez point à fonds perdu, & j'en aurai toutes les reconnoissances imaginables.

Mad. BINON.

Ce que je fais pour vous ne merite point cela. Ma Niéce est une fille sans biens, à qui vous faites trop d'honneur quand vous la voulez épouser; & si je m'émancipe à lui donner des conseils en votre faveur, c'est plûtôt pour ses interests que pour les vôtres.

J. GUINDE'.

Oh, point du tout, Madame. Vous sçavez les petites difficultez qu'elle apporte à la conclusion du Contrat de societé qui doit joindre nos deux personnes par un lien indissoluble. Elle a de la peine à donner son aveu, sans voir auparavant le consentement de son pere. Il se passera peut-être bien du tems avant que nous ayons de ses nouvelles, & mon amour ne sçauroit lui accorder une usance de si longue haleine. C'est ce qui a fait naître à mon pere une petite invention pour couper court à ce retardement. Il s'est imaginé qu'il falloit

trouver quelqu'un qui fît semblant d'avoir voyagé avecMonsieur Armosin, & qu'il vient ici apporter des nouvelles de sa mort. Ce quelqu'un parlant à Mademoiselle Margot, lui fera concevoir que les dernieres volontez de son pere ont été pour la consommation du mariage d'entr'elle & moi au plûtôt, & sans cerémonies, Comme elle est extrêmement soûmise aux volontez de son pere, le poids de cette nouvelle fera pancher la Balance de son côté.

Mad. BINON.

Vous avez raison, il ne se peut rien de mieux imaginé; mais la difficulté est de trouver un homme qui sçache conduire adroitement cette intrigue.

J. GUINDE'.

J'en ai un tout trouvé. Quatre Loüis-d'or m'ont acquis le plus assuré menteur qui soit à plus de vingt lieuës à la ronde. Il doit se rendre ce soir ici, comme tout frais débarqué d'un grand voyage, & demandera à parler à mon pere. Il ne le connoît pas, & cela fera mieux le jeu. En suite il lui fera le rapport de tout ce dont nous sommes convenus.

Mad. BINON.

C'est donc ce soir que cet homme doit venir.

J. GUINDE'.

Dès ce soir. Le soupé que mon pere donne à nos parens, n'est en partie que pour cela. J'ai donné rendez-vous à cet homme après les boutiques fermées, afin que devant tous les conviez il vienne rendre témoignage de la mort de Monsieur Armosin.

Mad. BINON.

Vous ne pouviez faire mourir un homme plus à propos pour le bien de vos affaires.

J. GUINDE'.

Chut. Voici Monsieur Poulailler mon parrain, & sa femme. Allez auprès de votre niéce lui parler en ma faveur.

SCENE VII.

Mr POULAILLER, Mad. POULAILLER, J. GUINDE'.

Un Laquais marche devant eux avec un flambeau.

Mr POULAILLER.

BOnsoir, mon Fillo. Nous venons souper ici ma femme & moi; & nous apportons dequoi manger.

J. GUINDE'.

Ah, mon parrain, ne me faites pas ce déplaisir-là. Ce seroit nous deshonorer que de...

Mr POULAILLER.

Bon, bon; ne comprenez-vous pas ce que je veux dire? Ce sont nos dents que nous apportons, nos dents.

J. GUINDE'.

Je ne m'attendois pas à ce détour.

Mad. POULAILLER.

Voilà des comtes jaunes de Mr Poulailler; il donne toujours du Brie-comte-robert; & lors

lorſqu'il dit ſa ratelée, il ſemble qu'il prend la Pie au nid.

J. GUINDE'.

Il aime à rire. Mon Parrain, montez là haut, mon pere vous attend.

Mad. POULAILLER.

Petit Garçon, etournez au logis vite comme le vent, & revenez à minuit. Eteignez votre flambeau, afin qu'il y en ait aſſez pour nous en retourner.

J. GUINDE'.

A moins que le pauvre Garçon ne ſe ſerve de l'invention du Laquais de l'Aprés ſoupé des Auberges, il court riſque de ſe brûler les doigts. Voici le couſin & la couſine Nifle.

SCENE VIII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE, J. GUINDE'.

Une Servante porte devant eux une lanterne.

Mr NIFLE.

MOnſieur mon Couſin, bonſoir. Bonſoir, Monſieur mon Couſin.

J. GUINDE'.

Bonſoir, Monſieur mon Couſin. Monſieur mon Couſin, bonſoir.

Mad. NIFLE.

Votre Servante, mon Couſin.

J. GUINDE'.

Votre Serviteur ma Couſine.

Mr NIFLE.

Je ne ſçai, Monſieur mon Couſin, ce que vous direz, Monſieur mon Couſin, de la liberté, Monſieur mon Couſin, que nous prenons, Monſieur mon Couſin, de venir ceans, Monſieur mon Couſin, vous incommoder, Monſieur mon Couſin.

J. GUINDE'.

Vous vous moquez, Monſieur mon Couſin. Prenez la peine, Monſieur mon Couſin, de monter là-haut, Monſieur mon Couſin. Mon pere, Monſieur mon Couſin, aura l'honneur, Monſieur mon Couſin, de vous y recevoir, Monſieur mon Couſin.

Mad. NIFLE.

Mon Couſin, j'ai fait proviſion de joye en venant ici. Je veux m'y divertir. Ne prétendez-vous pas m'y divertir après le ſoupé ?

J. GUINDE'.

Aſſurément. Montez ma Couſine. Voici mon Oncle Boisdoüillet, & ſa femme.



SCENE IX.

Mr DE BOISDOUILLET, Mad. DE BOISDOUILLET, J. GUINDE'.

Mr DE BOISDOUILLET.

Une Chandelle à la main dans un papier, & une Epée ſous ſon bras.

BOnſoir, Neveu très-cher, l'honneur de cette Ruë,
Nous nous rendons chez vous preſte, à bride abatuë,
Suivant exactement en tout votre deſir,
Pour manger votre bien, & vous faire plaiſir.

J. GUINDE'.

Soyez le bien arrivé, mon Oncle. Je voudrois comme vous ſçavoir verſifier des Sonnets pour vous répondre,

Mad. DE BOISDOUILLET.

En conſcience, mon Neveu, ſi je n'avois point eu peur de vous ſcandaliſer, je me ſerois diſpenſée de venir. J'ai un mal de cœur qui n'eſt pas concevable, & je tombe en foibleſſe de moment en moment. Demandez plûtôt â Monſieur.

J. GUINDE'.

Qu'a-donc ma Tante, mon Oncle ?

Mr DE BOISDOUILLET.

Lorſque langueur ſecrete
Que veut cacher Femme diſcrete,
Rend yeux battus, gâte teint beau,
Fait jetter du cœur ſur du carreau;
Il ne faut pas être grand Sire,
Ni grand Docteur alors pour dire,
Voyant ſignes ſi convaincans,
Petits pieds font mal aux grands.

Mad. DE BOISDOUILLET.

Ne vous voilà-t'il pas, Monſieur de Boisdoüillet ? Vous vous plaiſez étrangement à prêcher ma groſſeſſe à toute la terre. Eſt-ce qu'il y apparoît à ma taille? Taiſez-vous, Mourette, vous me faites toujours rougir en compagnie.

Mr DE BOISDOUILLET.

Honneur cacher ne doit pas,
Oeuvre bon;
Il ne faut renier, ſinon
Vilain cas,
Va, va, petite follete,
Quand moi ſeul, & toi ſeulete:
Nous prenons de doux ébats,
Ah, petite Femmelete,
Alors tu n'en rougis pas.

J. GUINDÉ.

Ah, ma Cousine, vous êtes donc grosse? Je souhaite que le Fruit arrive à bon port.

Mr DE BOISDOUILLET.

Oüi, mon Neveu, il tient bien & tiendra,
Et à bon port Garçon arrivera,
J'y ai regardé.

Mad. DE BOISDOUILLET.

En verité, Mourette, je crois que la cervelle vous tournera à la fin avec votre langage de travers. Que ne parlez-vous tout droit comme les autres? Est-ce à faire à un Marchand Bonnetier de dire des Tragedies? Vous devriez quitter ce métier-là; aussi-bien on dit que la plûpart des gens qui s'en mêlent, sont fols.

Mr DE BOISDOUILLET.

Taisez-vous, je suis Bonnetier
Je n'en ferai qu'à ma tête:
Votre esprit ignorantifié,
Devant le mien doit mettre bas la crête.
Apprenez que je suis enfant d'Apollon, & il n'est pas qui veut Poëtes

J. GUINDÉ.

Mon Oncle a raison, mais on n'attend plus que nous pour souper. Allons, mon Oncle, passez le premier. Ma Tante, donnez-moi la main, crainte de quelque accident. Saint Blai-

se, achevez de fermer la Boutique, & vous nous viendrez verser à boire.

St BLAISE.

Je t'en répons. S'ils ne boivent point d'autre vin que celui que je leur verserai, ils courent tous grand risque de faire un repas de Brebis. Allons-nous-en attendre Damis au Petit Panier, & tirons la porte tout contre, afin que nous puissions entrer quand nous voudrons. Voici quelqu'un. Détalons promptement, de peur qu'il ne nous arrête.

SCENE X.

Mr ARMOSIN.

HE'bien, grace au Ciel, ô mon pauvre Armosin, te voilà de retour dans ta chere Patrie. Je revois encore une fois cette bienheureuse Ruë S. Denis, où il y aura soixante & trois ans, vienne la nuit du Mardi gras, bonjour, bon œuvre, que je pris naissance. J'ai pensé mourir de joye, en voyant la Fontaine des Saints Inocens, dont la sculture est admirable, à ce qu'on dit, car pour moi je ne m'y connois pas; & je n'ai pû retenir mes larmes, quand j'ai vû à la lueur des Lanternes le gros Poteau qui est dans le milieu de la Ruë. Me voici justement devant ma maison. Je voudrois avant que d'y entrer, trouver quelqu'un qui pût m'instruire de la façon qu'en use Monsieur Guindé. J'étois à Lyon lorsque

je dattai ma derniere de Constantinople, & je n'ai voulu arriver qu'entre chien & loup, afin de trouver quelqu'un avec qui je puisse prendre langue avant que de le voir Voici un homme qui a la mine de chercher quelque chose. Voyons si par lui je ne pourrois point trouver ce que je cherche aussi.

SCENE XI.

Mr ARMOSIN, LA MOUCHE,

LA MOUCHE,

HUit heures sont frapées comme je passois devant S. Sauveur. C'est à peu près le tems qui m'est marqué par ce jeune homme, pour venir apporter des nouvelles d'un homme mort qui est encore vivant, & que je n'ai jamais vû. Mais n'importe, pour les quatre pistoles qu'il m'a données, je ne le tuërois pas seulement de paroles, je le tuërois encore d'effet, s'il en êtoit besoin.

Mr ARMOSIN.

Cet homme a la mine d'un Ployeur de Toilette.

LA MOUCHE.

Où diable trouverai-je l'Enseigne du Chathuant? Je n'y vois goûte; mais j'entrevois un homme qui pourra me l'enseigner. Oh, mon ami, ne sçaurois-tu me dire où est le Chathuant?

Mr ARMOSIN.

Vous voilà tout viſon-viſu. A qui en voulez-vous dans cette maiſon?

LA MOUCHE.

Belle demande! Ne voi-tu pas à ma mine que je ne ſuis point un homme à en vouloir à d'autres qu'au Maître.

Mr ARMOSIN.

Le connoiſſez-vous?

LA MOUCHE.

Non.

Mr ARMOSIN.

J'ai bien vû que vous ne le connoiſſiez pas.

LA MOUCHE.

Pourquoi?

Mr ARMOSIN.

C'eſt que ſi vous l'aviez connu, vous auriez ſçû que c'eſt moi.

LA MOUCHE.

C'eſt toi qui eſt le maître de cette maiſon?

Mr ARMOSIN.

Moi-même.

LA MOUCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, excuſez, s'il vous plait.

Mr ARMOSIN.

Il n'y a pas de mal. Qui vous amenne ici?

LA MOUCHE.

Je viens vous apporter des nouvelles du meilleur de vos amis.

Mr ARMOSIN.

Et de qui?

LA MOUCHE.

Du bon homme Armoſin.

Mr ARMOSIN *bas.*

Du bon homme Armosin ! il me vient apporter des nouvelles de moi-même. Voici quelque Fourbe.

LA MOUCHE.

Il me l'a bien dit, que vous pâmeriez de joye en entendant prononcer son nom.

Mr ARMOSIN *bas.*

Oh ! je vous en assure. Tâchons à pénétrer le dessein de cet homme.

LA MOUCHE.

Ma foi, il est bien de vos amis ?

Mr ARMOSIN.

On ne peut pas être plus des siens que je je suis. Vous le connoissez donc particulierement ?

LA MOUCHE.

Si je le connois ! Nous avons passé les Deserts de l'Arabie ensemble, les Isles de Madagascar, la Caramanie, la Cochinchine, la Mésopotamie, le Japon, l'Egypte, les Indes Orientales & Occidentales. Enfin bref nous avons fait plus de quatre-vingt lieuës de compagnie. Regardez si c'est pour nous connoître.

Mr ARMOSIN.

Voilà bien du chemin en un petit espace. On voit bien que vous sçavez bien voyager. Et pourquoi, Monsieur Armosin n'est-il pas venu avec vous ?

LA MOUCHE.

Il y seroit venu, sans un petit accident qui nous a séparé.

Mr ARMOSIN.

Quel accident ; qu'est-ce qui vous a séparez ? qu'est-il devenu ?

LA MOUCHE.

Il devenu mort.

Mr ARMOSIN.

Mort;

LA MOUCHE.

Oüi, mort & enterré.

Mr ARMOSIN.

Qu'eſt-ce à dire mort?

LA MOUCHE.

C'eſt-à-dire, être ſans vie, trépaſſé, allé en l'autre monde, quitter celui-ci *in æternum*; enfin bref, tout comme il vous plaira.

Mr ARMOSIN *bas*.

Je ſerois mort, moi! Oh le fourbe;

LA MOUCHE.

Comment, il ſemble que vous doutiez de la choſe! Eſt-ce que vous croyez le petit homme immortel!

Mr ARMOSIN.

Non: Mais que vous a dit cet homme en mourant?

LA MOUCHE.

Il m'a dit de vous dire, que pour témoignage de la bonne amitié qu'il vous portoit, il vous conjuroit d'ünir votre famille à la ſienne, & de faire épouſer au plûtôt, & ſans cerémonie, votre fils à ſa fille qu'il laiſſa entre vos mains.

Mr ARMOSIN.

Il vous a dit cela?

LA MOUCHE.

Oüi, voilà ſes dernieres paroles; je n'y adjoûte pas une ſillabe.

Mr ARMOSIN *bas*

Hon, hon, le Drôle. Je lui ſuis bien obligé de ſes bons ſentimens, & je vous remercie de la peine que vous avez priſe.

LA MOUCHE.

Ce n'eſt pas tout. Je dois voir auſſi ſa fille pour lui dire la même choſe, & pour l'aſſurer de ſa part de toutes ſortes de proſperitez, en cas qu'elle y conſente; ou de ſa malédiction, ſi elle y apporte la moindre difficulté. Où eſt-elle? que je lui parle.

Mr ARMOSIN.

Un fort grand mal de tête l'a obligée de ſe coucher de bonne heure. Mais ne vous mettez pas en peine; me l'avoir dit, c'eſt comme ſi elle le ſçavoit.

LA MOUCHE.

Non, non. On m'a ſur tout chargé de parler à elle; car pour vous, on m'a fort aſſuré que vous n'y apporteriez aucune difficulté.

Mr ARMOSIN.

Il n'eſt pas neceſſaire, vous dis-je. Mais en cas que nous ayons beſoin de votre témoignage, vous n'avez qu'à me dire votre demeure, & je vous envoirai querir.

LA MOUCHE.

Volontiers. A quelqu'heure que ce ſoit, je ſuis à vous. Vous n'avez qu'à envoyer aux Petits-Carreaux, entre un Cabaretier & un Patiſſier, dans une petite porte ronde, monter à la cinquiéme Chambre, & demander Michelon la Ravaudeuſe. C'eſt où vous trouverez votre Serviteur la Mouche.

SCENE XII.

Mr ARMOSIN.

BOnsoir, Monsieur le Cadet la Mouche. Voici un Drôle qui ne vient pas ici pour rien, & je commence à déveloper le sujet pour lequel il est envoyé. Ce Monsieur Guindé est un peu plus de mes amis que je ne pensois, puisqu'il me veut donner son fils pour Gendre; Il ne le prend pas mal, ma foi: mais la chose n'ira pas comme il pense, j'arrive à propos pour rompre ses desseins. Il n'y a point de tems à perdre. La porte de ma maison est ouverte. Entrons, & allons voir ce qui s'y passe. Aussi voici un flambeau qui vient, & je ne veux pas être vû.

SCENE XIII.

DAMIS, ORONTE, UN LAQUAIS.

DAMIS.

ARrête, Laquais. Mon cher ami, voici la maison dont il est question. C'est où tu dois faire le message que tu m'as promis. Remarque là bien, afin de ne t'y pas méprendre. C'est l'Enseigne du Chat-huant. Voilà la porte

ù tu dois fraper, & le maitre s'apelle Monsieur Guindé.

ORONTE

C'eſt aſſez. Je te promets de me bien acquitter de mon emploi.

DAMIS.

Allons attendre S. Blaiſe au petit Pannier. Là nous te marquerons le moment que tu dois venir dans cette maiſon. Laquais, marche du côté de la Ruë Trouſſevache.

SCENE XIV.

La Ferme s'ouvre. & le Théatre repréſente une Chambre.

Mr ARMOSIN.

IL y a grand Feſtin ici; tous les Valets ſont occupez à la Cuiſine, & je ſuis monté juſques en cette Chambre ſans que l'on m'ait apperçû. Je n'ai point voulu entrer dans la Salle où l'on mange, de crainte d'y trouver des viſages qui ne m'auroient pas plû. Mais, à n'en point mentir, cette bombance me donne de l'inquiétude. Seroit poſſible que ce fût le feſtin des nôces? Si cela étoit, je ſerois arrivé trop tard. C'eſt de quoi il faut m'éclaircir. J'entens quelqu'un. Retirons-nous dans ce petit Cabinet, j'y pourrai entendre ce qui ſe dira ici, & peut-être j'apprendrai ce que je veux ſçavoir.

SCENE XV.

Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN *caché*.

Mad. BINON.

VOus voyez tout ce que Monſieur Jean fait pour vous. Un Roi ne pourroit pas donner un plus beau Soupé qu'il vient de vous donner. On ne peut pas avoir plus de petits pieds qu'il y avoit dans le plat de Roſt. Pour le fruit, tout y étoit en abondance, juſques aux oranges de Portugal. Le pauvre Enfant ſe tuoit de vous ſervir de tout, & vous n'avez pas daigné ſeulement le regarder. Il a bû plus de douze fois à votre ſanté, ſans que vous ayez bû une fois à la ſienne.

Mlle MARGOT.

Eſt-ce qu'il ſied bien aux filles de boire aux garçons, ma Tante ? & devez-vous me blâmer de cela ?

Mad. BINON.

Hé, mon Dieu, il y a Garçons & Garçons.

Mlle MARGOT.

Comment, ma Tante, eſt-ce qu'il n'eſt pas fait comme les autres ?

Mad. BINON.

Pardonnez-moi ; mais vous devriez le regarder autrement qu'un étranger, puis qu'il doit être un jour votre époux.

Mlle MARGOT.

Il ne l'eſt pas encore, ma Tante. Quand il le ſera, alors comme alors.

Mad. BINON.

Il ne l'eſt pas, il eſt vrai, mais il devroit l'être, mort de ma vie. Ma niéce, eſt-ce que ce n'eſt pas un bon parti?

Mlle MARGOT.

Et qui vous dit que non, ma Tante?

Mad BINON.

Hé bien donc, pourquoi ne le prenez-vous pas?

Mlle MARGOT.

Eſt-ce que c'eſt à une fille à prendre un homme? Et puiſque j'ai un pere, ne faut-il pas qu'il y conſente?

Mad BINON.

Mais, eſt-ce que vous ne l'aimez pas?

Mlle MARGOT.

Moi?

Mad. BINON.

Vous.

Mlle MARGOT.

Hé, je l'aime comme il faut l'aimer.

Mad. BINON.

Le voici.



SCENE XVI.

JEAN GUINDÉ, Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN, *caché.*

J. GUINDÉ.

VOus nous avez bien-tôt privée de votre présence, Mesdames. Eſt-ce que la Compagnie ne vous plaît pas ?

Mad. BINON.

Votre bonne chere nous a contraintes de quitter la Table ; mais ne vous en ſcandaliſez pas. Nous ne nous en ſommes abſentées que pour parler de vous.

J. GUINDÉ.

Ah, vous vous mocquez de moi, Mesdames, je ne merite pas d'être dans de ſi belles bouches.

Mad. BINON.

Ma Niéce & moi, nous ne pouvons revenir de l'admiration où nous a miſe la ſomptuoſité de votre régal.

J. GUINDÉ.

Ce n'eſt qu'un échantillon d'une piéce de galanterie meſurée à l'aulne des perfections de Mademoiſelle Margot.

Mad. BINON.

Elle vous eſt bien obligée ; & ſi elle n'y répond pas, c'eſt que ſa modeſtie lui ferme la bouche.

J.

J. GUINDE'.

Oh, je le ſçai bien. Auſſi juſques à un certain jour je veux bien lui faire crédit ; mais la nuit de ce certain jour-là je veux être payé comptant.

Mad. BINON.

Cela s'en va ſans dire.

J. GUINDE'.

Comme il y a long-tems que j'ai fait mes avances ; quand cette Marchandiſe ſera arrivée à bon port, j'en ferai monter les Effets à cent pour cent.

Mad. BINON.

C'eſt fort bien aviſé.

J. GUINDE'.

Ce ſera un joly petit aſſortiment que le nôtre.

Mad. BINON.

Sans doute.

J. GUINDE'.

L'agrément de cette union rendra la nuance de nos affections fort agréable.

Mad. BINON.

Aſſurément.

J. GUINDE'.

Nous ferons ſans ceſſe un gentil petit négoce de badineries.

Mad. BINON.

Fort bien.

J. GUINDE'.

Nous nous appellerons des plus jolis noms du monde. Elle ſera Margoton, & je ſerai ſon Janot.

Mad. BINON.

Il ne ſe peut pas une vie plus délicieuſe, ma Niéce.

J. GUINDE'.

N'eſt-il pas vrai ? Ce qui la rendra encore bienheureuſe, c'eſt cette petite circonſtance que vous ſçavez bien. Il ne la faut pas oublier, vertuchou ; c'eſt la plus belle Roſe de notre Chapeau.

Mad. BINON.

Je ne l'ai pas oubliée, mais j'ai peine à m'en reſſouvenir. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

J. GUINDE'.

C'eſt que nous ſommes Gentilhomme. N'avez-vous pas vû la Carte de notre Genéalogie, qui eſt dans la Salle où nous avons ſoupé, où il y a une belle Bordure d'ébene ?

Mad. BINON.

Oüi, votre pere me l'a montrée plus de cent fois.

J. GUINDE'.

Il prend un grand ſoin de la montrer à tout le monde. Cela eſt beau, oüi, d'être Gentilhomme, & de vendre de la marchandiſe.

Mad. BINON.

Aſſurément c'eſt un beau privilege.

J. GUINDE'.

Il n'y a dans notre Race que des gens nobles: nous avons eû un grand-pere qui a eû l'honneur d'être Conſeiller à la Table de marbre.

Mad. BINON.

Conſeiller, ma Niéce!

J. GUINDE'.

Nous avons eû un autre nommé Sylveſtre Guindé, qui eſt mort Grand Guidon de la Compagnie des Arbaleſtriers de Soiſſons.

Mad. BINON.

C'eſt être illuſtre par la Robe & l'épée.

J. GUINDE'.

Je vous laiſſe à penſer. Que n'y a-t'il point encore à dire ſur Marcou Guindé, qui étoit honoré de tous les grands Seigneurs de France à qui il faiſoit crédit ? Ayant fait mal ſes affaires, il fût ſi conſiderable à l'Etat, qu'il en obtint des Lettres de Répi. Oh, oh, ſont-ce des Prunes que cela ?

Mad. BINON.

Nenni, vertu-de-ma-vie. Il y a peu de Nobles qui ayent porté la marchandiſe ſi haut.

J. GUINDE' *à Mlle. Margot*

Dépêchez, mon petit cœur, dépêchez de dire oüi. Vous ne l'aurez pas ſi tôt dit, que je vous ferai Dame damée.

Mad. BINON.

Moderez vos tranſports. Voici nos gens qui viennent.



SCENE XVII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE, Mr DE BOISDOUILLET, Mad. DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mad. POULAILLER, JEAN GUINDE', Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN *caché*.

Les Dames ont chacune une Orange de Portugal à leur main.

Mr NIFLE.

TOut ainsi, Monsieur mon Cousin, que l'ambre, Monsieur mon Cousin, attire le fêtu, Monsieur mon Cousin; votre absence, Monsieur mon Cousin, attire ici toute la compagnie.

J. GUINDE'.

A moi n'appartient pas tant d'honneur, Monsieur mon Cousin. Je ne suis que de paille, Monsieur mon Cousin; comme vous, Monsieur mon Cousin, & Mademoiselle Margot, Monsieur mon Cousin, est l'ambre, Monsieur mon Cousin, qui attire ici tous les fêtus.

Mad. NIFLE.

Comment donc, mon Cousin, nous mandez-vous ici pour ne rien faire? Nous voilà

tous les bras croisez. Hé quoi, Messieurs? Qu'est-ce, Mesdames? Est-ce que nous ne dancerons pas un peu, quand ce ne seroit que pour ébattre nos morceaux?

Mr DE BOISDOUILLET.

Madame Nifle parle en Femme d'esprit,
Quand elle ramentoit le proverbe qui dit,
Qu'après la pance
Vient la dance.

J. GUINDÉ.

Faites venir les Violons.

Mad. POULAILLER.

Ce sont les Députez de Vaugirart, ils ne sont qu'un.

J. GUINDÉ.

Avec la permission de la Compagnie, je vais commencer avec Mademoiselle Margot.

Mr POULAILLER.

Mon Fillo, voilà une jolie tendron. Si l'on vendoit de la viande comme cela à la Boucherie; je n'y envoyrois pas ma Servante.

J. GUINDÉ.

Oh, oh, voici des Masques. C'est une Bohémienne, qui nous dira notre bonne avanture.



SCENE XVIII.

DAMIS, Mr NIFLE, Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, JEAN GUINDE', Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mad. NIFLE, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché*.

DAMIS *en Bohémienne*.

IL ne tiendra qu'à vous de la sçavoir. Je n'ai ni le langage, ni la fourberie des autres, & beaucoup de sincerité fait toute ma science.

J. GUINDE'.

Tenez voilà une Demoiselle que je vous donne à deviner. Voyons un peu comment vous vous y prendrez.

DAMIS.

Il ne faut pas être un grand Devin, pour dire que voilà la plus belle personne du monde, & qui mérite le mieux d'être aimée d'un honnête homme.

J. GUINDE'.

Il a raison, il a raison.

DAMIS.

Donnez-moi, s'il vous plaît, votre main;

Mademoiselle. Qu'elle est belle ! L'Albâtre n'eût jamais tant de blancheur. Quelle a dequoi faire un heureux mortel ! qu'il seroit heureux si cette main, guidée par les mouvemens du cœur, s'attachoit à la sienne par une foi inviolable !

J. GUINDÉ.

Le Drôle ne débite pas mal sa marchandise.

DAMIS.

Voilà des signes qui marquent que vous serez la plus heureuse personne du monde, si vous en voulez croire quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

J. GUINDÉ.

C'est de moi qu'il veut parler.

DAMIS.

La Fortune qui vous a été avare de ses biens, autant que les Graces vous ont été libérables, vous plonge maintenant dans un grand embarras. Mais n'appréhendez rien, un peu de résolution vous mettra au-dessus de bien des choses, & avec la possession d'une personne qui vous adore, & qui n'est pas tout-à-fait indigne de vous, vous aurez la joüissance d'un bien considerable.

J. GUINDÉ.

Hé bien, vous le voyez, je ne lui fais pas dire. Il parle juste. Qu'avez-vous à répondre à cela, Hem ?

DAMIS.

Ne la pressez pas davantage. Ce soûpir en dit plus que vous ne pensez. Il n'en faut pas tant pour se faire entendre à un homme qui a un peu d'intelligence.

J. GUINDE'.

Oh je le comprens bien. A un bon entendeur il ne faut que demi mot. Que je vous suis obligé! Mais voyons si vous serez aussi bonne Propheteſſe pour moi que pour elle.

DAMIS.

Il ne me feroit pas difficile de vous apprendre votre deſtinée; mais je n'ai de ſcience aujourd'hui que pour les Dames, & puis je ne veux point interrompre vos divertiſſemens.

Mad. BINON *à Jean Guindé.*

Votre homme ne vient point.

J. GUINDE'.

Je ne ſçai ce que cela veut dire. Mais que veut cet homme-là.

SCENE XIX.

ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDE', Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE, Mle MARGOT, Mad. BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. NIFLE, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché.*

ORONTE.

Eſt-ce ici où demeure Mr Guindé?

J. GUINDE'.

Oüi, Monſieur.

ORONTE

ORONTE.

Je voudrois lui parler.

J. GUINDE'.

Le voilà qui vient. Mon pere, voilà Monsieur qui veut vous parler.

SCENE DERNIERE.

Mr GUINDE', Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE; ORONTE, DAMIS, J. GUINDE', Mlle MARGOT, Mme BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mad. NIFLE, Mr ARMOSIN *caché.*

Mr GUINDE' *à part.*

VOici notre homme. Je le connois à sa large face.

ORONTE.

Je viens de la part de Mr Armosin.

Mr GUINDE'.

De Mr Armosin? Comment se porte-t'il?

ORONTE.

Il se porte fort bien, & souhaite de vous voir avec transport.

Mr GUINDE'.

Il est mort? Quel dommage!

ORONTE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'il se porte fort bien.

Mr GUINDE'.

Qu'il me la recommande bien ? Ah je n'y manquerai pas.

ORONTE.

Je dis qu'il se porte bien, & avant qu'il soit trois mois, il viendra vous embrasser, & retirer sa fille.

Mr GUINDE'.

Avant qu'il soit un mois, je donne mon fils en mariage à sa fille ? Volontiers.

J. GUINDE'.

Il ne dit pas cela, mon pere.

Mr GUINDE'.

J'entens bien. Il dit qu'il me prie de vous faire épouser sa fille.

J. GUINDE' *criant aux oreilles de son pere.*

Il ne dit pas cela, vous dis-je.

M. GUINDE'.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

J. GUINDE'.

Il dit que Monsieur Armosin se porte bien, & qu'il sera ici dans trois mois.

Mr GUINDE'.

Ce n'est donc pas ce Chose dont vous parliez ?

Mr ARMOSIN *sortant du Cabinet où il s'étoit caché.*

Il est tems que je me montre, pour confondre tous ces Imposteurs.

Mr GUINDE' *à Oronte*

Allez, vous nous venez conter ici des fagots. Monsieur Armosin n'est plus au monde.

Je sçai de bonne part qu'il est mort. *Appercevant Mr Armosin.* Mort... mort, mort.

Mr ARMOSIN *se montre à lui.*

Et moi je viens vous assurer qu'il est vif, vif, vif, & qu'on ne peut être plus vif.

Mr GUINDE'.

Ah, Monsieur Chose, c'est... C'est vous; Monsieur Armosin!

J. GUINDE'.

MonsieurArmosin! Il est donc venu comme un Champignon.

Mlle MARGOT.

Ah, mon Pere, se peut-il que j'aye encore la joye de vous embrasser?

Mr ARMOSIN.

Oüi, ma fille, me voici de retour assez à tems pour te délivrer de la tyrannie de ces ingrats. Ah, ah, Monsieur Guindé, c'est donc ainsi que vous me payez de toutes les bontez que j'ai euës pour vous? Certain homme que j'ai rencontré là-bas, me venoit tuer de votre part; mais je me fais revivre de la mienne, pour vous reprocher toutes vos perfidies.

Mr DE BOISDOUILLET.

Ah, Seigneur Armosin, tout doux, ne fumetis;
Nous voulons marier votre fille à son fils,
Et dans cette union de bien, de corps & d'ame;
On peut bien dire que Monsieur vaut bien Madame.

Mr ARMOSIN.

Que nous vient conter celui-là? Qu'est-ce-à-dire, Monsieur vaut bien Madame? Sçavez-vous bien que c'est mon Facteur, & que tous

les biens dont il se pare sont à moi ?

Mr DE BOISDOUILLET.

Neveu, seroit-vrai ?

J. GUINDE.

Hé, mon pere me l'a dit à-peu-près comme cela.

Mr DE BOISDOUILLET.

Oh, mi Frater, *il faut & plûtôt que plû-tard*,
Rendre à César ce qui appartient à César.

Mr GUINDE.

Je n'ai que faire de César pour rendre mes comptes, je les rendrai bien tout seul. Ils sont tous prests. Je vais les mettre en état.

Mr ARMOSIN.

Mais sçachons un peu qui envoyoit cet homme.

DAMIS.

C'est moi, Monsieur. Sçachant la répugnance que Mademoiselle votre fille avoit pour ce mariage, j'avois imaginé cette invention pour en reculer l'effet. Je l'aime, &c...

Mr ARMOSIN.

Vous l'aimez ! Et qui êtes-vous ?

DAMIS.

Je suis le fils de Monsieur de Vauverbec, Banquier de cette Ville.

Mr ARMOSIN.

C'étoit un honnête Flamand de ma connoissance, qui avoit la réputation d'être riche de deux cens mille livres.

DAMIS.

Je puis dire qu'il m'en a laissé davantage.

Mr ARMOSIN.

Ah, Monsieur, vous êtes honnête homme, si ce que vous dites est vrai ; mais demain nous en parlerons plus amplement. Souffrez que j'aille prendre possession de ma maison. Allons, ma fille, suivez-moi.

Ils s'en vont.

Mr POULAILLER.

Cousin, il ne faut point tant s'attrister. Venez avec moi noyer vos chagrins dans une bourée.

J. GUINDE'.

Marchand qui perd ne peut rire.

Mr DE BOISDOUILLET.

Mon Neveu a raison, donnons-nous le bon soir ;
Allons chacun chez nous. Adieu, jusqu'au revoir.

FIN.

L'HEURE DU BERGER,

PASTORALE.

ACTEURS.

DAPHNÉ, Bergere déguisée en Berger, sous le nom de Coridon, Amoureuse d'Arcas.

ARCAS Berger; promis à Cléonice, amoureux de Daphné,

CLEONICE, Bergere; promise à Arcas; amoureuse de Tircis,

TIRCIS, Berger; amoureux de Cléonice.

CORINNE, Coquette.

ALCIDON, Berger; frere de Daphné; amoureux de Corine.

PHILIS, Bergere.

La Scene est en Forest.

P



L'HEURE DU BERGER.
PASTORALE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, *sous le nom de Coridon*, PHILIS.

PHILIS.



Comment ? C'est toi, Daphné, sous ce déguisement ?

DAPHNÉ.

Oüi, moi-même, Philis.

PHILIS.

Dans quel étonnement

Me mets-tu? Mais au moins que j'en sçache la cause.

DAPHNE',

Mon sexe déguisé t'apprend assez la chose.
Tu sçais quand notre Prince arriva dans ces lieux,
Que mon peu de beauté lui donna dans les yeux.
Mon frere en prit ombrage, & craignant sa puissance,
Il voulut étouffer ces feux par mon absence,
Il m'éloigna: la lune a six fois fait son tour,
Depuis que j'ai quitté cet aimable séjour.
Ce Prince en est parti, rien ne m'est plus contraire;
Cependant j'y reviens & me cache à mon frere.
Sous le nom d'un parent éclairci de mon sort,
Qui me ressemble assez de visage & de port,
Je passe dans ces lieux. Notre amitié passée,
Fait que sans consulter je t'ouvre ma pensée.
Tu t'étonnes! helas, il est aisé de voir,
C'est qu'en moi l'effet d'un amoureux pouvoir;
Rarement une fille en garçon se déguise.
Que l'amour n'ait beaucoup de part en l'entreprise.

PHILIS.

Qui t'oblige à paroître en cet habit?

DAPHNE'.

Arcas.

PHILIS.

Arcas! Tu te méprens, & tu n'y ſonges pas;
Dans peu ce Berger doit épouſer Cléonice.
Il eſt promis.

DAPHNE'.

Ah, c'eſt ce qui fait mon ſuplice.

PHILIS.

Sçait-il ta paſſion & ton déguiſement?

DAPHNE'.

Pour l'une il le pourroit, pour l'autre nullement.

PHILIS.

T'aime-t'il?

DAPHNE'.

Je ne ſçai.

PHILIS.

Et que prétens-tu faire?
T'engager ſans ſçavoir ſi tu pourras lui plaire.

DAPHNE'.

Ne ſçais-tu pas, Philis, qu'en l'amoureux tourment,

Ce qui nous peut flater persuade aisément ;
On se laisse abuser par la moindre apparence.
Arcas surprit mes vœux dès ma plus tendre enfance,
Je le trouvois bien fait, j'admirois sa vertu ;
Sa grace, son esprit ; Bergere, que veux-tu !
L'amour pour nous tromper prend plus d'une figure,
Il le sçait, sous divers noms, cacher son imposture.
D'abord dessous l'estime il entra dans mon cœur,
Il le trouva facile à cherir son erreur.
Tout le favorisa, rien ne lui fut contraire ;
Il s'en rendit le maître, & je le laissai faire.
Il me sembloit aussi qu'il occupoit Arcas,
Des mêmes soins ; sans cesse il étoit sur mes pas,
Chacun de notre amour nous nous faisions mystere,
Cependant nous cherchions tous les jours à nous plaire :
J'étois triste, il l'étoit ; il avoit le souci
De m'expliquer son feu ; c'étoit le mien aussi :
Ayans même dessein, soumis au même empire

Nous nous cherchions tous deux pour pouvoir
nous le dire,
Affermis, résolus d'en presser l'entretien;
Et quand nous nous trouvions, nous ne
nous disions rien.
Que te dirai-je enfin, il partit, quel suplice!
O Ciel! lorsque j'appris qu'Arcas & Cléonice,
Soûmis à leurs parens, s'entredonnoient la foi,
Chere Philis, hélas, quel coup ce fut pour moi;
Ma mort auroit suivi cette triste nouvelle,
Si pour me retirer de ma douleur mortelle,
On ne m'eût dit qu'Arcas murmuroit en secret
Que Cléonice aussi témoignoit du regret,
Que cet hymen étoit, contre mon esperance,
Moins un effet d'amour que de l'obéissance.
L'espoir qui de nos cœurs se rend maître aisé-
ment,
M'inspira le dessein de ce déguisement.
J'ai crû que je pouvois avec un peu d'adresse
Examiner d'Arcas qu'elle étoit la tendresse,
Connoître ses desirs, & sçavoir si sa foi
Seroit pour Cléonice, où pancheroit pour moi.
Je t'ai déja conté que j'avois l'avantage
D'avoir de Coridon la taille & le visage;
Mais tu le peux sçavoir, tu l'as vû dans ces lieux,

As-tu jamais rien vû qui se ressemble mieux?
Tu sçais que se trompant sans cesse à l'apparence,
Pour nous bien discerner on étoit en balance;
Et qu'à nous voir ensemble, ou bien séparément,
On ne nous distinguoit que par l'habillement.

PHILIS.

Il est vrai, mille fois je me suis occupée,
A vous bien discerner, & je m'y suis trompée.
Ce Berger dans ces traits est si semblable à toi,
Que j'ai vû tout le monde abusé comme moi.

DAPHNE'.

Qui ne le feroit pas, puisqu'Alcidon mon frere,
Chez qui je suis, me voit sans penser le contraire.
Depuis tantôt huit jours; enfin, je suis ici,
Il me croit Coridon, & veut... Mais le voici.
Il suit de près Corinne; elle paroît émuë.



SCENE II.

DAPHNE', ALCIDON, CORINNE, PHILIS.

ALCIDON.

NOn, non, en vain tu veux le cacher à ma
vûë,
Je l'ai vû, je l'ai vû.

CORINNE.

Qu'à tu vû?

ALCIDON.

Ce Billet.
Que tu venois exprès ici lire en ſecret.
Oſe me le nier? ton ame en eſt capable.

CORINNE.

Moi, pourquoi le nier, puiſqu'il eſt veritable?
Le voilà. Ton eſprit s'en forme un Billet doux.
Tu le crois d'un amant?

ALCIDON.

Oüi, ſans doute.

CORINNE.

Jaloux:

ALCIDON.

Coquette.

DAPHNE' *se mettant entre deux.*

D'où vient donc cette ardente colere.
Qui vous trouble, Berger, qui vous émut, Bergere ?

CORINNE.

Un jaloux qui se plaît à me persécuter ;
Dont la bizare humeur cherche à me contester.
Qui forme des soupçons sur la moindre apparence ;
Il m'aime, à ce qu'il dit, avec violence ;
Et pour me le prouver, il me fait la faveur
De me faire sans cesse enrager de bon cœur.

DAPHNE'.

Sur de simples soupçons avoir l'ame inquiette !
Qui peut vous les causer, Berger !

ALCIDON.

Une Coquette,
Qui pour prix de l'amour que j'ai pour ses appas,
Me traite avec mépris, ne me regarde pas.
Pour lui prouver mes feux, je mets tout en usage
Que m'en arrive-t-il ? l'ingratte, la volage,
Sans égard pour mes soins, en tous lieux, devant moi,

Avecque

Avecque mes rivaux triomphe de ma foi.
D'une foule d'amans ſans ceſſe eſt pourſuivie,
Fait de les engager ſa plus preſſante envie ;
Et veut pour me regler ſur ſon intention ,
Que je ſouffre cela ſans nulle émotion.

DAPHNE'.

Elle eſt de cette humeur ! ſeroit-il vrai, Bergere ?
Seriez-vous, comme il dit, inconſtante, legere ?
Quoi, la coquetterie a pour vous tant d'appas ?

CORINNE.

Je la ſuis, je l'avouë, & ne m'en défend pas ;
Eſt-ce un ſi grand malheur ? Le Ciel m'a fait la grace
De me former ainſi ; que veut-il que je faſſe ?
Je m'y plais, les plaiſirs me ſuivent en tous lieux,
Et je ne prétens pas changer pour ſes beaux yeux.

ALCIDON.

Et moi, puiſque tu veux vivre à ta fantaiſie ;
Ne crois pas que je quitte auſſi ma jalouſie :
Tu veux être inconſtante exprès pour m'outrager,

Moi je ferai jaloux pour te faire enrager.

DAPHNE'.

La réfolution eft digne de louange.
Quels difcours, Alcidon ! Quelle humeur! chofe étrange!
Quoi, pour ce que l'on aime avoir ces fentimens!
Témoigner fon amour par des emportemens?
Eft-ce que vous croyez que le fecret de plaire
Se forme des tranfports d'une aveugle colere !
Non, défabufez-vous; ce n'eft point par rigueur
Ni par emportement qu'on entre dans un cœur.
C'eft par beaucoup de foin, de refpect, de tendreffe;
Il faut pour réuffir auprès d'une maîtreffe,
Rechercher fes plaifirs, fans troubler fon repos.
Admirer fes vertus, ne point voir fes défauts,
Montrer pour fes fouhaits beaucoup de complaifance,
Deffus fa bonne foi prendre entiere affurance;
La croire aveuglement, & pour toucher fon cœur,
La laiffer faire enfin, c'eft toûjours le meilleur.

CORINNE.

Oüi, fans doute, voilà ce qu'un amant doit faire;

Voila le moyen sûr pour trouver l'art de plaire
Que vous le prenez bien !

DAPHNE'.

Cela se doit ainsi
Sans doute il doit changer, Bergere, & nous aussi ?
Et s'il faut qu'un amant soit pour une maîtresse,
Respectueux, soûmis, complaisant, sans foiblesse,
La maîtresse à son tour doit avoir pour l'amant,
Même soin, même ardeur, & même sentiment ;
Car enfin persistant dans votre humeur coquette,
Que vous reviendra-t'il ? Une joye imparfaite.
Vous ferez des amans, je ne dis pas que non ;
Mais vous en trouverez trente faux sans un bon :
On en voit tant par-tout que l'on en sçait que faire,
Corinne, & pour le bon, on ne le trouve guere.
Il aime, vous avez quelque penchant pour lui.
Sans attendre à demain, concluez aujourd'hui;

Croyez-moi, bannisez ces chagrins & ces peines,
Unissez-vous tous deux par de plus douces chaînes;
Ainsi vous cesserez, pour un plaisir plus doux,
Vous d'être une coquette, & lui d'être un jaloux.
Voilà ce que, sans fard, j'ai crû vous devoir dire,
Profitez en tous deux; Adieu, je me retire.

SCENE III.

CORINNE, ALCIDON, PHILIS.

ALCIDON.

Il faut pour être heureux, changer, tu l'entens bien,
Me le promets-tu, dis!

CORINNE.

Non, je n'en ferai rien;
Berger, j'aurois trop peur de manquer de parole.

ALCIDON.

Ainſi donc pour mes vœux, l'eſperance eſt
frivole,
Ingrate, perſiſter à ſuivre un tel défaut!
N'en reviendras-tu point?

CORINNE.

Non pas encore ſi-tôt;
Peut-être que le tems en me rendant plus ſage
Un jour me défera de cette humeur volage,
Que laſſée à mon tour d'offrandes & de vœux,
Je pourrai me réſoudre à faire un ſeul heureux.

ALCIDON.

Ce ne ſera pas moi; tu me fais trop connoître,
Que je ſuis...

CORINNE.

Et pourquoi ne croirois-tu pas l'être?

ALCIDON.

Tes mé ris pour mes feux en ſont de bons
témoins.

CORINNE.

Pour mes autres amans, Berger, m'en vois-tu
moins?

ALCIDON.

Et qu'ai-je de plus qu'eux pour me le faire croire

CORINNE.

Un peu de mon eſtime, & place en ma mémoire.

ALCIDON.

La faveur n'eſt pas grande, étant commune à tous...

CORINNE.

Tu ſerois trop heureux ſi tu n'étois jaloux.

ALCIDON.

Et puis-je ne pas l'être, & voir ton inconſtance;
Mais quel bonheur aurois-je enfin?

CORINNE.

Ma confidence
Par elle tu ſçaurois quels ſont tous mes amans
Et tu verrois pour eux mes ſecrets ſentimens

ALCIDON.

Voilà de ton eſprit encore quelque artifice.

CORINNE.

Non, je ne promets rien que je l'accompliſſe
Bannis ta jalouſie, & ces ſoins ſuperflus,
Et tu verras...

ALCIDON.

Et bien, je ne le ſerai plus
Mon cœur qui dans ſes vœux n'aſpire qu'à plaire,

Pour prendre aveuglement jusqu'à ton carac-
tere,
Accepte le parti.

CORINNE.

Si tu le suis; crois moi;
Tu ne te plaindras plus de moi, ni moi de toi.

ALCIDON.

Suivant ce qu'apresent tu viens de me pro-
mettre,
Comme ton confident, je me dois tout per-
mettre,
Montre-moi ce Billet.

CORINNE.

Quoi...

ALCIDON.

De ce même jour
Tu me dois montrer...

CORINNE.

Oüi, ce qui vient de l'amour:
Si c'étoit d'un amant je te le ferois lire;
Mais ce Billet me vient, puisqu'il te le faut dire,
De la part d'une amie, & non pas d'un amant.

ALCIDON.

Non, non, je le veux voir, ou bien dès ce
moment...

CORINNE.

De ce que je dirai je prétens être cruë.

ALCIDON.

Moi, je prétens que rien ne se cache à ma vûë.

CORINNE.

Tu ne me crois donc pas?

ALCIDON.

Non, je le veux avoir:
Montre-le-moi, sinon...

CORINNE.

Et bien, tu le peux voir.
Mais pour avoir douté de mon amour sincere;
Si tu le vois, tiens-toi fort sûr de ma colere;
Elle suivra de près ton desir curieux.

ALCIDON.

Quoi...

CORINNE *lui présentant le Billet.*

Je ne dis plus rien, tien, lis si tu le veux.

ALCIDON *voulant le prendre.*

Oüi, oüi, je le lirai, je connois ta maxime.

CORINNE *le resserrant.*

Va, pour te le donner j'ai pour toi trop d'estime;
Tu cherche ma colere en voulant ce Billet;
Et je sens qu'avec toi je romprois à regret.

ALCIDON.

ALCIDON.

Comment, c'eſt donc ainſi que tu me tiens parole ?

CORINNE.

Comment, ainſi pour moi ta promeſſe eſt frivole ?

ALCIDON.

On ne devoit point voir de ſecret entre nous.

CORINNE.

Et tu m'avois promis de n'être point jaloux.

ALCIDON.

Ce Billet vient d'Arcas.

CORINNE.

Cela pourroit bien être

ALCIDON.

Il t'aime.

CORINNE.

Il ſe pourroit.

ALCIDON.

Il le fait trop connoître.

CORINNE.

Tu l'as dit.

ALCIDON.

Va, mon cœur renonçant à l'eſpoir
Te rend ta confidence, & ne veux plus te voir

CORINNE.

Et bien je la reprens, cette faveur insigne;
Ton procedé fait voir que tu n'en est pas digne.

SCENE IV.

CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

Pour vous voir bien remis je demeurois exprès;
Mais je vous vois broüillez tous deux plus que jamais.

CORINNE.

Je fais quand il me plait changer le personnage;
Mais voyons ce Billet qui lui fait tant d'ombrage.

BILLET.

Vous me pressez & desirez sçavoir,
Corinne, pour qui je soûpire.
J'aurois fait un serment de souffrir sans le dire;
Mais de vous refuser je n'ai pas le pouvoir.
Il faut le rompre, & faire un effort sur moi-méme,
Pour vous aller dire que j'aime
TIRCIS.

PHILIS.

Tircis, Bergere! & que croit Alcidon?
Il a donc contre Arcas mal conçû ce soupçon.
Sur quelle conjecture a-t'il pris jalousie?

CORINNE.

Un rien peut d'un jaloux troubler la fantaisie;
Un esprit défiant le poursuit en tous lieux,
Et la moindre apparence est un monstre à ses yeux.

PHILIS.

Cependant c'est toujours user de tromperie;
Tu disois qu'il venoit de la part d'une amie.

CORINNE.

La tromperie est douce & permise en aimant,
Quand c'est pour s'assurer les vœux d'un autre amant.

PHILIS.

Plus je te considere, & plus je t'éxamine,
Plus je vois que toûjours tu veux être Corinne.

CORINNE.

Au nombre des amans on voit notre pouvoir,
N'en avoir qu'un à nous ce n'est point en avoir,
Un caprice, un soupçon, bien souvent le dégage,
Il faut de cent faveurs arrêter ce volage;

Puis au bout pour tout fruit nous avons le chagrin
De le voir triompher de nous par ſon dédain.
Mais lorſque de pluſieurs on ſe voit la maîtreſſe,
Un, peut s'évanoüir ſans que ſon change bleſſe,
On ne s'apperçoit pas même de ſon départ ;
Sans que l'on s'en chagrine, on l'impute au hazard :
A peine eſt-il abſent qu'un autre prend ſa place.
Il n'eſt point de dépit que ce plaiſir n'efface ;
Et quand tout réüſſit au gré de mes deſirs,
Quand je vois mes ſouhaits moindre que mes plaiſirs,
Je l'avoüerai, Philis, quoi que le Ciel deſtine,
Je ſuis, & je veux être inceſſamment Corinne.

PHILIS.

Tircis vient, je m'en vais.

CORINNE.

Non, demeure avec nous
Quand on a des témoins le triomphe eſt plus doux.

SCENE V.

TIRCIS, CORINNE, PHILIS.

TIRCIS.

ENfin vous la ſçavez, mon indiſcrete flâme ;
Et vous avez tiré le ſecret de mon ame ;
Et ce qu'avec que ſoin j'avois toujours caché,
De ce cœur amoureux, vous l'avez arraché.

CORINNE.

Croyez-moi, banniſſez ce ſcrupuleux Martyre,
S'il eſt bien doux d'aimer, il l'eſt plus de le dire ;
Et ſans vous retrancher à pouſſer des ſoupirs,
Me nommant cet objet, contentez mes deſirs.

TIRCIS.

Hélas! Bergere, hélas! dans mon Amour extrême,
Je n'ai point encore fait cet effort ſur moi-même.
Tout tremblant de reſpect dans ma plus vive ardeur,
Ce beau nom ne s'eſt point échapé de mon cœur.

CORINNE *bas à Philis.*

Il n'ose me nommer sans doute en ta présence.
(Haut)
Vous nous en pouvez faire entiere confidence,
Philis est fort discrete, & je la suis aussi;
Berger expliquez-vous sans crainte & sans souci.

TIRCIS.

Puisqu'il vous faut nommer pour qui ce cœur soupire,
Et que je ne me puis empêcher de le dire,
C'est de tous nos hameaux, par d'insignes faveurs,
Celle...... c'est celle, enfin, qui charme tous les cœurs,
Pour qui tous nos Bergers ont de secrettes flâmes,
L'ornement de nos bois, le plaisir de nos ames,
Dont les divins appas peuvent tout enflâmer,
Ce que l'on ne sçauroit regarder sans aimer.

CORINNE *bas à Philis.*

C'est mon portrait, Philis, il le fait trop connoître.
(Haut)
Quittez ce grand respect que vous faites paroître,

Nommez-nous cet objet ſans craindre ſon courroux,
Elle en pourroit avoir envie autant que vous.

TIRCIS.

Ce portrait que je fais ſans Art, ſans Artifice,
Vous dit-il pas aſſez que c'eſt......

CORINNE.

qui.

TIRCIS.

Cléonice.

CORINNE.

Cléonice! Berger, qu'oſez-vous propoſer?
On lui deſtine Arcas, elle doit l'épouſer,
Avez vous bien prévû quel chagrin, quel martyre.......

TIRCIS.

Je me ſuis là deſſus dit ce qu'on me peut dire.
La raiſon en ſecret pour combattre mes feux,
M'a fait appréhender le ſort le plus affreux.
L'Amour même, l'Amour touché de mon martyre,
Avant que m'enflâmer, cent fois me l'a ſçû dire.
Il n'a point affecté tous ces déguiſemens,

Qu'il met le plus ſouvent dans le cœur des
Amans;
Il ne s'eſt point ſervi pour cacher ſes myſteres,
De tous ces faux brillans qui lui ſont ordinaires;
Les faveurs, les plaiſirs ne m'ont pas attiré;
Les douceurs de l'eſpoir ne m'ont point
enyvré,
Je me ſuis peu flatté dans mon ardeur extrême;
Et ce n'eſt ſeulement que pour aimer que j'aime.
Le ſeul bien qui pourroit ſoulager mon tourment,
C'eſt d'expoſer mes maux à cet objet charmant,
Faire voir à ſes yeux le trouble de mon ame;
Y peindre l'innocence & l'ardeur de ma flâme.
C'eſt-là tout mon eſpoir, & je ne vois que
vous
Qui puiſſe à mes ſouhaits donner un bien ſi
doux.

CORINNE.

Vous ne voyez que moy?

TIRCIS.

Je ne vois que vous-même.

Elle vous aime fort, & vous l'aimez de même·
Vous pouviez aisément sans l'offenser en rien,
Me ménager près d'elle un moment d'entretien:
Enfin, Bergere, enfin, c'est sur cette assûrance
Que je vous ai fait part de cette confidence.

CORINNE.

Vous ne pouviez pour voir réüssir vos desseins,
Mettre vos interêts en de plus sûres mains.

TIRCIS.

J'ai bien crû que de vous j'obtiendrois cette grace.

CORINNE.

Oüi, Berger, il n'est rien que pour vous je ne fasse,
Je vais voir Cléonice; allez, je vous promets
De vous servir encore par de-là vos souhaits.

TIRCIS.

Que ne vous dois-je point obligeante Bergere?
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire:
Je vous devrai la vie, & mon sort sera doux,
Si j'ai jamais le bien de l'employer pour vous.

SCENE VI.

CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

TU t'es bien abusée, & cela doit t'apprendre
A n'en point tant conter, de peur de te méprendre.

CORINNE.

Hé bien ! Philis, tu vois quel seroit mon tourment,
Si dedans ce malheur je n'avois qu'un Amant.
Si j'avois sur Tircis fondé mon espérance,
Voi quel seroit le fruit de ma persévérance !
Non, non, sans repentir je suivrai mes souhaits,
Le nombre des Amans n'incommode jamais;
Et pour fuir de l'Amour les bizarres foiblesses,
Il est bon d'en avoir de toutes les espéces.

PHILIS.

Tu t'offre cependant, Bergere, avec chaleur,
Auprès de Cléonice à servir son ardeur.

CORINNE.

Et tu crois que je veux lui tenir ma promesse ?

Apprens, Philis, apprens que ce n'eſt qu'une adreſſe.
Je m'offre à le ſervir, & ſous cette couleur
Je cherche à m'acquerir une place en ſon cœur.
Je vais pour l'enlever aux yeux de Cléonice,
Employer à la fois l'adreſſe & l'artifice
Faire agir mes ſecrets, m'en ſervir tour à tour;
Et même, s'il le faut, je feindrai de l'Amour.

PHILIS.

Mais enfin, ſi malgré tes ſoins, ton artifice,
Il demeure toujours conſtant pour Cléonice?

CORINNE.

Si je ne réüſſis comme je me promets,
Si ſon cœur ne ſe rend ſoûmis à mes ſouhaits,
Et que ſes ſentimens ne ſuivent pas les nôtres.

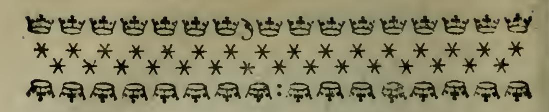
PHILIS.

Eh bien?

CORINNE.

Je l'oublirai comme j'ai fait bien d'autres.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' *seul.*

QUoi, Daphné, n'as-tu point de honte
De te voir, de paroître en ce déguisement ?
Venir en cet habit pour chercher un Amant!
Helas ! c'est de l'honneur faire bien peu de compte.
Quand ton frere sçaura ce travestissement,
Que n'en croira-t'il point, dis, & quel jugement
Fera-t'on en ces lieux sur ce secret mystere ?
Chacun avec raison pourra s'en étonner ;
Mais on me le doit pardonner,
C'est l'amour qui me le fait faire.

L'amour, Daphné ! qu'ose-tu dire ?
As-tu bien consulté ton devoir, ta raison ?

Crois-tu que l'on t'excuſe en proferánt ce
nom ?
Une fille à ton âge être ſous ſon empire !
Le connoître ; & de plus l'oſer nommer, helas!
Ai-je pû m'en défendre, & voir toûjours Arcas?
Non à tort ſur ce point mon ſexe s'effarouche,
J'aime, je le puis dire, Arcas m'aime, il ſuffit :
Si l'amour eſt doux à l'eſprit.
Il ne l'eſt pas moins à la bouche.

Ouvre les yeux, rentre en toi-même,
Trop crédule Daphné, qu'oſe-tu dire ? Arcas
Eſt charmé de tes yeux, épris de tes appas ?
Tu le dis, malheureuſe, & qui t'a dit qu'il
t'aime ?
Eſt-ce lui ? Nullement. Aveugle, ſors d'erreur.
Mais quoi ! pour Cléonice il a de la froideur,
Il évite l'Hymen, & le fait trop connoître :
Je ne me trompe point, il porte ailleurs ſa
foi ;
Je me flatte que c'eſt pour moi ;
Et c'eſt pour un autre peut-être.

Pour une autre ! Ah, chaſſons ce penſer odieux,

J'en mourrois. Il pourroit aimer en d'autre lieux ?
Non, non, cela n'eſt point, ſa flamme m'eſt connuë ;
Mon frere vient, cachons notre trouble à ſa vûë.

SCENE II.

DAPHNÉ, ALCIDON,

DAPHNÉ.

HE-bien, ſur mes diſcours, vous reglant déſormais,
Berger, Corinne & vous, avez-vous fait la paix ?

ALCIDON.

Non, l'ingratte perſiſte en ſon humeur volage,
Envain pour la fléchir j'ai tout mis en uſage ;
Rejettant vos conſeils, dédaignant mes diſcours,
Elle ſuit ſon génie, & le ſuivra toûjours :
Mais quelqu'aveuglement, quelqu'ardeur qui l'entraîne,
Je n'en porterai pas moi ſeul toute la peine ;

Je la partagerai, du moins, & l'on verra
Si sur moi, sur mes feux, Arcas l'emportera.

DAPHNE'.

Que parlez-vous d'Arcas, Berger, & que veut dire...

ALCIDON.

Comment? Ignorez-vous que pour elle il soûpire?
Il l'adore, elle l'aime, & c'est-là le sujet
Qui fait qu'à son Hymen il consent à regret.

DAPHNE'.

O Ciel! qu'ai-je entendu!

ALCIDON.

L'ingratte s'abandonne
Au ridicule espoir que son Amour lui donne.
Il pretend l'épouser, elle le croit aussi,
L'Hymen deCléonice est son plus grand souci.
Il le recule, il croit que pour rompre avec elle.
Le tems lui fournira quelque adresse nouvelle

DAPHNE'.

Helas;

ALCIDON.

Ils comptent mal, dès ce même moment
Je viens de m'opposer à ce retardement;
Assemblant les parens tant d'un côté que d'autre,

Leur avis s'eſt trouvé conforme avec le nôtre;
Ils preſſent, tout eſt prêt pour ſe donner la main,
Et ce ſera ce ſoir, ou le plûtard demain.

DAPHNE'.

Comment, que faites-vous?

ALCIDON.

Ce qu'il faut que je faſſe;
Ce qu'un autre feroit, s'il étoit à ma place.

DAPNNE'.

Mais vous ne ſongez pas qu'à tant précipiter;
Vous faites... Croyez-moi, vous allez tout gâter.

ALCIDON.

Comment? c'eſt un Rival dont il me faut défaire
Ç'en eſt-là le moyen.

DAPHNE'.

D'accord... Mais cette affaire...

ALCIDON.

Moins je la preſſerai, plus j'aurai de ſouci;
En lui donnant du tems il pourra... Le voici.
Suivons notre deſſein. Je me trouble à ſa vûë;
Parlons.

DAPHNE'.

Quoiqu'il arrive, hélas! je ſuis perduë.

SCENE

SCENE III.

ARCAS, ALCIDON, DAPHNE'

ARCAS *à Alcidon.*

VOyez-vous qu'en ces lieux on montre quelque ardeur,
Pour faire réussir notre commun bonheur ?

ALCIDON.

Ce grand préparatif en bannit la tristesse.
Et l'on n'entend par tout que des cris d'allegresse.

ARCAS.

Nous devons pour ne pas rallentir tant de vœux,
Profiter promptement de ces momens heureux.

ALCIDON.

Oüi, vous devez répondre à la commune joïe.
Et joüir du bonheur que le Ciel nous envoïe.

ARCAS.

Ce Loup vaincu, Berger, nous ne craindrons plus rien,
Et nous éviterons mille maux pour un bien.

ALCIDON.

De quoi me parlez-vous ?

S f

ARCAS.

De la prochaine chasse;
Où nous devons du monstre anéantir l'audace,
Le vaincre, & par sa mort bannir notre souci,
Qui vous étonne?

ALCIDON.

Moi? Je vous parlois ici
Du pompeux appareil pour l'illustre journée,
Où l'on doit accomplir votre heureux Hymenée.

ARCAS.

Ainsi votre discours s'accordoit mal au mien.
Nous nous trompions tous deux, Berger, je le vois bien.
Parlons à cœur ouvert, c'est trop long-tems se taire,
Vous pressez mon Hymen, & moi je le differe:
De le voir achevé vous faites vos souhaits,
Et je voudrois l'avoir reculé pour jamais.
Non pas que Cléonice à mes yeux ne soit belle,
Charmante; mais le Ciel ne m'a pas fait pour elle,
Ou pour mieux dire, avant cet Hymen arrêté,
J'étois déja soûmis sous une autre beauté:
Son pouvoir à mes yeux s'étoit fait reconnoître,

L'Amour qui de nos cœurs est le souverain Maître,
Et qui ne reconnoit d'interêt que le sien,
A pour d'autres desirs depuis fermé le mien.
Enfin de vous dépend toute ma destinée,
Et si vous pressiez moins ce funeste Hymenée ..

ALCIDON.

Moi ? Ce sont vos parens, Berger, & non pas moi ;

ARCAS.

Il est vrai, mes parens m'ont prescrit cette loi
Tout m'empresse, interêt, devoir, raison, justice,
Je le veux ; mais parlons ici sans artifice,
Parens, devoir, justice, interêts, raison, loi
Berger, tout est pour moi, si j'obtiens votre voix.
Comme c'est de vous seul, & par votre suffrage
Que je veux obtenir la beauté qui m'engage ;
C'est à vous seul aussi que j'adresse mes vœux ;
Si vous y consentez, je serai trop heureux.

ALCIDON.

Vous pouvez librement au gré de votre envie,
Sans vous embarrasser, suivre votre génie,
Rompre votre Hymenée, aimer en d'autres lieux.

Contentez votre esprit, satisfaites vos yeux,
Expliquez vos desirs & les faites connoître,
Je n'y resiste point, vous en êtes le maître;
Mais, Berger, si pour voir réüssir vos souhaits,
Il vous faut mon aveu, vous ne l'aurez jamais.

ARCAS.

Jamais! & quoi, mon choix peut-il taut vous déplaire?
Hélas! pour vous fléchir, dites, que faut-il faire,

à Daphné.

Voudriez-vous pour moi, Berger, auprès de lui
Seconder mes desirs, me prêter votre appui?
Il est votre parent, vous l'aimez il vous aime,
Sans doute il fera plus pour vous que pour moi-même.
Parlez.

DAPHNE'.

Qui moi, Berger? Que je parle pour vous?

ARCAS.

O üi; vous pourrez, peut-être adoucir son courroux.

DAPHNE'.

Vous vous adressez bien, & pour votre avantage

Vous ne pouviez briguer un plus zelé suffrage :
Me connoissez-vous bien ? Sçavez-vous qu'aujourd'hui
J'ay pour vous refuser plus d'interêt que lui ?
Que si près d'Alcidon j'employois la priere,
Ce seroit à dessein de vous être contraire.
Que ce qu'il fait me plaît, qu'avec toute l'ardeur,
Je vais fortifier ce parti dans son cœur.
C'est vous en dire assez, & vous faire connoître
L'obstacle qu'à vos vœux je prétens faire naître.

ARCAS.

Avec cette chaleur s'emporter contre moi !
J'en devine la cause, oüi, Berger, je la voi.
Hélas ! pour éviter le malheur qui me presse,
Ciel, à qui désormais veux-tu que je m'adresse ?
Corinne vient à nous, implorons son pouvoir;
Elle peut à mes vœux redonner quelque espoir.
Rassurons-nous, je vais lui parler, & j'espere
Qu'elle m'écoûtera peut-être sans colere.



SCENE IV.

CORINNE, DAPHNÉ, ALCIDON, ARCAS.

ALCIDON.

N'En ſoyons pas témoins, fuyons ;

CORINNE.

Comment, Berger ?
Eviter ma préſence ; eſt-ce un ſi grand danger ?

ALCIDON.

J'ai ſi mal réuſſi dans votre confidence,
Que je dois éviter juſqu'à votre préſence ;
Et puis, Arcas vous veut découvrir un ſecret ;
Je me retire exprès de peur d'être ſuſpect.

SCENE V.

CORINNE, ARCAS, DAPHNÉ.

CORINNE.

ME dit-il vrai, Berger, qu'avez-vous à me dire ?

ARCAS.

Beaucoup, Berger, helas !

DAPHNE'.

Ciel!

CORINNE.

Votre cœur ſoûpire :
J'entens à demi-mot ce que dit un ſoûpir.
Vous voulez m'expliquer quelque amoureux deſir.

ARCAS.

Oüi, je veux vous parler de la plus pure flâme
Que l'Amour ait jamais allumé dans une ame.

CORINNE.

L'ai-je pas deviné ? Je m'y connois. Eh bien!
Vous pouvez librement m'en faire un entretien.

ARCAS.

Pour vous faire un aveu de cette conſéquence,
Ce Berger m'eſt ſuſpect, & je crains ſa préſence :
Il faut pour m'expliquer un ſecret rendez-vous.
Puis-je le demander, me l'accorderez-vous ?

CORINNE.

De vous le refuſer, me seroit-il poſſible ?
Vous demandez trop bien, & j'ai le cœur ſenſible.

ARCAS.

Quel bonheur! maintenant mon ſort dépend
de vous.
Et j'attens dès tantôt ce ſecret rendez-vous.

SCENE VI.

CORINNE, DAPHNE'.

DAPHNE'.

ET moi j'attens la mort pour finir mon
martyre.
Fuyons.

CORINNE.

Et vous, Berger, n'avez-vous rien à dire?

DAPHNE'.

Non, je n'ai rien, Bergere, à vous faire ſça-
voir.

CORINNE.

Tout de bon?

DAPHNE'.

Oüi, ſans doute; & que pourrois-je avoir?

CORINNE.

Je gagerois, voyant ce ſoin de vous dé-
fendre,

Que

Que vous-avez, Berger, quelque chose à m'apprendre.

DAPHNE'.

Moi ! j'atteste le Ciel.....

CORINNE.

Hé, ne jurez de rien.
Avant que de répondre, éxaminez vous bien.
Songez. N'avez-vous rien qui vous trouble à ma vûë,
Votre ame en me voyant n'est-elle point émûë.
Ne ressentez-vous point quelque chose de doux ?
Vous soûpirez ?

DAPHNE'.

D'accord. Mais ce n'est pas pour vous.

SCENE VII.

CORINNE.

Il a beau dire, en vain il garde le silence
Ce Berger à pour moi plus d'Amour qu'il ne pense.
Il est jaloux, sans doute, & ne peut sans effroi,

Voir ce nombre d'Amans que je tiens sous ma
Loy.
Chagrin d'entendre Arcas me dire en sa présence,
Qu'il vouloit d'un secret me faire confidence,
Il n'a pû l'écouter sans un dépit jaloux,
Et voilà le sujet qui cause son courroux.
Que d'Amans! chaque jour, chaque instant on voit naître,
On s'en défend en vain, & je n'ai qu'à paroître;
Je ne vois que Tircis, qui d'erreur transporté,
Se range follement sous une autre beauté.
Pour m'envenger je vais employer l'artifice,
Et contraindre son cœur à me rendre justice.
Cléonice paroit, sçachons son sentiment.

SCENE VIII.

CLE'ONICE, CORINNE.

CORINNE.

ENfin nous approchons du bienheureux moment,
Où l'Hymen favorable aux souhaits de ton ame,

De fille qu'on te voit te va changer en femme.
Je voudrois bien sçavoir, & tu peux, si tu veux,
Eclaircir maintenant mon désir curieux,
A la veille d'un jour de cette conséquence;
Dans ces extrêmitez, ce qu'une fille pense.
Pour moi, je croi que c'est un plaisant embarras,
De vouloir pénétrer dans ce qu'on ne sçait pas.
L'imagination, sérieuse, modeste,
N'ose aller plus avant, feint d'ignorer le reste;
Mais l'esprit plus subtil dans un tel entretien
Voit tout, pénétre tout, & n'en témoigne rien.
N'est-il pas vrai?

CLE'ONICE.

Hélas! j'ignore ce mystere.

CORINNE.

Tu prétens avec moi te cacher & te taire,
Toy?

CLE'ONICE.

Non, je ne sçai point l'Art de dissimuler;
Et si je le sentois tu m'en verrois parler.
Le moyen, je n'ai pas le tems de me connoître:
Arcas de son côté s'en plaint aussi peut-être.
Si de l'Hymen, l'Amour avoit formé les nœuds,

Je ſerois plus contente, il ſeroit plus heureux ;
Mais ſans le préſentir, ſans conſulter ſa flâme,
A peine il me connoît que l'on me fait ſa femme :
Sans voir ſi c'eſt pour moi quelque choſe de doux,
A peine l'ai-je vû, qu'on le fait mon époux.
Etrange tyrannie. Hélas ! eſt ce une affaire,
Où notre propre aveu ne ſoit pas néceſſaire ?
Pour avoir un époux ſelon notre déſir,
Ne peut-on nous laiſſer liberté de choiſir ?
Il faut pour parvenir à ce bonheur ſuprême,
Pour le bien diſcerner, en juger par ſoi-même.
Avant que ſe ſoûmettre au pouvoir de ſes Loix,
Les yeux en font l'eſſai, l'eſprit en fait le choix,
Son entretien, le tems, tout nous le fait paroître,
Ainſi l'on s'accoûtume après à ſe connoître,
A ſe ſouffrir l'un l'autre, à s'entendre, à ſe voir,
Et l'on vient à s'aimer ſans s'en appercevoir.

CORINNE.

A juger ſainement de toutes ces grimaces ;

Arcas n'a pas l'honneur d'être en tes bonnes graces,
Je le jugerois bien. N'eſt-ce point qu'aujourd'huy,
Quelqu'autre te plairoit peut-être plus que lui ?

CLE'ONICE.

Moy, Corinne?

CORINNE.

Toi-même. Il entre du myſtere ;
Cléonice, au diſcours que tu viens de me faire,
Qui refuſe un Epoux, doit avoir un Amant.

CLE'ONICE.

Hélas !

CORINNE.

L'ai-je pas dit ? C'eſt cela juſtement.
Et qui de nos Bergers à l'honneur de te plaire ?
Seroit-ce Clidamant ?

CLE'ONICE.

Que me dis-tu Bergere?

CORINNE.

N'eſt-ce point Dorilas ?

CLE'ONICE.

Ah ! ceſſe ce diſcours.

CORINNE.

Licidas ? Palemon ?

CLE'ONICE.

Veux tu parler toûjours

Laisse moy.

CORINNE.

Ce n'est pas Tircis, je m'imagine :

Tu ne lui parle pas.

CLE'ONICE.

Qu'il est bienfait, Corinne.

CORINNE.

C'est donc lui qui te plait ?

CLE'ONICE.

Moy.

CORINNE.

Le trouver bien fait

Ce n'est pas le haïr, c'est l'aimer en effet.

CLE'ONICE.

Hé bien ! puisqu'il te faut découvrir ma foiblesse ;

Je ne hais point Tircis : Oüi, je te le confesse,

Si l'on me le donnoit à la place d'Arcas,

Je pense que l'Hymen ne me déplairoit pas.

CORINNE.

Cela seroit fort bien si l'on te laissoit faire.

Mais Arcas t'eſt donné par tes parens, Bergere,
Ils ne ſouffriront point ton changement; ainſi
Tu dois chaſſer l'Amour.

CLE'ONICE.

Je le fais bien auſſi.
Et malgré le penchant de ma nouvelle flâme,
Mon devoir, ma raiſon, ſont puiſſans dans mon ame.
Tout eſt contre Tircis, tout parle pour Arcas;
A ma confuſion dans ce grand embarras:
Pour le chaſſer de moi, je fais en ſon abſence,
Des proteſtations d'éviter ſa préſence.
A ne le plus ſouffrir mes ſens ſont réſolus,
Mais quand je le revois, je ne m'en ſouviens plus.
Il faut pourtant, Corinne, oublier ſa perſonne,
La raiſon me le dit, le devoir me l'ordonne;
Oüi, je veux déſormais lui montrer mon courroux.
Je veux.......

CORINNE.

Acheve donc.

CLE'ONICE.

Hélas! il vient à nous

CORINNE.

Ne te découvre pas, garde bien de le faire.

CLE'ONICE.

Si je reste en ces lieux, j'aurai peine à me taire,
Je ne répons de rien s'il vient à me parler;
De peur d'en dire trop, j'aime mieux m'en aller.

SCENE IX.

CORINNE, TIRCIS.

TIRCIS.

HE bien! avez-vous vû cette aimable Bergere?

CORINNE.

Je viens de lui parler, & de bonne maniere.

TIRCIS.

De mon Amour?

CORINNE.

Sans doute.

TIRCIS.

Avez-vous peint l'ardeur,
Corinne, dont ses yeux ont embrasé mon cœur?

CORINNE.

Vous n'auriez pas mieux fait, quand ç'eût été
vous-même.

TIRCIS.

Avez-vous bien parlé de mon respect extrême?

CORINNE.

Oüi.

TIRCIS.

Que le seul espoir que j'ai dans mon tourment,
C'est de l'aimer toûjours, & la voir un moment;
Qu'après, sans me flatter, d'aspirer à lui plaire,
J'irai loin de ses yeux l'adorer, & me taire.

CORINNE.

Oüi, j'ai dit tout cela, je vous assûre..

TIRCIS.

Hébien?
Qu'à-t'elle répondu? Déclarez-le moi.

CORINNE.

Rien.

TIRCIS.

Rien! mais dans ses beaux yeux, ou dessus son visage,
Dites, n'avez-vous point surpris quelque présage

Favorable à ma flâme, ou contraire à mes
vœux ?
Enfin ferai-je heureux, Corinne, ou malheureux ?
Parlez.

CORINNE.

Que voulez-vous, Tircis, que je vous dise,
J'ai vû dans sa personne une grande surprise,
Son teint à mes discours à changé de couleur,
Ses yeux me témoignoient quelque trouble en
son cœur;
Elle alloit me répondre, inquiétte, égarée;
Mais, vous voyant venir, elle s'est retirée.

TIRCIS.

Que veux dire, Corinne, un semblable embarras ?
Dites-le moi.

CORINNE.

Qui, moi ? Je ne m'y connois pas.

TIRCIS.

A parler franchement, sans avoir l'ame vaine,
Je ne prens point cela pour des marques de
haine.

CORINNE.

Et s'il faut franchement m'expliquer à mon
tour,

Je ne prens point cela par des marques d'amour.

TIRCIS.

Mais si ma flâme avoit moins dequoi la surprendre,
Elle n'avoit, Corinne, aucun combat à rendre;
Sans vous marquer son trouble, & son étonnement,
Elle auroit répondu selon son sentiment.
Et lorsque j'ai parû, loin de fuïr ma présence,
Ses yeux m'auroient instruit de son indifference.
Cependant, que fait-elle, & que m'apprenez-vous?
La voit-on contre moi s'emporter de couroux?
Vous lui faites pour moi l'aveu de mon audace,
Ce discours-là surprend, cet aveu l'embarrasse,
Son visage se change, & semble se troubler,
Je parois au moment qu'elle veut vous parler,
Elle me voit, se tait, m'évite, & se retire,
Bergere, dites-moi ce que cela veut dire?

CORINNE.

Beaucoup pour un amant qui cherche à se flater,

Mais peu pour un qui veut moins croire, & plus douter :
Car, Berger, l'apparence enfin que Cléonice
Pût vous favoriser sans faire une injustice,
A la veille qu'Arcas doit être son époux ?
Faut-il vous étonner, si lui parlant de vous,
Beaucoup d'étonnement paroît sur son visage:
C'est d'un secret dépit un assûré présage ;
Elle alloit éclater, & vous voyant venir,
Tout son ressentiment alloit à vous punir ;
Mais ne vous croyant pas digne de sa colere,
Elle a bien mieux aimé vous laisser, & se taire.

TIRCIS.

C'est votre sentiment, mais ce n'est pas le mien.

CORINNE.

C'est pourtant le plus sûr, Berger.

TIRCIS.

Je n'en sçai rien.

CORINNE.

Je m'y connois, Tircis, & vous me devez croire.

TIRCIS.

Comment ! en un moment perdez-vous la mémoire ?

Vous me venez de dire, & je m'en ſouviens
bien,
Que dans cet embaraas vous ne connoiſſiez
rien:
Voulez-vous maintenant m'aſſurer du contraire?
C'eſt mon cœur que j'en crois, c'eſt lui belle
Bergere,
Qui depuis le moment que l'Amour l'a charmé
Ne s'eſt point applaudi de l'eſpoir d'être aimé.
Il me flatte aujourd'hui d'une ombre d'eſperance,
Peut-être m'abuſai-je enfin à l'apparence;
Mais me dût cette erreur aſſurer le trépas,
Je ne m'en puis défendre, & ne m'en cache
pas:
A moins que Cléonice à mes yeux elle-même,
Ne me vienne tirer de cette erreur extrême,
Je croirai toûjours...

CORINNE.

Mais....

TIRCIS.

Quoi qu'il en ſoit, helas!

Ce penser m'eſtbien doux,ne m'en retirez pas;
A mille maux crüels, c'eſt me livrer en proye.

CORINNE.

Je me garderai bien de troubler votre joye;
Il ne tient pas à moi que ſelon vos deſirs,
Vous ne paſſiez vos jours en d'éternels plaiſirs.

TIRCIS.

Je le ſçai, & vous ſuis trop obligé, Bergere;
Mais de grace, achevez.

CORINNE.

Que faut-il encore faire?

TIRCIS.

Auprès de Cléonice employer vôtre voix,
Tâcher de lui parler une ſeconde fois;
Et s'il ſe peut, pour rompre un chagrin qui
me tuë,
Me ménager près d'elle un moment d'entre-
vûë.

CORINNE.

S'il ne tient qu'à cela, je vais préſentement
La chercher, lui parler, la preſſer vivement;
Je m'en vais pour la rendre à vos vœux plus
propice,
Employer à la fois, l'adreſſe, & l'artifice;
Et ſi par mes diſcours je ne la fais changer,

A ſa place je ſuis à vous pour vous vanger.

TIRCIS.

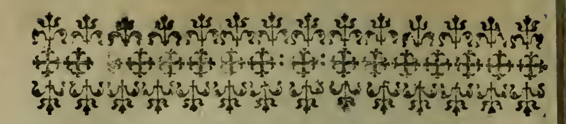
Pour fléchir ſa rigueur, n'épargnez rien, Bergere,
A l'adreſſe, aux diſcours, ajoûtez la priere..

CORINE.

Adieu : ſouvenez-vous ; pour flater vos ſouhaits,
Que j'engage mon cœur pour ce que je promets.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CORINNE *seule.*

QUand on a tant d'Amans à qui l'on
cherche à plaire,
Qu'on n'en veut perdre aucun, on n'est pas
sans affaire.
Je suis seule, je puis reprendre mes esprits;
Examinons un peu tout ce que j'ai promis:
N'oublions rien sur tout. Dorilas me demande
Un Bouquet de ma main; Damon une guir-
lande:
Lycas un Bracelet de mes propres cheveux;
Ligdamon un baiser, l'enjoüé Doris deux.
J'ai donné rendez-vous au Berger Céliandre,
Arcas m'en demande un. Il faut ici l'attendre,
Encor qu'à Cléonice on ait promis sa foi,
Ce Berger y répugne, & soupire pour moi.

Si je lui faisois voir Cléonice infidelle,
Que Tircis l'aime fort, qu'il est fort aimé d'elle;
Il romproit avec elle, & me seroit acquis;
Mais n'en témoignons rien. Non je perdrois Tircis:
Plus je vois ce Berger éviter mon adresse,
Plus il me prend par là; voilà notre foiblesse.
L'autre est déja soûmis au pouvoir de mes yeux;
Et le bien qu'on possede est le plus précieux.
Chose étrange! Arcas m'aime, il aspire à me plaire,
J'ai pourtant pour ses feux peu d'estime; au contraire
J'en ai trop pour Tircis, qui n'en a point pour moi.
Cependant par l'effet de ce je ne sçai quoi,
Je vais sacrifier un Berger qui m'adore,
Pour un qui de m'aimer n'est pas trop sûr encore.
Telle est sa destinée, & la mienne aujourd'hui.
Je l'attens, toutefois dois-je parler à lui?
Oüi, pourquoi balancer, je suis jeune & coquette,
A mon âge il est doux d'écoûter la fleurette.
C'est un charme secret que l'on hait rarement;
Et soit qu'il plaise ou non, c'est toûjours un Amant.
Le voici.

SCENE II.

CORINNE, ARCAS.

CORINNE.

Vous voyez que j'y suis la premiere;
C'eſt tenir ſa parole, & de belle maniere.

ARCAS.

Auſſi vous m'en voyez dans la confuſion;

CORINNE.

Ce n'eſt pas de cela dont il eſt queſtion.
Vous en êtes confus, je n'en fais point de doute,
Mais il s'agit d'amour, parlez, je vous écoûte.

ARCAS.

Oüi, Bergere, il eſt vrai, c'eſt d'amour qu'il s'agit,
Avant que de venir, j'ai crû m'être tout dit;
Mon eſprit affermi tantôt par votre abſence,
Fourniſſoit à ma bouche un torrent d'éloquence.
Mon cœur dans ſes tranſports me répondoit de moi,
Je me promettois tout; & lorſque je vous voi,
Qu'à m'écoûter votre ame avec plaiſir aſpire,

Je cherche, je me trouble, & ne ſçai plus que dire.

CORINNE.

Pour calmer l'embarras qui ſemble vous ſaiſir,
Si je le devinois, vous ferois-je plaiſir?

ARCAS.

Que vous épargneriez de tourmens à mon ame,
Si vous ſçaviez...

CORINNE.

Je ſçai à qui va votre flâme.

ARCAS.

Vous le ſçavez?

CORINNE.

Et pour flater votre deſſein;
Je veux faire avec vous la moitié du chemin.
Ç'en eſt peut-être trop, Berger, la bien-ſéance
Souffre malaiſément une telle licence;
Mais pour ce qu'on eſtime en ces extrêmitez
On paſſe par deſſous toutes formalitez.
Je ſçai...

ARCAS.

Que dites-vous? Vous ſçauriez le ſupplice,
Que prépare pour moi l'Hymen de Cléonice.

CORINNE.

Oüi.

ARCAS.

Que sans consulter ni mon cœur ni le sien.
Nos parens ont entr'eux...

CORINNE.

C'est ce que je sçai bien,

ARCAS.

Ah! que vous me charmez! Dieux quelle joye extrème.
Non, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à vous-même.
Mais, qui vous a pû dire, avoüez-le entre-nous?
Que c'est Daphné que j'aime?

CORINNE.

Hem? Quoi? que dites-vous?

ARCAS.

Daphné.

CORINNE.

Sœur d'Alcidon?

ARCAS.

Oüi, Bergere, elle-même.

CORINNE.

Qui, Daphné, dites-vous?

ARCAS.

Oüi, c'est elle que j'aime,

Mon cœur depuis long-tems charmé de ses appas...

CORINNE.

A dire vrai, voilà ce que je ne sçai pas.

ARCAS.

Vous ne le sçavez pas!

CORINNE.

Non.

ARCAS.

Vous disiez...

CORINNE.

Que faire?

Je me trompois.

ARCAS.

Hé bien, je vous l'apprens, Bergere;
Oüi, c'est cette beauté qui me tiens sous sa loi.
Je ne puis aimer qu'elle...

CORINNE.

Eh, que m'importe à moi.

ARCAS.

Cependant on veut rompre une amitié si chere;
Et par un autre hymen...

CORINNE.

Je n'y sçaurois que faire.

ARCAS.

Vous pouvez toutefois soulager mon tourment,
Il ne tiendra qu'à vous.

CORINNE.

Moi, Berger, & comment?

ARCAS.

Mes parens, qui tantôt me donnoient Cléonice,
Pressez par ma douleur, touchez par mon supplice,
Changeroient de pensée, ainsi qu'ils me l'ont dit,
Pourvû qu'à mon bonheur Alcidon consentit;
Mais lorsque j'ai voulu le pressentir lui-même:
Je l'ai vû contre moi dans un dépit extrême,
Soit qu'il m'ait à mépris, ou soit que pour sa sœur
Il ait jetté les yeux sur un parti meilleur.
Vous pouvez tout sur lui, si vous vouliez, Bergere,
Parler en ma faveur pour vaincre sa colere;
Quelque ressentiment qu'ait pour moi son courroux,
Il aura de la peine à tenir contre vous;

CORINNE.

Voilà donc le ſujet de cette confidence.
Vous-même déclarez ce ſecret d'importance ;
Qu'afin de m'obliger à ſeconder vos vœux,
Et prier Alcidon d'autoriſer vos feux.

ARCAS.

Oüi, c'eſt le ſeul eſpoir qui flatte mon attente,
Je connois vos bontez, & l'humeur obligeante :
Qui vous porte ſans ceſſe à ſervir vos amis.

CORINNE.

Je vais vous faire voir à quel point je la ſuis.

ARCAS.

Puis-je eſperer ce bien ?

SCENE III.

DAPHNE', CORINNE, ARCAS.

DAPHNE'.

QU'apperçois-je ? Je tremble.
Ils m'ont donc prévenuë. Ah ! Dieux ils ſont enſemble ?

CORINNE.

J'apperçois Coridon, je vais tout de ce pas;
Pour vous servir lui dire...

ARCAS.

Ah! ne le faites pas;
Bergere, c'est de lui dont il me faut défendre,
Je crains...

CORINNE.

Examinez comme je vais m'y prendre;
Soyez-en le témoin, demeurez, je le veux.
Vous verrez mon adresse à seconder vos vœux.
Approchez, Coridon, il s'agit d'une affaire,
Qui rend votre présence en ces lieux necessaire.

DAPHNE'.

Ma présence!

CORINNE.

Oüi. Berger.

DAPHNE'.

Moi, Bergere, & pourquoi?

CORINNE.

Arcas, que vous voyez, vient de s'ouvrir à moi;
Il aime, devinés, Berger, qui ce peut être;

DAPHNE'.

Moi, que je le devine, eh! puis-je la connoître?

CORINNE.

Oüi, vous la connoissez.

DAPHNE'.

DAPHNÉ.

Je cherche vainement.

CORINNE.

Encore ?

DAPHNÉ.

C'eſt vous, peut-être.

CORINNE.

Il choiſit mieux, vraiment ;
Il aime éperduëment Daphné votre Couſine.

DAPHNÉ.

Il aimeroit Daphné ! Que dites-vous, Corinne ?

ARCAS.

Qu'avez-vous dit, Bergere ?

CORINNE.

Ecoûtez juſqu'au bout ;
Oüi, c'eſt Daphné qu'il aime.

DAPHNÉ.

Ah Ciel !

CORINNE.

Ne n'eſt pas tout.
Ce Berger prétend rompre avec Cléonice,
Pourvû qu'à ces deſirs Alcidon ſoit propice.
Il implore mes ſoins pour le toucher.

DAPHNÉ.

Eh bien ;

Qu'avez-vous résolu ?

CORINNE.

Moi? de n'en faire rien.
Si j'employois mes soins auprès de ce qu'il aime.
Que diroit Cléonice ; Alcidon, & vous même.

ARCAS.

Bien loin de me servir, vous parlez contre moi;
Quel en est le sujet, la raison, & pourquoi?

CORINNE.

Pour vous punir, Berger, de votre extravagance ;
Me chercher, me choisir pour une confidence?
Moi ? Dans l'âge où je suis, sans trop blesser les yeux,
Je croi valoir encore quelque chose de mieux.

ARCAS.

Ah, Ciel ! de tous côtez on me jouë, on m'outrage,
C'en est trop, je ne puis en souffrir davantage.

DAPHNE'.

Est-ce une vérité que ce qu'elle m'a dit,
Berger, Daphné peut-elle occuper votre esprit

ARCAS.

J'en ai trop avancé pour m'en vouloir dédire;
Oüi, j'adore Daphné, pour elle je soûpire,
L'hymen de Cléonice attire tous les vœux;
Ses parens & les miens en sont d'accord entr'eux,
Alcidon le poursuit avec un soin extrême;
Vous prenez son parti; Corine en fait de même,
Tout m'en semble imposer la tirannique loi;
Mais malgré tous les vœux que l'on fait contre moi,
Malgré tous mes parens, Alcidon, vous, Corinne,
Que le Ciel s'en courrouce, & le sort s'en mutine,
Rien ne m'obligera de changer de desir,
Et je l'adorerai jusqu'au dernier soûpir.



SCENE IV.

DAPHNE', CORINNE.

DAPHNE'.

SCachez, Berger...

CORINNE.

Il fuit, & ne peut vous entendre.

DAPHNE'.

Ah, que m'avez-vous dit ? & que viens-je d'apprendre ?

CORINNE.

Est-ce que mon discours auroit pû vous fâcher?

DAPHNE'.

Au contraire, ma joye à peine à s'en cacher.
La déclaration que vous venez de faire,
Me charme tellement que je ne puis m'en taire.

CORINNE.

Comment! elle seroit selon votre desir?

DAPHNE',

Oüi, vous ne me pouviez faire un plus grand plaisir.

CORINNE.

Seroit-il vrai, Berger.

DAPHNE'.

Rien n'eſt plus vrai, Bergere.

CORINNE.

Mon cœur depuis long-tems aſpiroit à vous plaire,
Et pour y réüſſir mes déſirs empreſſez.....

DAPHNE'.

Vous avez réüſſi plus que vous ne penſez...

CORINNE.

N'eſt-il pas vrai qu'Arcas vous avoit fait ombrage?
Vous croyez qu'il m'aimoit?

DAPHNE'.

D'accord, c'étoit ma rage.
Mon cœur dans les tranſports d'un aveugle courroux,
Maudiſſoit le deſtin, & peſtoit contre vous.
Rien ne vous auroit pû ſauver de ma colere:
Mais, Corinne, à préſent que je ſçai le contraire,
Ma haine eſt diſſipée, & cette vive ardeur,
En amitié pour vous ſe changer dans mon cœur.

CORINNE.

Vous m'aimez, Coridon?

DAPHNE'.

Rien n'eſt plus véritable!

CORINNE.

Tout de bon ?

DAPHNE'.

Tout de bon, ou que le Ciel m'accable

CORINNE.

Quoiqu'il puiſſe arriver, vous ne changerez pas ?

DAPHNE'.

Non, pourvû que jamais vous n'écoutiez Arcas.

CORINNE.

Ah! de ne le plus voir je vous fais ma promeſſe.

DAPHNE'.

Et moi, je vous répons de toute ma tendreſſe.

CORINNE.

Ce que vous promettez me plaît infiniment.

DAPHNE'.

Ce que vous m'avez dit me touche extrêmement.

CORINNE *à part.*

Que ce plaiſir m'eſt doux !

DAPHNE' *à part.*

Que cette erreur m'eſt chere!

CORINNE.

Adieu, charmant Berger.

DAPHNE'.

Adieu belle Bergere.

CORINNE.

Cet aveu me plaît plus que vous ne pensez pas.

DAPHNE'.

Le vôtre m'a tiré d'un fâcheux embarras.

CORINNE.

Me conserverez-vous toujours votre tendresse?

DAPHNE'.

Serez-vous ferme, vous, dedans votre promesse?

CORINNE.

Si je ne vous la tiens, que je meure en ce lieu.

DAPHNE'.

Et moi pareillement.

CORINNE.

Adieu, Berger.

DAPHNE'.

Adieu.

SCENE V.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON.

Est-ce encore un Amant ? Ton humeur agréable
Lui plaît-elle ? A tes yeux a t'il dequoi charmer ?

CORINNE.

Peut-être ; il eſt bien fait, je ſuis aſſez aimable,
Avec ces qualitez on ſe peut eſtimer.

ALCIDON.

Tu veux donc, perſiſtant dans cette humeur volage,
En tous tems, avec tous ſuivre ces ſentimens ;

CORINNE.

Dois-tu t'en étonner ? Je ſuis fille, à mon âge,
C'eſt un plaiſir bien doux que d'avoir des Amans.

ALCIDON.

Eſt-ce un ſi grand plaiſir qu'une telle victoire ;
Et crois-tu que de toy l'on faſſe plus d'état ?

CORINNE.

Oüi, vraiment, c'est de là que dépend nôtre gloire,
Plus nous avons d'Amans, plus nous avons d'éclat.

ALCIDON.

Mais, dis-moi, puisqu'il faut répondre à ta foiblesse,
Que doit faire un Amant dans un tel embarras?

CORINNE.

Il doit être soumis aux vœux de sa Maîtresse;
Tout souffrir, tout entendre, & n'en murmurer pas.

ALCIDON.

Approuve qui voudra cette injuste maxime.
Moi, je la souffrirois? Je l'endurerois, moi?

CORINNE.

Oüi, si tu veux pour toy conserver mon estime,
Si non ne me plus voir: Il ne tiendra qu'à toy.

ALCIDON.

Oüi, oüi, c'est le parti que l'on me verra prendre;
Je ne te verrai plus, je te le promets bien.

CORINNE.

Dans l'aveugle courroux qui vient de te surprendre,
Tu le dis, tu le crois; mais tu n'en feras rien,

ALCIDON.

Je t'aimois, de mon cœur tu possedois l'empire,
Mais je te veux haïr à l'égal du trépas.

CORINNE.

Contre un objet qui plaît, quoique tu puisses dire,
On fait bien des desseins qu'on n'exécute pas.

ALCIDON.

Le mien quoiqu'il arrive est puissant sur mon ame:
Si je ne le fais pas, que je meure à l'instant.

CORINNE.

Ne fais aucun serment sans consulter ta flâme;
Ou crains que de ma part je n'en promette autant.

ALCIDON.

C'est ce que je demande, & tu ne sçaurois faire
Rien qui me soit si cher; poursuis tu le verras

CORINNE.

Oüi ? Si je le faiſois ce ſeroît donc te plaire ?
Pour te faire enrager, je ne le ferai pas.

ALCIDON.

Et quel eſt ton deſſein en tenant ce langage ?
Fais ce que tu voudras, tout me déplaît de toy.

CORINNE.

Je veux pour me venger mettre tout en uſage,
Et te rendre amoureux plus que jamais de moy.

ALCIDON.

Je ſçai pour l'éviter un moyen infaillible.
Tes menaces en l'air ne me font point de peur.

CORINNE.

Je te connois, invente, agis, faïs l'impoſſible,
Je ſuis malgré tes ſoins Maîtreſſe de ton cœur.

ALCIDON.

Les plus affreux déſerts, les lieux les plus ſauvages,
Me ſeront doux alors que tu n'y ſeras pas.

CORINNE.

Que tu ſois dans nos Bois, nos Prez, ou nos Bocages,

J'y ferai comme une ombre attachée à tes pas.

ALCIDON.

Nous verrons ; il eſt tems que ce diſcours finiſſe.

CORINNE.

Tu fuis, & tu prétens rompre cet entretien.

ALCIDON.

Oüi ; je fuis, & je veux que ton cœur me haïſſe.

CORINNE.

Moy, je ne le veux pas, & je n'en ferai rien.

ALCIDON.

Mes mépris te feront bien changer de langage.

CORINNE.

Mes ſoins à te chercher te changeront auſſi.

ALCIDON.

Je ne changerai point.

CORINNE

Ni moi, c'eſt mon partage.

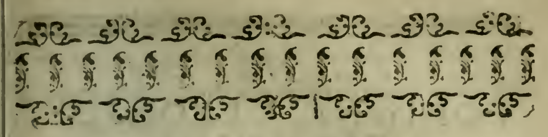
ALCIDON.

Je tiendrai ma parole.

CORINNE

Et moi la mienne auſſi.

Fin du Troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON *seul.*

OUi, ç'en eſt fait, coquette ; en vain ton cœur aſpire
A remettre le mien encor ſous ton empire,
Tes efforts déſormais y ſeront ſuperflus,
Graces au Ciel, je ſens bien que je ne t'aîme plus.
J'étois bien aveuglé quand de cette volage,
J'admirai les attraits, j'adorai le viſage !
Quels chagrins ! quels ennuis cachez ſous tant d'appas !
Que de tourmens j'évite en ne le voyant pas.
Mais déja le ſommeil ſemble offrir à mon ame,
Un repos que mon cœur dans ſa jalouſe flâme,
Avoit peine à trouver. Goûtons-en la douceur,
Et deſſous ces buiſſons reſpirons la fraîcheur.

SCENE II.

CORINNE, CLEONICE,

CLE'ONICE.

Tircis me voudroit voir ? & qu'à-t'il à me
dire ?

CORINNE.

Te parler un moment est tout ce qu'il desire :
C'est à toy, si tu veux, de l'entendre & le
voir.

CLE'ONICE.

Si dessus ce sujet j'écoûte mon devoir...

CORINNE.

Il te dira qu'il faut éviter sa présence ;
L'entendre, lui parler, c'est manquer de pru-
dence :
Ton Hymen se prépare, & demain est le jour.

CLE'ONICE.

Hélas ! Corinne, aussi, si j'écoûte l'Amour ?

CORINNE.

Sans doute qu'il sera plus doux à ta mémoire ;
Mais, Bergere, il n'est pas toûjours bon de le
croire.

CLE'ONICE.

Il faut donc me résoudre à ne point voir Tircis

CORINNE.

Oüi, tu t'épargneras par-là beaucoup d'ennuis :
Si quelqu'un vous surprend dedans cette occurrence,
Songe ce que de toi dira la médisance.
Il faut mieux l'éviter, & je vais promptement..

CLE'ONICE.

S'il vouloit près de moi n'arrêter qu'un moment.

CORINNE.

Oüi, mais quand on se trouve auprès de ce qu'on aime,
Notre raison n'est pas maîtresse de nous-même;
Envain on se resout à n'être qu'un moment:
On se parle, on s'écoute, on s'engage aisément.
De plus, c'est un Amant dont il te faut défaire;
Le voir, c'est lui donner un moyen de te plaire;
Tu voudras le chasser, il ne sera plus tems.

CLE'ONICE.

Ne le voyons donc point, Corinne, j'y consens.

CORINNE.

Ce que je te dis part d'une amitié sincere ;

Si tu veux lui parler après, c'eſt ton affaire.

CLE'ONICE.

Non, puiſqu'en le voyant mon honneur court hazard,
Va le trouver, dis-lui...

CORINNE.

Bergere, il eſt trop tard.
Le voici qui paroit. O Ciel, je ſuis perduë :
Il faut abſolument rompre cette entrevûë.

SCENE III.

CORINNE, CLE'ONICE, TIRSIS.

CORINNE.

CLéonice, Berger, vient de ſçavoir par moi,
Que vous vouliez la voir : mais une forte loi,
L'oblige d'éviter juſqu'à votre préſence ;
Ce n'eſt point par mépris, ni par indifference ;
Vous ſçavez les raiſons qui cauſent ce refus,
Ce n'eſt que ſon Hymen, Berger, & rien de plus.

TIRSIS.

Vous ſçavez mon reſpect, & vous pouvez, Bergere...

CORINNE

CORINNE.

Elle le sçait aussi, je l'ai dit, mais que faire ?
Fuyez-là, c'est pour elle une nécessité.

TIRSIS.

Helas ! pour un moment...

CORINNE.

Mais c'est sa volonté.

TIRSIS.

Sa volonté ? Grands Dieux ! Hé bien, je me retire,
Il lui faut obéir...

CLE'ONICE.

Hé ! qu'avez-vous à dire ?

TIRSIS.

Hélas ! pour tous les maux que l'on me voit souffrir,
Je ne veux que vous voir, soûpirer & mourir.

CLE'ONICE.

Corinne ?

CORINNE.

Je t'entens.

TIRSIS.

Hé de grace, Bergere,
Prêt d'expirer pour vous, la faveur est legere :
Ne me refusez pas un moment d'entretien.

CORINNE.

Elle y consent, Berger, puisqu'elle ne dit rien.
Usez bien des momens que sa bonté vous laisse.
Menagez-les, songez sur tout que le temps presse.

TIRSIS.

Cléonice!

CLE'ONICE.

Tirsis.

TIRSIS.

O Dieux! de quel souci...

CORINNE.

Vous finirez bien-tard en commençant ainsi;
Et quelqu'un cependant pourra bien vous surprendre.

CLE'ONICE.

Tu peux de ce malheur aisément nous défendre.

CORINNE.

Comment?

CLE'ONICE.

Si tu faisois le guet dedans ces lieux;
On ne nous pourra plus surprendre.

CORINNE.

Je le veux.
J'y vais.

CLE'ONICE.

Dessus tes soins nous prenons assurance.

CORINNE.

Bas.

Fort bien, tout n'ira pas ainsi qu'elle le pense;

Je vais pour l'interrompre, & pour la mieux punir
Trouver Arcas, tâcher de le faire venir.
Quoi qu'il ne l'aime pas, j'espere avec adresse
Lui donner des soupçons, exciter sa foiblesse.
Courrons-y de ce pas.

TIRSIS.

Ah que cet heureux jour
Est cher à mes souhaits, & doux à mon amour!
Accablé des ennuis de mon cruel martyre,
Je souhaitois vous voir, vous parler, vous le dire.
Grâce au Ciel, favorable à ma felicité,
Je vous vois, je vous parle, & je suis écoûté.
Pour comble de bonheur, & pour faveur derniere,
Si j'étois assuré de ne vous pas déplaire;
Si vous parliez à moi sans haine, sans courroux,
Si vous pouviez me dire...

CLE'ONICE.

Hé que demandez-vous?
Quand je vous avoürai, Tirsis, que je vous aime;
Dans l'état où je suis, n'étant pas à moi-même,

A la veille qu'Arcas doit être mon Epoux ;
Vous n'en ferez pas mieux.

TIRSIS.

Ah Ciel ! que dites-vous :
Eſt-il rien de plus doux, rien qui flatte de même
Un pauvre Amant, qu'un mot dit parce que l'on aime ?
Non, & ſi vous vouliez, Bergere, m'obliger ;
Dites...

CLE'ONICE.

Pouquoi faut-il vous le dire, Berger ?
Ce que je fais pour vous aux dépens de ma gloire.
Ne vous ſuffit-il pas pour vous le faire croire ?
Vous ſçavez les raiſons de mon triſte devoir,
Vous ſçavez trop à quoi m'oblige ſon pouvoir ;
Cependant je vous vois, j'écoûte, je ſoûpire,
Je vous plains, je me trouble, & que faut-il plus dire ?

TIRSIS.

C'en eſt trop, & mon cœur charmé de tant d'appas,
Eſt confus des bontez, qu'il ne mérite pas ;
Mais pour mieux aſſurer le bonheur où j'aſpire,
Pour adoucir mes maux, pour flatter mon martyre,

Hélas ! si vous vouliez m'accorder en ce jour ,
Un gage , une faveur témoin de votre amour..;

CLE'ONICE.

Hé , que desirez-vous ?

TIRSIS.

Et que sçais-je , Bergere ?
Un rien peut d'un Amant soulager la misere ;
Voyez.

CLE'ONICE,

Hé bien demain , Arcas , pour mon tourment ,
Doit être mon Epoux. Jusques à ce moment
Je vais faire des vœux , & demander la grace
A nos Dieux , s'il se peut , de vous mettre en
sa place.
Mes regards jusques-là s'attacheront sur vous,
Et pour tout autre objet n'auront que du cour-
roux.
Mes soûpirs empressez à vous chercher sans
cesse ,
Vous instruiront , Berger , de toute ma ten-
dresse.
Mon cœur dans mes projets sera ferme &
constant ,
En est-ce assez , Tirsis , & serez-vous content ?

TIRSIS.

On le feroit à moins ; cependant, Cléonice...

CLE'ONICE.

Eh quoi, vous faut-il faire un plus grand sacrifice ?
Ma guirlande peut-elle être selon vos vœux ?

TIRSIS.

Helas !

CLE'ONICE.

Un brasselet tissus de mes cheveux
Vous satisfera-t'il ?

TIRSIS.

Tant de bonté m'accable ;
Je vous l'ai déja dit, & j'en suis plus coupable :
Mais...

CLE'ONICE.

Que voulez-vous donc, Berger, expliquez-vous ?

TIRSIS.

Dans mes vœux... Si j'osois... Je crains votre courroux.

CLE'ONICE.

Ne me demandez rien qui puisse me déplaire

TIRSIS.

Ah, Cléonice !

CLE'ONICE.

Hé bien ?

TIRSIS.

Ma divine Bergere ;
Qu'un baiser.

CLE'ONICE.

Un baiser ?

TIRSIS.

Pour flatter mon tourment
C'est un gage certain.

CLE'ONICE.

Mais si l'on nous surprend ?

TIRSIS.

Accordez-moi ce bien, &...

CLE'ONICE.

Vous n'êtes pas sage

TIRSIS.

Me le permettez-vous ?

CLE'ONICE.

Mais...



SCENE IV.

CLE'ONICE, ALCIDON, TIRSIS.

ALCIDON *révant.*

ARrête, volage;

CLE'ONICE.

Ah Ciel! je suis perduë!

TIRSIS.

Ah Dieux! qu'ai-je entendu?

ALCIDON *révant toûjours.*

Quoi! n'as-tu point de honte? As-tu l'esprit perdu?
Suivre un Berger!

CLE'ONICE.

Hélas!

TIRSIS.

Quel malheur!

ALCIDON.

Va volage;
Je vais te décrier par tout nôtre vilage.

CLE'ONICE.

Hé de grace, Alcidon.

TIRSIS.

TIRSIS.

Etant de vos amis...

ALCIDON *réveillé, & se levant.*

Quoi c'est vous Cléonice, & vous aussi Tirsis!
Excusez-moi, Corinne occupoit ma pensée:
Pendant que je dormois, mon ame embarrassée
Croyoit voir la perfide, au mépris de mes feux,
Satisfaire aux transports d'un Berger amoureux.
Je faisois mes efforts pour chasser cette image,
Et j'allois... Mais je vois venir cette volage.
Je la fuis.

SCENE V.

CORINNE, CLEONICE, ARCAS, TIRSIS.

CORINNE.

AH! Berger, voici venir Arcas.

TIRSIS

Autre obstacle.

CLEONICE.

Grands Dieux!

CORINNE.

Il marche ſur mes pas.

ARCAS.

Qui vous rend interdits ? Quelle cauſe imprévûë
Qui vous trouble ? Eſt-ce moi, Bergere, eſt-ce ma vûë ?
Peut-elle vous cauſer un ſi grand embarras ?
Parlez-moi frachement, ne me le celez pas.
L'Hymen nous doit unir, il eſt prêt de paroître ;
En nous joignant enſemble, il vous gêne peut-être,
Peut être craignez-vous de me donner la main ;
C'eſt forcer votre cœur, ce n'eſt pas mon deſſein.
Nullement ; vos parens par un pouvoir ſuprême
Vous ont donnée à moi, je vous rends à vous-même.
Si vos vœux vont ailleurs, & s'il vous eſt plus doux
De pencher pour quelqu'autre, il ne tiendra qu'à vous ;
Prononcez. Il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe.
J'attens votre réponſe au retour de la chaſſe.

SCENE VI.

CLEONICE, CORINNE, TIRSIS.

CORINNE *bas*,

CE n'eſt pas-là l'effet que je m'étois promis.
O Ciel!

TIRSIS.

Que ce diſcours étonne mes eſprits!

CLEONICE.

Que dit-il ? Qu'ai-je oüi ? ma ſupriſe eſt extrême.

TIRSIS.

Vous l'entendez, Bergere, il vous rend à vous même.

CLEONICE.

Que ſçai-je ? c'eſt peut-être une feinte bonté.
Corinne, le crois-tu plein de ſincerité ?

CORINNE?

Qui, lui ? Dans ſon diſcours deſſus cette matiere
Il n'a fait, il n'a dit que ce qu'il prétend faire
Découvre ta penſée, explique ton deſir
En faveur de Tirſis, c'eſt lui faire plaiſir:
J'en ſçai bien la raiſon.

CLEONICE.

Et qu'elle eſt telle encore ?

CORINNE.

Il aime ailleurs. Daphné le poſſede, il l'adore ;
Il te hait, ton Hymen eſt contraire à ſes voeux,
Pour s'en débarraſſer, il fait le généreux ;
De peur que ſes Parens l'accuſent de foibleſſe,
Il veut pour s'en défaire agir avec adreſſe,
Et prétend ſous couleur de cette bonne foi,
T'obliger à changer, pour tout jetter ſur toi.

CLEONICE.

Sur moi ! Que me dis-tu ?

CORINNE.

Ce qu'il ſouhaite faire.
Dès que tu lui diras qu'un autre a ſçû te plaire,
Il ne manquera pas de les en avertir ;
Leur dira qu'il étoit réſolu d'obéïr ;
Mais que voyant le nœud où ta flâme t'engage,
Il renonce à l'amour, ainſi qu'au mariage :
Ses parens ceſſeront de le tranniſer,
Les tiens t'obligeront à vouloir l'épouſer ;
Mais lui ferme & conſtant, leur dira ſans rien craindre,

Qu'il ſeroit bien fâché de te vouloir contraindre,
Qu'il refuſe une main dont un autre a le cœur ;
Qu'il ſçait bien qu'en amour pour conſtante faveur,
Qui poſſede le cœur peut poſſeder le reſte ;
Et que pour éviter cet accident funeſte
Il leur baiſe les mains, & te laiſſe en pouvoir
De te donner à qui tu prétens le devoir :
Voilà ce qu'il attend.

CLEONICE.

Oüi ? c'eſt-là ſa penſée !
Ce qu'il m'a dit n'eſt donc qu'une vertu forcée?
Avec ſon beau diſcours il prétend m'éblouïr,
Il me croit ſimple aſſez juſques à me trahir;
Qui moi ? Comme il s'y prend ! quelle fauſſe prudence !
Non, non, il n'en eſt pas encore à ce qu'il penſe.

TIRSIS.

Comment, qu'allez-vous faire ?

CLEONICE.

Hé le demandez-vous ?
Je vais, ſans balancer, le choiſir pour Epoux ;
Il eſt de mon honneur, après tout, de le faire ;

Que voulez-vous, Tirsis, qu'à moi-même contraire,
Je donne des moyens pour obliger Arcas?
Ne vous en flattez point, je ne le ferai pas.

TIRSIS.

Que d'ennuis, que de maux votre aveugle conduite
Nous prépare. Voyez...

CLEONICE.

Adieu.

TIRSIS.

Quoi?

CLEONICE.

Je vous quitte.

TIRSIS.

Comment?

CLEONICE.

Si je restois à voir votre douleur,
Je ne répondrois pas des transports de mon cœur.
Adieu.

TIRSIS.

Que deviendrai-je en ce désordre extrême?

CLEONICE.

Parlez à mes parens, consultez-vous vous-même.

Voyez Arcas, peut être après tant de courroux,
Que le ſort, que les Dieux prononceront pour vous.

SCENE VII.

CORINNE, TIRSIS.

TIRSIS.

ELle me laiſſe, hélas !

CORINNE.

Que vous êtes à plaindre ;
Rien ne vous peut flatter, vous avez tout à craindre :
En vain cette rupture eſt chere à vos ſouhaits,
Ses parens obſtinez ne le voudront jamais.

TIRSIS.

Et que faire ?

CORINNE.

Il faudroit, s'il vous étoit poſſible,
Eviter Cléonice, être un peu moins ſenſible
A ſon amour, tâcher d'oublier ſes appas,
Combattre vos deſirs.

TIRSIS.

Le puis-je faire, hélas!
Corinne?

CORINNE.

Essayez-y, croyez-vous le contraire,
Avant que d'avoir vû si vous le pouvez faire?
Quelque soit notre amour, quelque soit son pouvoir,
Croyez moi, pour le vaincre, on n'a qu'à le vouloir.
Formez-vous des desirs pour quelqu'autre Bergere,
Qui n'ait pas moins d'appas, & qui puisse vous plaire.
Cherchez, examinez, j'en connois parmi nous
Qui voudroient..

TIRCIS.

Dieu d'amour m'abandonnez-vous?

SCENE VIII.

CORINNE *seule*,

HE bien! pour tous mes soins, pour fruit de mon adresse,
Il ne m'écoûte pas, il s'enfuit, & me laisse.
Que d'inutiles pas! Mais pourquoi m'affliger?

Qui prétend plaire à tous, s'expose à ce danger.
Comme l'on s'applaudit à faire une conquête,
A la voir échaper on doit se tenir prête.
Un semblable revers ne sçauroit m'ébranler;
Et puis Coridon vient qui va m'en consoler.

SCENE IX.

DAPHNE', CORINNE,

DAPHNE' *révant sans voir Corinne.*

JE ne me trompois point, on m'aime autant que j'aime.

CORINNE.

Il ne m'apperçoit pas.

DAPHNE'.

Ah quelle joye extrême!

CORINNE.

Sans doute il songe à moi.

DAPHNE'.

Que j'aurai de plaisirs,
D'exprimer à ses yeux moi-même mes desirs!

CORINNE.

Qu'il est charmé!

DAPHNE'.

Les ſiens dedans cette rencontre,
Ne feront pas moins grands,

CORINNE.

Il faut que je me montre,
C'eſt un trop grand chagrin de me cacher à lui.

DAPHNE'.

Il faut me découvrir ſi je puis aujourd'hui;
Cherchons-en les moyens. Ah qu'une ame amoureuſe...

CORINNE.

Rêveur, je vous y prens.

DAPHNE'.

Ah! rencontre facheuſe.

CORINNE.

Me voilà, vous ſongiez à moi, je le ſçai bien?

DAPHNE'.

Moi?

CORINNE.

Ne déguiſez pas.

DAPHNE'.

Dois-je ne cacher rien?
Faut-il vous découvrir la vérité, Bergere?

CORINNE.

Oüi.

DAPHNE'.

Vous me promettez d'écoûter ſans colere?

CORINNE.

Ah! je vous le promets.

DAPHNE'.

Un objet qui m'eſt doux
Occupoit mon eſprit, mais ce n'étoit pas vous,
Mon ame pour lui ſeul étoit intereſſée,
Bergere, & vous étiez bien loin de ma penſée.

CORINNE.

Ah que me dites vous!

DAPHNE'.

Je dis la verité,
Ne vous en plaignez pas, vous l'avez ſouhaité.

CORINNE.

M'abuſai-je? eſt-ce-là toute cette tendreſſe;
Cet amour, dont tantôt vous m'avez fait promeſſe?

DAPHNE'.

Moi, de l'amour pour vous; c'eſt trop de la moitié,
Je vous ai bien promis toute mon amitié,
D'accord, je vous la tiens, Bergere, je vous aime,
J'ai pour ce qui vous touche une tendreſſe extrême.

Mon estime sera toute à vous désormais.
Mais de l'amour pour vous, je n'en aurai jamais.

CORINNE.

Quoi?

DAPHNE'.

Ne vous fâchez pas ce que je vous propose
Est plus solide : allez, le reste est peu de chose;
Un regard, un soupir, un feu comme le mien,
Un amour de ma part, pour vous, n'est bon à rien.

CORINNE.

Je ne vous entens pas. Faites moi donc paroître
La cause...

DAPHNE'.

Adieu, le tems vous la fera connoître.

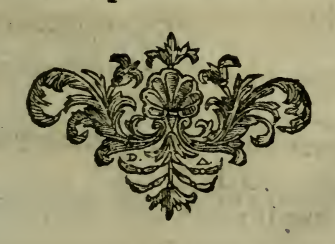
SCENE X.

CORINNE *seule.*

Corinne, tu le vois, dans tes empressemens
Tu te flattois tantôt d'un grand nombre d'Amans,

Tu le croyois, ton ame en étoit satisfaite,
Hé bien, voilà le fruit de ton humeur coquette;
Tu n'en a plus. Helas! c'est un malheur commun,
Qui croit en avoir tant n'en a souvent pas un.
Pour en avoir beaucoup on s'empresse, on s'accable,
Et pour avoir le faux on perd le véritable.
Pauvre Alcidon! Tantôt tu me le disois bien;
Tu m'en avertissois, & je n'en croyois rien.
Tâchons à regagner son amitié : Que faire?
Il me faut un amant, c'est un mal nécessaire;
Il est jaloux, chagrin, défiant, ombrageux,
Il a mille défauts, mais il est amoureux.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE', ARCAS.

Ils entrent chacun par un côté, & Arcas veut éviter Daphné.

DAPHNE'.

Vous m'évitez ?

ARCAS.

Je fuis, & crains votre présence.
Je ne sçai quoi me trouble, & me fait violence;
Je sçai que je devrois ne vous voir qu'en courroux,
Cependant j'ai regret de m'éloigner de vous :
Embarrassé, confus, dans une incertitude....

DAPHNE'.

Et qui peut vous jetter dans cette inquiétude..?

ARCAS.

Le bien que la nature en vous a profané,
Vous donnant tous les traits de l'aimable Daphné ;

Je la regarde en vous, j'admire ſon image;
Vous avez même yeux, même air, même viſage,
Je vois tous les appas qui m'ont ravi le cœur:
Surpris par ce rapport, charmé de mon erreur,
Tranſporté, plein d'ardeur, dans une joye extrême,
Je ſuis prêt de vous dire: *Ah Daphné, je vous aime,*
Je reſpire à vous voir, & n'eſpere qu'en vous;
Tout prêt en cet état d'embraſſer vos genoux,
J'entens de ma raiſon le ſouverain empire,
Arrêter mes tranſports, ſe ſoulever, me dire;
Que fais-tu, ſors d'erreur, Berger, c'eſt ton rival.

DAPHNÉ.

Moi, votre Rival?

ARCAS.

Oüi.

DAPHNÉ.

Vous me connoiſſez mal
Non, ni je ne le puis, ni je ne le veux être..

ARCAS.

Que dites-vous? tantôt vous l'avez fait connoître,
Lorſque contre mes vœux; tranſporté de courroux

Vous difiez...

DAPHNE'.

Il eft vrai, je parlois contre vous;
Mais je venois d'apprendre une fauffe nouvelle,
Elle m'avoit jetté dans une erreur mortelle,
Mon ame en étoit trifte & mon efprit diftrait.
Sçait-on en cet état, Berger, ce que l'on fait?
Contraire à fes defirs, dans un chagrin extrême,
On parle fans fçavoir fouvent contre foi-même,
A préfent revenu de mon égarement,
Je n'ay plus contre vous le même fentiment;
Il eft changé; bien loin de vous être contraire,
Pour fervir votre amour, je fuis prêt à tout faire.

ARCAS.

Seroit-il poffible?

DAPHNE'.

Oüi je vais préfentement
Voir Alcidon; fçavoir quel eft fon fentiment.
La même erreur tantôt occupoit fa penfée,
Si, de fon fouvenir, elle n'eft effacée,
Quelque reffentiment qui l'anime aujourd'hui,
Je fçaurai l'en chaffer, & je répons de lui.

ARCAS.

ARCAS.

Coridon eſt pour moi, Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
D'un mouvement ſecret je ne puis me défendre ;
Il faut que ma raiſon cede à tous ces efforts,
Et qu'à vous embraſſer...

DAPHNE'.

Moderez ces tranſports,
De grace, Arcas, pour cauſe, en pareille occurrence,
Vous pourriez vous tromper deſſus la reſſemblance,
Cela nous pourroit bien cauſer quelque embarras,
Et de la ſuite après je ne répondrois pas.

ARCAS.

Vous me promettez donc d'employer la priere
Auprès d'Alcidon ?

DAPHNE'.

Oüi, Berger, c'eſt mon affaire,
J'y réuſſirai.

ARCAS.

Dieux ! après cette faveur,
Rien ne peut déſormais empêcher mon bonheur,

DAPHNÉ.

Vous êtes donc, Berger, sûr de vôtre maîtresse.

ARCAS.

Oüi. Je suis sûr pour moi de toute sa tendresse.

DAPHNÉ.

Mais encore, dites-moi; par quelles actions
Vous a-t'elle informé de ses intentions?
Ne me le celez point, Arcas, je vous en prie.

ARCAS.

Un jour il me souvient que, de ma Bergerie,
Un Agneau s'échappa, se mêla dans les siens;
Elle le reconnut d'abord pour un des miens,
Le fit prendre, l'orna de bouquets, de guirlandes;
Paré comme un de ceux qu'on destine aux offrandes,
Entouré de festons de differentes fleurs,
Et de rubans mêlés de diverses couleurs,
Parfumé, plein d'odeurs & de galanterie,
Elle le renvoya dedans ma Bergerie.
Deux jours après, portant mes pas vers ces côteaux,
Qu'un des bras de Lignon arrose de ses eaux,
J'apperçûs cette belle à l'abri des bocages,
Qui respiroit le frais dessous ces verds ombrages,

Sur un lit de garçon parfumé des odeurs,
D'un parterre émaillé de differentes fleurs,
Promenant ses regards avecque nonchalence,
Sans art, sans ornement, dans une négligence
Qui relevoit encor par sa simplicité,
Les charmes éclatans de sa jeune beauté.
Que vous dirai-je, enfin? Je m'approchai près
d'elle,
Et je crûs dans ces yeux voir un témoin fidelle.
Que ma vûë en ces lieux ne lui déplaisoit pas!
Que je passai, Berger, d'heureux momens,
Helas!
Il m'en souviens encor, cette aimable Bergere,
S'amusoit à cueillir sur la verte fougere
Mille fleurs, relevant sur moi de tems en tems,
Des regards pleins de feu, amoureux &
perçans;
Et d'une main, Berger, plus blanche que
l'yvoire,
Avec un enjouëment qu'à peine on pourroit
croire,
Capable d'engager, de charmer tous les cœurs
S'égayoit, se joüoit à me jetter des fleurs.
Quels plaisirs, Coridon! & quelle joïe extrême!
Il faut pour en juger aimer autant que j'aime,

Il faut...

DAPHNE'.

Mais, dites-moi, dans cette passion,
Sçûtes-vous profiter de cette occasion,
Vous déclarâtes-vous enfin ?

ARCAS.

Je l'allois faire;
Mon cœur dans ses transports ne pouvoit plus se taire,
Lorsque pour mon malheur un Berger tout d'un coup
Vint nous troubler : criant à pleine voix, au loup :
Je me leve, j'y cours, & recouvre sa proye,
Je revins triomphant, plein d'ardeur & de joye,
Résolu de parler, d'essuyer ses refus;
Mais quand je retournai, je ne la trouvai plus.

DAPHNE'.

Vous le méritiez bien. Tous vous est favorable,
Le tems, les lieux, l'amour; votre maîtresse aimable,
Se présente à vos yeux avec tous ses appas,
L'occasion vous rit, vous n'en profitez pas;

Loin d'être tout entier à ce bonheur ſuprême
Un rien vous le fait perdre, eſt-ce ainſi que
l'on aime?
Non, vous ne connoiſſez, ni l'amour, ni ſes
traits,
Vous vous flattez d'aimer, vous n'aimâtes
jamais.
Un véritable Amant ſçait prendre avec adreſſe,
Le tems, l'occaſion auprès d'une maîtreſſe,
Il ſe trouve en amour, un fortuné moment.
Facile, précieux, favorable, charmant,
Où l'Amante à ſon tour d'un cœur ſenſible &
tendre,
Se ſoûmet à l'Amour, ne ſçauroit s'en défendre,
Ne ſent plus ni fierté, ni ſexe à ménager,
Et cet heureux moment eſt l'Heure du Berger.
Cette heure eſt précieuſe au moment qu'elle
ſonne,
Tout le monde l'attend, elle n'attend per-
ſonne.
Daphné par ſes diſcours, dans toutes ſes façons
Vous en donnoit, Berger, d'infaillibles leçons:
C'étoit en ce moment l'heure de la Bergere;
Son air, ſon enjouëment, ne cherchoient qu'à
vous plaire,

Elle vous faiſoit voir dans ſes regards confus,
Son amour, ſes deſirs, que pouvoit-elle plus?
Voyant de cet amour la preuve manifeſte,
C'étoit à vous, Arcas, à ménager le reſte,
Et vous euſſiez pû joindre, à ne rien négliger,
L'Heure de la Bergere, à l'Heure du Berger.
Vous ne l'avez pas fait. Que vous êtes coupable!
Car qui laiſſe échapper cette heure favorable,
Rarement la recouvre une ſeconde fois.
Cependant vous l'aviez, Berger, en votre choix.

ARCAS.

Je l'avois, il eſt vrai, mais que pouvois-je faire?
Mon reſpect contraignoit mon amour à ſe taire

DAPHNE'.

Ne cherchez point, Berger, de méchantes raiſons,
Pour vouloir réparer vos froides actions,
Ce ſeroit bien en vain...

ARCAS.

Que faut-il que je faſſe
Pour reparer...

DAPHNE'.

Arcas, tout eſt prêt pour la chaſſe,

Et pour vaincre le loup chacun fait son pou-
voir;
Vous y devez aller faire votre devoir;
Courez, & faites voir plus de cœur & d'adresse.
Que vous n'en avez eu près de votre maîtresse;
Corinne vient ici, nous sçaurons au retour
Comment nous nous prendrons pour servir
vôtre amour.

SCENE II.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON *sans vouloir la regarder & lui tournant le dos dans tout ce qu'elle dit.*

LAisse moi.

CORINNE.

Non, en vain tu prétens t'en défendre

ALCIDON.

Je ne veux désormais ni te voir ni t'entendre.

CORINNE.

Berger...

ALCIDON.

Voila l'état que mon cœur fait de toi.

CORINNE.

Sçache...

ALCIDON.

Je n'entens rien.

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Non.

CORINNE.

Ecoûte-moi.

ALCIDON.

Je n'ai pas le loisir, on m'attend à la chasse.

CORINNE.

Tourne du moins les yeux, & me regarde en face.

ALCIDON.

Je te méprise trop, pour profaner mes yeux.
A regarder encor un objet odieux.

CORINNE.

Tu ne me veux pas voir?

ALCIDON.

J'abhorre ton visage.

CORINNE.

Ces refus affectez me sont d'un bon présage;
C'est signe que mes yeux ont sur toi du pouvoir,

Tu

Tu m'aime dans le cœur, & tu crains de me voir.

ALCIDON.

Moi ?

CORINNE.

Toi-même.

ALCIDON.

Et tu peux avoir l'ame assez vaine.
Pour me croire donner du chagrin, de la peine?

CORINNE.

Oüi.

ALCIDON.

Quel aveuglement!

CORINNE.

Tu n'oserois, Berger;
Me voir, me regarder, je m'en vais le gager?

ALCIDON.

Je n'oserois? va, va, je crains peu ton visage!
Et je veux...

Il la regarde, & se laisse attendrir.

CORINNE.

Que veux-tu? parle, acheve.

ALCIDON.

Ah, volage!

CORINNE.

Quoique tu puisse faire enfin, de bonne foi,

Confesse, tu ne peux te défendre de moi.

ALCIDON.

Ingrate !

CORINNE.

Les sermens que le dépit fait faire
Contre un objet qui plaît, ce n'est qu'une chimere,

ALCIDON.

Mon cœur dans son dépit croyoit être affermi,
Cependant je sens trop qu'il ne hait qu'à demi.
Ou plûtôt sous la haine il cachoit sa tendresse.
Ne crois pas abuser pourtant de ma foiblesse ;
Ton cœur, quoiqu'il ait pû du mien se proposer,
N'en triomphera pas, à moins que m'épouser.

CORINNE.

T'épouser ?

ALCIDON.

C'est par-là que je prétens, Bergere,
Arrêter ton humeur inconstante, & legere :
A ce prix seulement je renouë avec toi,
Sinon je me retire, & porte ailleurs ma foi.

CORINNE.

Mais as-tu bien compris ce que ton cœur desire ?

En ſçais-tu l'embarras, le chagrin, le martyre,
Et que l'Hymen, qui fait à preſent tes deſirs!
Eſt l'écüeil de l'amour, & la fin des plaiſirs?

ALCIDON.

Sans chercher des raiſons à prouver le contraire
C'eſt à toi d'expliquer ce que tu prétens faire

CORINNE.

C'eſt me jetter, Berger, dans un grand embarras,
Et...

ALCIDON.

Le veux-tu, Bergere, ou ne le veux-tu pas?

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Point de mais, en vain ton eſprit s'embarraſſe,
Vois...

CORINNE.

Tu ne ſonges plus qu'on t'attend à la chaſſe?

ALCIDON.

Avant que m'en aller, dis, quel eſt ton deſſein!

CORINNE.

Cléonice paroît.

ALCIDON.

Ah c'en eſt trop enfin.

Je vois par tes discours que tu n'as pas envie
De te défaire encor de ta coquetterie.
Poursuis, porte tes vœux de Berger en Berger,
Coquette, avec le tems je pourrai m'en venger.

CORINNE.

Va t'en dessus le loup décharger ta colere,
Et reviens, nous verrons ce que l'on pourra faire.

SCENE III.

CLEONICE, CORINNE.

CLE'ONICE.

AH, Corinne, que c'est un destin malheureux,
D'aimer, & n'être pas maîtresse de ses vœux!
Mon devoir, ma raison s'opposent à ma flame;
Chacun d'eux tour à tour disposent de mon ame,
Et dans le contre-tems d'un si rude entretien;
Mon cœur embarrassé veut tout, & n'ose rien.
Vis-tu jamais, Corinne, un semblable martyre?

CORINNE.

C'est ta faute.

CLE'ONICE.

Ma faute!

CORINNE.

Oüi, puiſqu'il le faut dire :
Pourquoi tous ces combats ſans faire aucun effort ?
Il n'eſt pas malaiſé de les mettre d'accord :
Il ne faut qu'imiter les exemples utiles.
Qu'on voit en la plûpart des Dames de nos Villes.
Qui donnent volontiers la main à leurs maris;
Et gardent en ſecret le cœur aux favoris.

CLE'ONICE.

Donnez-moi des conſeils, Corinne, plus ſinceres,
En l'état où je ſuis, malheureuſe...

SCENE IV.

DAPHNE', CLE'ONICE, CORINNE.

DAPHNE'.

Ah, Bergeres!
Apprenez le malheur où nous plonge le ſort,
Apprenez ſa rigueur, helas! Arcas eſt mort.

Ce Berger malheureux, plein d'ardeur & d'audace,
Voulant vaincre le loup, le ſuivoit à la trace;
Nos Bergers à l'envi ſecondoient ſes deſſeins,
Mais ce loup s'eſt d'abord échappé de leurs mains.
Arcas plus animé, ſans peur, ſans retenuë,
La ſuivi; nous l'avons d'abord perdu de vûë,
Il l'aura relancé juſques dedans ſon fort,
Où l'on ne doute point qu'il n'ait trouvé la mort!
On ignore chez lui cette atteinte cruelle,
Et je vais y porter cette triſte nouvelle.

SCENE V.

CLE'ONICE, CORINNE.

CORINNE.

LA fortune a pris ſoin de te favoriſer;
Tirſis doit eſperer, & tu peux l'épouſer.

CLE'ONICE.

Helas! de quel malheur ma fortune eſt ſuivie!
Pour être heureuſe, il faut qu'il en coûte une vie.

SCENE VI.

ALCIDON, CORINNE, CLE'ONICE.

CORINNE *à Alcidon.*

HE bien, du pauvre Arcas nous diras-tu le sort ?
Qu'est-il devenu ? parle, Alcidon, est-il mort ?

ALCIDON.

Non, non, il n'est pas mort ; le destin favorable
N'a pas voulu fraper ce Berger trop aimable ;
Il sçait que ta personne est chere à ton esprit,
Tircis, vient, qui pourra t'en faire le recit.

SCENE VII.

CLEONICE, CORINNE, TIRSIS, ALCIDON.

CLEONICE *à Tirsis.*

ARcas n'est pas mort ?

TIRSIS.

Non.

CLE'ONICE.

Eh ! quel Dieu tutelaire
L'a pû ſauver ?

TIRSIS.

Je vais vous l'apprendre, Bergere.
Pour me donner entier à mon ſort rigoureux,
J'avois exprès choiſi le lieu le plus affreux;
Révant profondement, l'ame triſte, abbatuë,
Lorſqu'un objet funeſte a déſillé ma vûë,
Et m'a fait voir Arcas ſeul, & ſansnul ſecours,
Lutter contre la bête, & défendre ſes jours.
Surpris à ce ſpectacle autant qu'on le peut croire,
Mon amour & ma haine occupant ma mémoire,
D'abord, ſans héſiter, loin de plaindre ſon ſort,
Je goûtois le plaiſir de ſa prochaine mort,
Mon ame s'en faiſoit une idée agréable.
Toutefois revenant de ce penſer coupable,
Indigne d'occuper ſi long-tems un grand cœur,
Je rougis d'avoir pû l'écouter ſans horreur.
Là, ſans plus balancer, je cours avec viteſſe
Dans le moment qu'Arcas au bout de ſon adreſſe
Sous la dent de la bête alloit finir ſon ſort,

A lui lancer mon dard, je mets tout mon effort,
Et de tant de ſuccès mon attente eſt ſuivie
Que je la vois tomber expirante, ſans vie,
Arcas ſortant d'effroi, jette ſur moi les yeux;
M'embraſſe malgré moi, me ramene en ces lieux:
Je viens... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DAPHNE', ARCAS, TIRSIS, CORINNE, ALCIDON, CLE'ONICE.

ARCAS *à Tircis.*

Berger, tout m'eſt proſpere;
Et tout ne dépend plus que de cette Bergere,
à Cléonice.
Je viens de rencontrer nos parens aſſemblez;
Que la peur de ma mort avoit quaſi troublez:
La joye à mon abord banniſſant la triſteſſe,
Ils ont au Ciel pouſſé mille cris d'allégreſſe,

Voulant en profiter, j'ai vanté le ſecours
Dont vous veniez, Tirſis, de garantir mes jours;
Je leur ai dit l'amour cauſé par Cléonice,
Que vous êtiez charmé de ſes yeux; l'injuſtice
Qu'ils faiſoient en voulant contraindre nos deſirs,
Qu'un objet plus aimé partageoit mes ſoupirs;
Et que voulant tenir cette rigueur extrême,
C'étoit vous accabler, Cléonice, & moi même.
(*à Cléonice.*)
Vaincus par mes diſcours, touchez de notre ennui,
Ils rompent notre Hymen pour nous donner à lui:
Elle eſt à vous, Berger, pour prix de votre zele.
J'en ai voulu moi-même apporter la nouvelle.

TIRSIS.

Qu'elle m'eſt favorable! & que ces mots ſont doux!
Qu'ils ſont charmants! Bergere, y conſentirez vous!

CLE'ONICE.

L'ordre de mes parens m'eſt une loi ſuprême
J'obéis ſans replique.

TIRSIS.

Ah quelle joye extrême!

ARCAS *à Alcidon.*

Je viens de procurer ſon bonheur & le ſien;
Il ne tiendra qu'à vous de faire auſſi le mien.

ALCIDON.

Qui, moi?

ARCAS.

Vous, Alcidon, pourquoi m'être contraire?
Et ſuis je indigne, helas! d'être votre beau-frere!

ALCIDON.

Mon beau-frere! comment?

ARCAS.

En me donnant Daphné,
C'eſt me faire, Alcidon, un deſtin fortuné.

ALCIDON.

Ah ſi ma ſœur le veut, mon ame eſt ſatisfaite.

DAPHNE' *à Arcas.*

S'il eſt ainſi, Berger, c'eſt une affaire faite.

ALCIDON.

Comment donc?

DAPHNE'.

Vous voyez Daphné deſſous le nom
Et ſous le propre habit du Berger Coridon.

ARCAS.

Vous Daphné!

ALCIDON.

Vous, ma sœur!

CORINNE.

C'eſt vous, Daphné!

DAPHNE'.

Moi-mêm[e]
Vous voyez votre erreur; mais mon frer[e]
vous aime,
Epouſez-le, Bergere.

ALCIDON.

Ah, c'eſt tout mon eſpoi[r]
Ne le veux-tu pas, dis?

CORINNE.

Il faut bien le vouloir
Et puiſque tôt ou tard l'Hymen eſt néceſſaire
Le plûtôt vaut le mieux pour ſe tirer d'affai[re]

ALCIDON.

Ce diſcours me ravit, & me charme les ſen[s]

ARCAS.

M'en croyez-vous, Bergers ne perdons poi[nt]
de tems,
Le ſort nous favoriſe en ce triple hymenée;
Prenons pour être heureux cette même journé[e]
Et de peur qu'un revers ne le faſſe changer,
Profitons promptement de l'heure du Berge[r]

FIN.

LA
COUPE ENCHANTÉE,
COMEDIE.

ACTEURS.

ANSELME.

LELIE, *Fils d'Anſelme.*

JOSSELIN, *Gouverneur de Lelie.*

BERTRAND, *Fermier d'Anſelme.*

Mr GRIFFON, } *Beaux-freres,*
Mr TOBIE, }

LUCINDE, *Fille de Mr Tobie.*

THIBAUT, *Fermier de Mr Tobie.*

PERRETTE, *Femme de Thibaut.*

La Scene eſt dans la cour du Château d'Anſelme.



LA COUPE ENCHANTÉE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.



On mordienne, vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoller davantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laiſſez-nous ici ſeulement juſqu'à ce ſoir.

BERTRAND.

Je ne vous y laiſſerai pas un ïota davantage, ventregoine. Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette. & que diroit-on?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit, ſeroit-il tant à ten déſavantage?

BERTRAND.

Teſtigué, ſi notre Maître qui hait les Femmes, venoit à vous trouver, où en ſerois-je?

LUCINDE.

Quand il ſçaura que je ſuis une jeune fille perſecutée par une belle-mere, abandonnée à la ſollicitation & à l'inimitié de mon propre pere, & qui fuit la maiſon paternelle, de crainte d'épouſer un Magot qu'elle me veut donner, parce qu'il eſt ſon neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi ſans doute.

BERTRAND.

Morgué, je vous dis qu'il n'eſt point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchées. Je ne les vis pas plûtôt couler que je me reſolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je ſois mariée à Thibaut, le Fermier de ſon pere, qui eſt le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur; eſt-ce que

ton Maitre sera plus rébarbatif que moi ?

BERTRAND.

Ventredié vous me feriez enrager ; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons ?

LUCINDE.

Fais moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils, je le toûcherai je m'assûre, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t'il pas. Palsangoi n'an dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *Tu Autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles. Que le pere ne veut point que le fils en voye aucune ; que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde ; & qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle. Que le pere sottement lui apprend tout cela, que le fils croit tout cela sottement, & que, que... que Diable ne vous ai-je pas dit tout cela ?

PERRETTE.

Hé bien oüi ; mais d'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes, est-ce une si mauvaise connoissance ?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'esprit bouché ! Ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille, je vous ai conté que le pere avoit épousé une femme qui en sçavoit bien long, & que pour empêcher qu'il n'ait comme li le même malancombre qu'il a li, comme bien d'autres ;

il a juré ſon grand juron, que jamais femmes ne ſeroit de rien à ce fils, & voilà ce qui fait juſtement que.. mais ventreguienne que de babil, eſt-ce que vous ne voulez donc pas vous taire & me tourner les talons?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué, ne vla-t'il pas encor la chanſon du ricochet avec vos pieces d'or.

PERRETTE.

Et va, va, prends toûjours.

BERTRAND.

Ventregué que veux-tu que j'en faſſe?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Taſtigué n'avez vous point de honte de me tanter comme ça.

PERRETTE.

Prends te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'eſt être bien Satan.

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, cela eſt cauſe que je vous ai déja fait paſſer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grend malheur.

BERTRAND.

Morgué, cela va encore être cauſe que je vous y ferai paſſer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien, donne-le moi je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'eſt point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas tette journée, ramenne-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oüi; mais morgué notre petit Maître eſt un chercheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout, s'il vient à vous trouver, hem?

LUCINDE.

Peut-être ſera-t'il bien-aiſe de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Teſtigué ne vous y fiez pas. C'eſt un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à ſon pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez je vai voir ſi perſonne ne nous en empêche.

SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

ENfin, Perrette, nous refterons ici jufqu'à ce foir.

PERRETTE.

Oüi, mais je ne fommes guere loin du Châtiau de votre pere, j'ai peur que je ne foyons pas long-tems ici fans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y feront bien cachées, mais en confcience, Perrette, voudrois tu partir d'ici fans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE.

Ouais, vous vous interreffez bien pour lui; fi j'ofois, je croirois quelque chofe.

LUCINDE.

Et que croirois-tu ?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne feriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne fçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez deffus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon gueu je ne fis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je me dis à parmoi, vla votre maitresseLucinde qui le prend. Et si ce grand dadais que n'an li veloit bailler pour époux, avoit eû aussi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoüe que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit; mais jusques à présent je ne m'apperçoît pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh oüi, oüi, vous autres grosses Dames, vous n'allez point tout d'abord a la franquette. Vous faites toûjours semblant de vous déguiser les choses; pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la premiere fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela vouloit dire. Mais qu'entens-je?



SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT *derriere le Théatre.*

HAye, haye, haye.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille.

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah, Madame c'est la voix de notre Mari Thibaut, nous vla perdus !

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, PERRETTE, BERTRAND, THIBAUT.

BERTRAND.

OU courrez-vous, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette vient par ici.

BERTRAND.

Josselin le Gouverneur de notre petit Maître vient par ila.

THIBAUT.

Hola, quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends tu, c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN *dans le Château.*

Bertrand, hé Bertrand.

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambez s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à personne.



SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

QUi eſt-ce donc qui crie de la ſorte?

BERTRAND.

Il faut que ce ſoit quelque paſſant qui s'eſt égaré, mais le vla.

THIBAUT.

Hé, parlez donc vous autres, êtes-vous muets.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc ſourds?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palſangué vous êtes trop drôles, puiſque vous n'êtes ni ſourds ni muets, il faut que je vous embraſſe. Oüi morgué, je ſis votre ſerviteur.

JOSSELIN.

Eſt-ce que nous nous connoiſſons?

THIBAUT.

Je ne sçai pas, mais je croi que nous ne nous sommes jamais vûs.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué vous vla bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point & vous m'embrassez comme si nous nous étions vûs toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme, ne l'avez-vous point vûë?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oüi, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette, elle s'en est enfoüie de cheux nous, palsangué chela est bian drôle, pour courir les champs avec la fille de Mr Tobie notre Maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de Mr Griffon, neveu de notre Maîtresse, je ne sçai morgué comme ces masques ont fagoté tout chela; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, & pis je ne li trouvis plus le lendemain, avez-vous jamais rien vû de plus plaisant que chela?

JOSSELIN.
Cela eſt fort plaiſant.
THIBAUT.
Oh, ce qu'il y a de plus récréatif, c'eſt qu'elles ſont toutes fines ſeules, & comme elles ſont morguoi bian jolies, ſi elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulit en faire comme des choux de ſon jardin, elles ſeroient bien attrappées; tout franc quand je ſonge à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.
JOSSELIN.
Que craignez-vous?
THIBAUT.
Je crains... & que ſçais-je moi, je crains... eſt-ce que vous ne ſçavez pas ce qu'on craint quand on ne ſçait où diable eſt ſa femme?
JOSSELIN.
Si vous aviez envie de ſçavoir ce qui en eſt, on pourroit vous en donner ſatisfaction.
THIBAUT.
Bon, eſt-ce qu'on ſçait jamais ça? pour s'en douter paſſe; mais pour en être ſûr, nifle, j'aurois morgué biau le demander à Parrette, elle ne l'avoüeroit jamais, elle eſt trop deſſalée.
JOSSELIN.
Nous avons ici un moyen ſûr pour en ſçavoir la vérité.
THIBAUT.
Et qu'eſt-ce encore?
JOSSELIN.
C'eſt une Coupe qui eſt entre les mains du Seigneur de ce Château. Quand elle eſt pleine de vin, ſi la femme de celui qui y boit lui eſt fidelle, il n'en perd pas une goutte; mais ſi

elle eſt infidelle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela eſt bouffon, & où diable a-t'il pêché chela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, ſoit par compoſition ou par enchantement, y avoit attaché cette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monſieur acheta-t'il ce joyau-là ?

JOSSELIN.

Par curioſité.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il vouloit voir ſi ſa femme... n'eſt-ce pas ?

JOSSELIN.

Juſtement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eût la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué, c'eſt être bien plus heureux que ſage. Il s'en tint-là.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

Taſtigué vla un ſot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver ſa femme.

THIBAUT.

Le benêt.

JOSSELIN.

Il lui écrivit ſous un nom ſuppoſé.

THIBAUT.

Le jocriſſe.

JOSSELIN.

Il lui envoya des préſens.

THIBAUT.

L'impertinent.

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint.

JOSSELIN.

Eſt-ce qu'on reſiſte aux préſens ?

THIBAUT.

Et comment cela ſe paſſa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuſes du côté de la Dame, en ſoufflets de la part du mari.

THIBAUT.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment.

JOSSELIN.

Oüi, mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe.

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce que l'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe.

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et dequoi lui sert-elle?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT.

En a-t'il bien vû depuis ce tems-là?

JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par ma fique vla tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notte Maîtresse & son Biaufrere à la raison; l'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre, & l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne, comme ils sont logez vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes: Je vais leur dire que la Coupe les mettra d'accord; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur fille. Mais quel est ce vilain Monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe & le Seigneur de ce Château.

SCENE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT.

ANSELME.

AH! Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monſieur?

ANSELME.

Je ſuis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui eſt cet homme-là?

JOSSELIN.

C'eſt un honnête Païſan qui eſt en quête de ſa femme; elle s'eſt échapée de chez lui avec une jeune fille, & pour les retrouver il eſt avec une paire de Meſſieurs qu'il va chercher pour faire l'eſſai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique, laiſſez faire.

SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

AH, vraiment de la Coupe! j'ai bien d'autres tintoüins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc?

ANSELME.

J'ai vû... Ouf!

BERTRAND.

Auroit-il vû ces maſques de femmes? écoutons.

ANSELME *lui donnant un ſoufflet.*

Je viens de voir... Que fais-tu là!

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, & ne revien point qu'on ne t'appelle.

SCENE XIX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon fils : le petit pendart me fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous, il lui prend des curiositez toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette demangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des femmes?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur? le bon sens premierement: Oüi, ce certain bon sens qui vient avec l'âge; à cet âge qui nous retire insensiblement des

bras de l'enfance, pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses; la raison vient, & parmi plusieurs curiositez nous fait appercevoir que l'homme ne vient point sur la terre comme un champignon, que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts, ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur, ce mouvement du cœur échauffe le cerveau. Cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoît pas bien d'abord, l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en mocque; & j'empêcherai bien que mon fils... Le voici; je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paroîtroit à sa vûë, fortifiez-le dans mes pensées cependant que je vai me remettre.

SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LELIE.

Je ne ſçai.

JOSSELIN.

Vous ne ſçavez ?

LELIE.

Non, je ne ſçai ce que je lui veux, je ne ſçai ce que je me veux à moi-même ; je ſens que je m'ennuye, & je ne ſçai pourquoi je m'ennuye.

JOSSELIN.

C'eſt que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'eſprit de joüir des beautez qui ſe préſentent à vous.

LELIE.

Et quelles ſont ces beautez ?

JOSSELIN.

Le Ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le ſoleil, la lune, les étoiles, les arbres, les prez, les fleurs, les fruits.

LELIE.

Oüi, tout cela eſt fort divertiſſant. Ah ! mon cher Mr Joſſelin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi ?

LELIE.

Vous ne le voudrez pas, vous.

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce encore ?

LELIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plait-il ?

LELIE.

Ah ! je ſçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu.

LELIE.

Et c'eſt parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des choſes qu'il ne veut pas que je ſçache, & ce ſont ces choſes-là que je m'imagine, que je brûle de ſçavoir.

JOSSELIN.

Le petit fripon.

LELIE.

Oh ça, Monſieur Joſſelin, en bonne vérité dites-moi ce que c'eſt que ces choſes-là ?

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce à dire ces choſes-là ?

LELIE.

Oüi. Qu'eſt-ce qu'il y a dans le monde qui n'eſt point ici.

JOSSELIN.

Rien.

LELIE.

Vous mentez, Monſieur Joſſelin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache bien des choſes, Monſieur Joſſelin ; vous liſez dans des Livres, & mon Pere ſçait lire auſſi, pourquoi ne m'a-t'on pas appris à y lire,

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez-vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drole qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin; car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je?

JOSSELIN.

Vous deviendrez mon fils, & je serois votre Pere pour lors.

LELIE.

Vous vous mocquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Et bien vous seriez le mien si vous vouliez, & je serois votre fils, moi.

LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait, assûrément vous ne voulez pas me le dire; mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh, vous sçaurez, vous sçaurez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez promener

promener, j'irai me promener tout ſeul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oüi, & je vais moi tout de ce pas avertir votre Pere de vos extravagances, & vous verrez après où je vous menerai promener. Oh, oh, voyez-vous le petit impudent avec ſes promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je ſortirai d'ici, quand je devrois mourir ſur les pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

MAdame, le voilà tout ſeul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon Pere n'eſt pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il ſçait, & c'eſt ce qui fait que je n'ai pas de peine à me réſoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous ſommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE,

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut

pas que je ſçache, eſt cent fois plus beau que ce que je ſçai. Je penſe je ne ſçai combien de choſes toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de ſçavoir ſi je penſe juſte. Mais que vois-je ? voilà deux jeunes garçons joliment habillez, je n'en ai point encore vû comme ceux-là, je voudrois bien les aborder ; mais je ſuis tout hors de moi-même, & je n'ai pas preſque la force de parler, ils ſe baiſſent & puis ſe hauſſent, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LUCINDE.

Nous héſitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi. Que de queſtions je vais leur faire !

LUCINDE.

Vous paroiſſez étonné de nous voir.

LELIE.

Oüi, je n'ai jamais rien vû de ſi beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaiſir à voir.

PERRETTE.

Oh, mort de ma vie, que la nature eſt une belle choſe !

LELIE.

D'où venez-vous ? Qui vous a conduits ici ? eſt-ce mon pere ou moi que vous cherchez ? De grace ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joye.

PERRETTE.

Cela eſt admirable ! & que croyez vous de nous, s'il vous plaît ?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde ; je n'ai jamais rien vû, mais je ne connois rien de plus parfait que vous, & je n'ai plus de curioſité pour tout le reſte. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure, je demeurerai toujours ici, & mon Pere & Monſieur Joſſelin en feront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement ſi vous ſçaviez ce que nous ſommes.

LELIE.

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh, vraîment non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté je n'y vois point de difference.

PERRETTE.

Oüi-da, c'eſt bien tout un, mais ce n'eſt pas de même.

LELIE.

Il eſt vrai que je ſens en vous voyant ce que je n'ai jamais ſenti. Ah ! ſi vous n'êtes pas des hommes, dites-moi ce que vous êtes. Je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait.

LELIE.

Non, mais ce n'eſt pas la faute de mon

cœur, c'eſt la faute de mon eſprit.

PERRETTE.

Eh bien, tenez mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en ſommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems; mais qui aimez-vous mieux de nous deux, là, parlez franchement, n'eſt-ce pas moi?

LELIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'eſt à cauſe que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits, je ne ſçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choſes du monde.

PERRETTE.

Mais que penſez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choſes que je n'ai jamais penſées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

PERRETTE.

Et que ſeriez-vous prét à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me ſuivre ?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous ſuive toujours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

LELIE.

AH ! mon cher Monſieur Joſſelin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, Ciel !

JOSSELIN.

Que vois-je ? Tout eſt perdu ! Ah ! vraîment voici bien pis que la promenade.

LELIE.

Je n'en avois jamais vû, & je le ſçavois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque choſe qu'on ne me diſoit pas.

JOSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.

Et d'où diantre ces deux carognes sont elle venuës ?

LELIE.

Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà.

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous êtes ? Qu'y venez vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monsieur Josselin ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment petit fripon, vous osez... qu'elle sont belles !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouve ici, il n'est pas difficile de le reparer, & no tre dessein n'est pas d'y faire un long séjour

JOSSELIN.

Le beau visage qu'a celle-là.

PERRETTE.

Je n'y serions pas venuës si j'eussions cru qu'on nous eût si mal reçûës.

JOSSELIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-ci.

LELIE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur Joſſelin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'eſt pas vrai. Vous ne ſçavez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il eſt enragé, comme il roüille les yeux.

LELIE.

Monſieur Joſſelin menons-les à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment petit effronté, à votre Pere; tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriere vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSESIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je, & vous détallez au plus vîte.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux moi. Allez vîte... allez vous cacher dans ma chambre au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il ſe radoucit; ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez... entrez dans le petit cabinet à main gauche, allez vîte, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE.

Pour la derniere fois Monſieur Joſſelin... attendez-moi, je vous prie, je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui que je vous aye ici; & Monſieur Joſſelin ſe repentira de vous avoir grondé. Je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH! malheureuſes petites femelles, ſçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous ſçavons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous eſperons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuſes d'être belles! ſans cela... écoûtez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce feroit gâter toutes vos affaires

PERRETTE.

Oh, je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne ſorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute ſa famille avec lui, & ne conſentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puiſſions vous apprendre notre infortune, & ſçavoir de vous le conſeil qüe nous devons ſuivre.

JOSSELIN.

Ma chambre eſt l'endroit où vous puiſſiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les riſques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monſieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne ſont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, ſuivez-moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND

BERTRAND.

OH, palſangué je vous prends ſur le fait; je n'en ſuis plus que de moitié...

JOSSELIN.

Voilà un maroufle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Teſtiguenne, puiſque vous voulez les four-

rer dans votre chambre, je ne ferai pas pendu tout ſeul pour les avoir boutées dans ma cahute ; vous le ſerez avec moi, je ne m'en ſoucie guere.

JOSSELIN.

Veux tu te taire.

BERTRAND.

Morgué, je ne me tairai point à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là ?

BERTRAND.

J'entends que vous ſoyez pendu tout ſeul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne diſiez que c'eſt vous qui les avez cachées, je vais tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Et bien, oüi, je dirai que c'eſt moi.

BERTRAND.

Mais morgué point de tricherie au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus ſur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

Chut, ou je te rendrai complice,

BERTRAND.

Motus, où je découvrirai le pot aux roſes.

SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LELIE.

OUi, mon Pere, il eſt impoſſible que vous me refuſiez, quand vous les aurez vûës, venez ſeulement, où ſont-ils ? qu'en avez-vous fait, Monſieur Joſſelin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne ſçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que ſont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LELIE.

Répondez-moi, Monſieur Joſſelin, ou malgré la préſence de mon Pere...

JOSSELIN.

Doucement petit drôle.

LELIE.

Eclaircis-moi de ce que je veux ſçavoir, coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Eſt-il devenu fou ;

LELIE.

Ah, mon Pere ! commandez qu'on me les

faſſe retrouver, ou j'en mourrai de deſeſpoir.

ANSELME.

Quoi, qu'y a-t'il ? Que veux-tu qu'on te rende ? te voilà bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je ſçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Et, attendez, attendez. Ce ne ſont pas des moigniaux que vous charchez.

LELIE.

Non, traître, ce ne ſont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puiſſe être, allons les charcher nous deux ? m'eſt avis que j'ai entendu queuque choſe groüiller de ce côté-là.

LELIE.

Courons-y. Mon pauvre Bertrand, ne me quitte point. Monſieur Joſſelin, malheur à vous ſi je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces ! vous voyez comme il perd le reſpect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en aimant il

aille diſſiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME

Mais je croi qu'en effet il eſt devenu fou. Quel galimatias m'a-t'il fait?

JOSSELIN.

C'eſt juſtement une ſuite de ce que je diſois tantôt; ce ſont des idées qui lui paſſent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fuſſent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! vous vous mocquez, Monſieur Joſſelin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû.

JOSSELIN.

Belles merveilles. Et ne vous eſt-il jamais arrivé de faire des ſonges?

ANSELME.

Oüi.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choſes que vous n'aviez jamais vûës, & que vous ne vous feriez jamais imaginées ſi vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non, vraîment; au contraire, je ne l'ai jamais vû ſi éveillé.

ANSELME.

Hé bien?

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'eſt juſtement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plûtôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'eſt que ces animaux-là ſe fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela feroît bien horrible que toutes mes précautions fuſſent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le ſeront à coup ſûr, & dès-à-préſent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; & ſi je ne puis lui cacher abſolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les déteſtera en apprenant ce qu'elles ſçavent faire. Mais qu'eſt-ce ci?

JOSSELIN.

Et c'eſt ce bon Payſan qui vous amene ces deux perſonnes pour faire eſſai de votre coupe.



SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE PERRETTE, Mrs TOBIE, GRIFFON, & THIBAUT.

PERRETTE *à la fenêtre avec Lucinde.*

LE petit homme n'y eſt pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui ſe paſſe, puiſque nous pouvons voir ſans être vûës.

GRIFFON.

Oüi, cadedis, je bous le dis & bous le ſoutiens, bous êtes un von ſot veau frere.

THIBAUT.

Ah! ah! Monſieur, au mari de Madame votre ſœur?

PERRETTE.

Madame, c'eſt Thibaut.

TOBIE.

Sot! & qu'eſt-ce; queu terminaiſon eſt chela?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle ſont ici.

TOBIE.

Nous ſommes gens de bien de notre race; je ſerois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monſieur; le Frere de Madame votre femme? vous n'y ſongez pas.

GRIFFON.

Tu fais vien de m'appartenir.

TOBIE.

C'eſt le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Meſſieurs, Meſſieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beaux-freres qui ſe vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc; qu'avez-vous, Meſſieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

GRIFFON.

Eh, Meſſieurs, ſerbiteur; je bous fais Juges de ceci. Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monſieur de donner mon fils, qui eſt novle Monſieur comme moi, mordi, en mariage à ſa fille, qui n'eſt qu'une ſimple Roturiere, & parce que la beille des nôces, la ſotte s'éclipſe de la caſe paternelle, il a l'inſolence de dire que c'eſt ma faute, & qu'elle a eû peur d'entrer dans mon alliance, à cauſe que je ſuis ſebere dans ma famille, & que je ne beux pas ſouffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la vanlieuë.

TOBIE.

Qu'eſt-ce? Je donne ma fille qui aura dix mille livres de rentes, au fils de ſu Monſieur qui eſt gueux comme un rat, & parce qu'elle s'en eſt enfuïe de chez moi, pour éviter ce mariage; il me dira en me traitant comme un je ne ſçai qui, que parce que je ſuis trop bon dans mon domeſtique, à cauſe que ma femme eſt toujours autour de moi à m'étouffer de careſſes, & que je ſouffre qu'elle m'appelle ſon petit papa, ſon petit fanfan, ſon petit camuſet, ce qui fait que ma maiſon

maiſon eſt ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un different qu'il eſt aſſez facile d'accommoder. Ces Meſſieurs ſe diſent les choſes de ſi bonne foi, qu'on ne peut s'mpêcher de les croire ; mais pour ſçavoir lequel des deux s'eſt le plus fait aimer de ſa femme par ſes manieres, votre Coupe enchantée ſera d'un ſecours merveilleux, & je ſuis ſûr qu'elle les mettra d'accord ; je vai l'apporter.

ANSELME.

Allez, Monſieur Joſſelin, cela finira la diſpute.

GRIFFON.

Cet homme nous a fait recit de cette coupe, & je ſerai rabi de connoître par elle lequel eſt le fat de nous deux ; je ſuis ſûr que ce n'eſt pas moi.

TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaut ; je ſçai bien qui ce ne ſera pas.

ANSELME.

Voici la Coupe.

TOBIE.

Donnez, donnez ; je ſerai bien fâché de n'en pas faire eſſai le premier, pour vous montrer combien je ſuis ſûr de mon fait. *Le vin ſe rèpand.*

JOSSELIN.

Ah, ah.

TOBIE.

Que vois-je ? le vin eſt répandu je penſe.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan ; le petit camuſet en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous dus eſt le fat ? hem cadedis

mon veau frere, bous me ferez raiſon de la conduite de ma ſœur.

TOBIE.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de careſſes, je vous conſeille de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE.

C'eſt chez vous qu'elle a ſuccé ce mauvais lait-là.

GRIFFON.

Oüi, oüi, cadedis; l'abſynthe n'eſt pas plus amere que le lait que je leur fais ſuccer; berſez, berſez, veau Ganimede, bous allez boir veau frere. A la ſanté de la Compagnie. *La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON.

Boüais, c'eſt que je ne la tiens pas droite. *La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

GRIFFON.

La main me tremble. *Tout répand.*

JOSSELIN.

Ah! l'on a approché de votre domaine plus près que de la banlieuë.

GRIFFON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monſieur eſt von, on le trahit; je ſuis ſebere & l'on me trompe; ſandis comment faut-il donc faire avec ces diantres d'animaux-là? Allons, on s'en mordra les doigts. Sans adieu.

SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE.

ANSELME.

JUsqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ? ô ça à vous le dez, pays.

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE.

Perrette ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuſe-t'il ? ce n'eſt pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cauſe que vous êtes un bon frere, en voilà razade, buvez.

THIBAUT.

Palſangué je n'ai pas ſoif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir ſoif, & c'eſt ſeulement par curioſité, & pour ſçavoir ſi vous êtes aimé de votre femme, buvez.

THIBAUT.

Non, morgué, je ne boirai point, & ſi le vin

alloit répandre par hazard, teſtigué voyez-vous. Leſuis maladroit de ma nature, quand je ſçaurois ça, en ſerois-je plus gras, en aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche, non pargüé; c'eſt pourquoi, frere, je ſuis votre ſerviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un ruſtre d'aſſez bon ſens.

ANSELME.

C'eſt ce qui me ſemble, & je ſuis quaſi fâché de n'avoir pas été de ſon humeur.

TOBIE.

Oh, pardi mon Fermier vous avez plus d'eſprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne ſçai pas ſi je fais bien, mais je ſçai bien que je ſerois fâché de faire autrement; j'aime Parrette, elle eſt ma femme, quand elle ſeroit la femme d'un autre elle ne me plairoït pas davantage, je ne ſçai ſi je lui plais finfirmement, elle en fait le ſemblant du moins, je ne rentre de fois chez-moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laiſſée; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler, je ſuis d'himeur batifolante, je batifolons ſans ceſſe, & ſi je m'allois mettre dans la ſarvelle tous vos engeins greigniaux, adieu le batifolage, non palſanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, & ſi je me marie... ma is je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je ſuis ſi niaiſe, que je ne ſçaurois plus m'en tenir, il faut que j'aille embraſſer notre homme.

LUCINDE.

Attends, Perrette, que vas tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des Maris, ami, touche-là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre serviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE.

Voilà un vrai homme à femme. Ah, que je te baiserai tantôt.

THIBAUT.

Hé! testigué, c'est Parrette.

ANSELME.

Que vois-je? des femmes?

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit. Mais tu as bien fait, je t'en aime davantage.

TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fais de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon Pere, qui se jette à vos genoux, pour vous demander pardon.

TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes ſont-elle entrées chez-moi?

JOSSELIN.

Je ne ſçai. Ce ſont peut-être elles qui ont fait naître à Monſieur votre fils les idées...

SCENE DERNIERE.

ANSELME, TOBIE, LELIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND.

Ce n'eſt pas par là, vous-dis-je?

LELIE.

Non, non, laiſſe-moi; mais que vois-je? ah! c'eſt ce que je cherche. Oüi, mon Pere les voilà, ſouffrez que je les amene à ma chambre, je vous promets de n'en ſortir jamais.

ANSELME.

Où ſuis-je? que vois-je? qu'entens-je?

LELIE.

Ah! mon Pere, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

Ç'en eſt fait. La deſtinée & la nature ſont plus fortes que mes raiſonnemens, votre ſeule préſence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant ſeize années.

JOSSELIN.

Cela eſt admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raiſon, & je vais changer de maniere.

TOBIE.

Qu'eſt-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le ſçaurez Monſieur, en attendant qu'on vous l'apprenne; je vous dirai ſeulement que mon fils a beaucoup de nobleſſe, & plus de bien; & qu'il ne tient qu'à vous d'unir ſa deſtinée à celle de Mademoiſelle votre fille.

TOBIE.

Volontiers. J'en ſerai ravi, & cela ſera enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces diſcours. Que veulent-ils dire, Monſieur Joſſelin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oüi, mon fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage? Cela ſignifie-t'il qu'elle demeurera toûjours avec moi, mon Pere.

ANSELME.

Oüi, mon fils.

LELIE.

Quelle joye! ah! mon Pere, que je vous d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon n'a embraſſé ſi fort.

THIBAUT.

Pargué ? Perrette, tout ç'a est drole.

PERRETTE.

Oüi, tout cela est bel & bon. Mais cette chienne de Coupe que deviendra-t'elle ? Qu'il n'en soit plus parlé : car quoiqueje ne craignons rien je ne dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Quelle ne vous inquiette point. Je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la Coupe ? qu'il se dépêche : mais franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; & l'exemple du Paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pieces qui composent les premier, second, & troisiéme Tomes du Théatre François :* & je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 31 Avril 1715.

POUCHARD.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux les Oeuvres de Théâtre de Champmeſlé, dont j'ai crû que l'on peut en permettre la reïmpreſſion. FAIT à Paris le 26 Mai 1735. GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé Pierre-Jacques RIBOU, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit continuer à faire réimprimer & donner au Public, *Les Oeuvres de Théatre de Champmelé, Baron, La Thuillerie, Lafond & Barbier* ; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation de privilege ſur ce neceſſaire offrant pour cet effet de le faire reimprimer en bon Papier, & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes ; A ces cauſes, voulans traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire réimprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiés en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon luy ſemblera, ſur papier & caractere conformes à la feüille imprimée & attachée ſous notre contreſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume pendant le temps de *ſix années* conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance : Comme auſſi à tous Libraires Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus énoncés, en tout ni en

partie, ni d'en faire aucun Extrait, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titres ou autrement, sans la permission expresse & par écrit, dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires-Imprimeurs de Paris dans trois mois de la datte d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Roiaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente les Manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdit Livres seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles vous mandons & en joignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenu pour dûëment signifie, & foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trentequatre, & de notre Regne le dix-neuvieme. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, SAINSON,

Registré sur le Registre VIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires Imprimeurs de Paris N° 731. fol. 729. conformément aux Anciens Reglemens, confirmé par celui du 29 Février 1723. A Paris le treiziéme Février mil sept cens trente-quatre.

Signé, G. MARTIN. Syndic.

